

896 : Les Magyars s'installent au cœur de l'Europe

La conquête hongroise (Réalité et tradition)

Parmi les événements de l'histoire hongroise ancienne, la littérature spécialisée de langue française s'est intéressée en premier lieu aux incursions, ce qui est compréhensible, puisque dans les premières décennies du X^e siècle, les opérations militaires des Magyars ont souvent été dirigées contre les territoires situés à l'ouest du Rhin.¹ Parmi les ouvrages scientifiques traitant entre autres des Magyars, le livre de Lucien Musset,² qui aborde la question de la conquête, se distingue par le choix des thèmes relatifs aux invasions et par son caractère monographique. (J'entends par conquête la prise de possession du bassin des Carpates par les Magyars à la fin du IX^e siècle.) Le fait que d'autres ouvrages français y consacrent peu de pages est mis en évidence par István Soós dans une étude présentant l'image de la conquête dans l'historiographie française à l'occasion de la commémoration du onzième centenaire.³ Seuls font exception des travaux en langue française expressément consacrés à l'histoire hongroise (comme par exemple le récent ouvrage de Miklós Molnár,⁴) mais leur nombre est extrêmement réduit.

Le présent article, s'appuyant sur des sources écrites, tentera de retracer le déroulement de la conquête et les événements qui l'ont immédiatement précédée, et par là même, de prendre position dans le débat qui dure depuis des siècles : faut-il accorder la priorité aux sources de l'étranger ou aux ouvrages hongrois dans la reconstitution de la conquête. Le principe directeur, qui peut représenter un point de départ pour l'historien, peut être la date de chaque source, c'est-à-dire le temps qui sépare sa création de l'événement qu'elle relate. D'une manière générale, à quelques exceptions près, il s'avère qu'on doit accorder le plus grand crédit aux écrits temporellement (et géographiquement) proches de ce qu'ils rapportent, tandis que des documents qu'une période considérable, parfois de plusieurs siècles, sépare des événements relatés, sont de bien moindre valeur. Le présent article démontrera cette thèse à l'exemple de la conquête hongroise.

¹ Gina Fasoli, « Points de vue sur les incursions hongroises en Europe au X^e siècle », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 2 (1959), 17-35 ; Thomas de Bogyay, « L'Homme de l'Occident en face des incursions hongroises », *Miscellanea di Studi dedicati a Emerico Várady*, Modena 1966, 21-36.

² Lucien Musset, *Les invasions : le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e-XI^e siècles)*, « Nouvelle Clio », L'Histoire et ses problèmes, N°12 bis, Paris 1965.

³ István Soós, « A "hunok harmadik hada". A francia történetírás honfoglalás-képe » (La "troisième armée des Huns". L'image de la conquête dans l'historiographie française), *Magyar Tudomány*, 102 (1995), 1485-1493.

⁴ Miklós Molnár, *Histoire de la Hongrie*, Collection Nations d'Europe, Hatier, 1996, 22-24.

Cinq sources sensiblement contemporaines fournissent des informations sur la conquête et les événements qui l'ont précédée. Je considère comme contemporains des textes produits au cours d'une génération (environ 30 ans) après la conquête. Ceci implique que les écrits dont il est à présent question ne sont pas postérieurs à l'an 930. Deux seulement de ces cinq textes parlent de la conquête elle-même. Le plus abondant et le plus détaillé est la chronique en latin de Regino. À l'époque de la conquête, l'auteur était abbé de Prüm de 892 à 899, puis de Trèves de 906 à 908, à l'époque où il rédigea sa chronique. Il vivait à l'ouest du Rhin, c'est-à-dire très loin du théâtre des opérations d'Europe orientale et du bassin des Carpates. À ce jour, nous ne sommes pas en mesure de déterminer avec précision d'où il tenait ses informations au sujet des Magyars, mais puisqu'il était contemporain de la conquête, il a pu entendre des récits oraux. Selon une hypothèse logique, « les récits que fait Regino de la conquête hongroise et de la période précédente peuvent remonter aux rapports des ambassadeurs magyars qui ont négocié avec les émissaires d'Arnulf et qui sont restés en relation avec eux au cours des années suivantes ».⁵ Regino donne deux raisons pour lesquelles les Magyars ont été contraints d'abandonner leurs anciens territoires de Scythie. Il dit qu'ils « ont été chassés par les peuples voisins qu'on appelle les Petchenègues, parce que ceux-ci étaient supérieurs en nombre et en vaillance, et parce que... le pays ne suffisait plus à accueillir les masses de population ». En ce qui concerne cette dernière raison, son authenticité peut être mise en doute. Dans les lignes qui la précèdent, l'auteur dit en effet que « le nombre des gens augmente dans de telles proportions que la terre natale ne peut plus les nourrir. En effet, plus les contrées septentrionales sont éloignées de la chaleur du soleil, et plus elles sont glacées et enneigées par l'hiver, plus elles sont saines pour l'homme et propices à l'accroissement des peuples... Ainsi les hommes naissent-ils en si grand nombre dans le Nord que toute la plaine du Don jusqu'à l'ouest... porte à juste titre le nom collectif de Germanie ».⁶ Les quelques phrases citées au sujet de la surpopulation ne sont pas de Regino, il les a reprises dans un ouvrage de Paulus Diaconus datant du VIII^e siècle, où il n'était évidemment pas question des Magyars. Regino a donc volontairement appliqué aux Magyars un texte antérieur pour mettre en évidence la raison qui les a poussés à abandonner leur ancien habitat. Le fait que Regino ait emprunté ce texte montre sans ambiguïté qu'il ne disposait pas d'informations concrètes sur la surpopulation des territoires occupés par les Magyars, ce qui revient à dire que nous ne devons pas compter cet élément parmi les prodromes de la conquête.

Dans le texte de Regino, seule l'expulsion par les Petchenègues est donc à prendre comme véritable cause de la conquête, puisque il n'y a pas d'antécédent écrit, Regino a rapporté ce fait exclusivement au sujet des Magyars. Ceci est

⁵ Hansgerd Göckenjan, « A német évkönyvek híradásai a magyar honfoglalásról » (La conquête hongroise dans les annales allemandes), *A honfoglaláskor írott forrásai* (Les sources écrites de la période de la conquête), sous la direction de László Kovács — László Veszprémy, *A honfoglalásról sok szemmel II* (Nombreux points de vue sur la conquête), Budapest 1996, 135-136.

⁶ *Regionis abbatis Prumiensis Chronicon*, Recognovit Friedricus Kurze, *Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum* (dans ce qui suit SRG), Hannoverae, 1890, 132.

renforcé par ce qui suit dans la chronique : les Magyars « fuyant devant leur violence [des Petchenègues] ont abandonné leur pays et se sont mis en quête d'une contrée où ils pourraient habiter et s'installer ». Regino a donc indiscutablement indiqué l'attaque des Magyars par les Petchenègues comme raison déterminante de la conquête hongroise. De la conquête elle-même, il dit : les Magyars « ont d'abord parcouru les plaines des Pannoniens et des Avars, se procurant leur nourriture quotidienne par la chasse et la pêche ; puis par des attaques répétées ils ont envahi les territoires frontaliers des Carantaniens, des Moraves et des Bulgares ; ils tuèrent peu d'hommes par l'épée, mais plusieurs milliers par des flèches ».⁷ Cette description rassemble la conquête hongroise et quelques incursions parties cette fois du bassin des Carpates (destinées à assurer les frontières du territoire occupé). C'est l'adjectif *répétées* qui amène à cette réflexion. Nous savons effectivement qu'en 901, les Magyars ont combattu les Carantaniens et que ces derniers eurent à pâtir de la campagne menée en 904 par les Magyars contre l'Italie ; quant aux Moraves, ils ont été vaincus en 900 et en 902 par les Magyars.⁸ Selon Regino, cinq peuples ont eu à souffrir de la conquête hongroise : les Avars, les Pannoniens moins connus, ainsi que les Carantaniens, les Moraves et les Bulgares. Les plaines, c'est-à-dire les steppes des deux premiers peuples ont été envahies par les Magyars qui les ont « parcourues » en nomades, tandis que les territoires frontaliers des trois derniers ont été harcelés par de fréquentes incursions. La première Légende de Naum, l'autre source contemporaine, parle beaucoup plus brièvement de la conquête. Cet ouvrage en langue slave fut rédigé après la mort de Naum (910). Nous pouvons y lire que les Moraves ayant persécuté Méthode ont été punis par Dieu en ce que « peu d'années après [la mort de Méthode en 885] les Ougriens [Magyars] sont venus... ils ont envahi leurs terres et les ont dévastées. Car ceux que les Ougriens n'ont pas capturés se sont réfugiés chez les Bulgares. Et leurs terres dépeuplées sont restées en possession des Magyars ».⁹ La prise de possession et le ravage des terres moraves par les Magyars est dans la légende de Naum une allusion à la conquête.

Les trois autres sources contemporaines ne parlent pas de la conquête elle-même, mais témoignent d'événements qui l'ont précédée de près ou de loin. Parmi les documents cités jusqu'à présent et ceux dont il sera question par la suite, le texte le plus proche des événements, les Annales de Fulda en latin, requiert tout particulièrement notre attention. Il relate les événements jusqu'en 901, et a donc reçu sa forme actuelle au tout début du X^e siècle. Dans ce document procédant par années, les événements en relation directe avec la conquête apparaissent sous deux années différentes. À l'année 895, nous y lisons que « les Avars [Magyars] ont attaqué les frontières des Bulgares, mais ceux-ci les surpassant ont anéanti une grande partie de leur armée ». L'année 896 rapporte sensiblement la même chose, d'une manière toutefois beaucoup plus détaillée. Comme les Byzantins avaient

⁷ SRG, 132-133.

⁸ Gyula Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig. Elvek és utak* (De la confédération tribale de Lévedi à l'État du roi Saint Étienne. Principes et voies), Budapest 1980, 214, 231-232, 234.

⁹ Jordan Ivanov, *Bălgarski starini iz Makedonija*, Sofija, 1970³, 306-307.

conclu la paix avec les Magyars, les Bulgares ont dévasté le territoire de Byzance jusqu'à Constantinople. Les Grecs ont fait traverser le Danube aux Magyars en bateau jusqu'aux territoires bulgares, et les Magyars ont remporté une grande victoire sur les Bulgares. Ceux des Bulgares qui étaient au combat contre Byzance sont revenus en apprenant cette nouvelle, mais ils essuyèrent eux aussi une défaite face aux Magyars. Alors, sur le conseil de leur vieux roi, les Bulgares demandèrent l'aide de Dieu, et au cours d'une bataille où beaucoup de sang fut versé, « par la miséricorde divine la victoire — certes sanglante — fut donnée aux chrétiens [aux Bulgares] ». Les Annales de Fulda ajoutent à ce récit la phrase suivante : « finalement, comme les batailles se faisaient de plus en plus fréquentes sur ces mêmes territoires, l'empereur [Arnulf] confia la défense de la Pannonie et de Mocsárvár à son prince Braslav ». Les événements de 896 sont assortis de cette note : l'empereur Arnulf a reçu l'évêque Lazare, ambassadeur de l'empereur de Byzance dans sa ville de Ratisbonne.¹⁰

Ce dernier élément revêt une grande importance parce que la recherche a pris la position suivante : le rapport détaillé de l'an 896 fut enregistré dans les Annales à la suite du compte rendu oral que fit l'évêque Lazare lui-même.¹¹ Cette circonstance est décisive à deux titres : elle permet d'établir le lien entre les comptes rendus des années 895 et 896 et leur authenticité. La bataille entre Bulgares et Magyars sanctionnée par la victoire des Bulgares, dont le texte de 895 fait une brève mention, est sans aucun doute la même que celle qui est relatée en détail dans le texte consacré à 896. Autrement dit, la date véritable doit en être 895, et elle ne figure à nouveau dans le texte de 896 que parce que l'information a été reçue cette année-là. Mais puisque ce rapport détaillé a été fait par l'ambassadeur de Byzance qui avait soudoyé les Magyars pour qu'ils combattent les Bulgares, et tenait donc ses informations de première main, nous pouvons considérer comme parfaitement véridique ce témoignage d'un prodrome immédiat de la conquête. Il est vrai que les Annales de Fulda ne parlent pas de la conquête hongroise, mais la phrase concernant la défense de la Pannonie est généralement considérée par les chercheurs comme preuve de ce que les Magyars avaient pris position à l'intérieur du bassin des Carpates le long du Danube dès 896, car c'est la seule explication au fait que l'empereur Arnulf fut contraint de prendre des mesures pour défendre la Pannonie franque limitrophe du Danube.¹² On peut donc concevoir que cette mention dans les Annales est la preuve de ce qu'en 896, les Magyars avaient pris possession de la moitié du bassin des Carpates située à l'est du Danube ; la mention des batailles de plus en plus fréquentes suggère également qu'ils avaient fait des incursions dans le territoire de Pannonie.

¹⁰ *Annales Fuldenses*, Recognovit Friedricus Kurze, SRG, Hannoverae, 1891, 126, 129-130.

¹¹ Gyula Pauler, *A magyar nemzet története Szent Istvánig* (Histoire de la nation hongroise jusqu'au roi Saint Étienne), Budapest, 1900, 150 ; György Györffy, « A honfoglalásról újabb történeti kutatások tükrében » (La conquête dans les nouvelles recherches historiques), *Valóság*, 16 (1973/7), 10.

¹² Gyula Kristó, *Magyar honfoglalás — honfoglaló magyarok* (La conquête magyare — les Magyars conquérants), Budapest, 1996, 135.

Les informations de l'ambassadeur impérial ne sont pas les seules que nous possédions au sujet des événements ayant immédiatement précédé la conquête, nous disposons également du récit rédigé en grec par l'empereur de Byzance lui-même, Léon VI (le Sage). Cet ouvrage écrit entre 904 et 912 rapporte qu'en remplacement de l'armée retenue par une autre guerre, la « divine providence » (en réalité, l'habile politique de l'empereur Léon) « a envoyé [les Magyars] combattre les Bulgares. Après qu'à l'aide de Notre flotte impériale elle les eut transportés de l'autre côté du Danube, et qu'elle eut combattu à leurs côtés, ils anéantirent au cours de trois batailles l'armée bulgare qui avait trahitusement pris les armes contre les chrétiens [byzantins], comme s'ils avaient été envoyés en manière de bourreau, afin que les chrétiens romains [byzantins] ne se souillent pas volontairement du sang de chrétiens bulgares ».¹³ L'empereur Léon n'a donc parlé que de la victoire de l'armée issue de l'alliance de Byzance avec les Magyars, mais il n'a évoqué ni la défaite consécutive des Hongrois, ni la conquête. Parmi les ouvrages d'auteurs contemporains, nous devons également citer l'historiographie en langue arabe de Tabari, rédigée entre 915 et 923. Nous y apprenons qu'en 893, le souverain samanide (nord de l'Iran) Ismaïl ibn Ahmad mena une guerre de razzias contre des peuples turks, qu'il parvint à s'emparer de la ville de leur souverain, fit prisonniers le roi et son épouse en personne ainsi qu'environ dix mille hommes, et qu'il en assassina un grand nombre d'autres.¹⁴

Le second groupe de documents relatifs à la conquête est constitué d'ouvrages que l'on ne peut pas considérer comme contemporains, puisqu'ils n'ont pas été rédigés au cours de la génération (environ 30 ans) qui a suivi la conquête, mais qu'une cinquantaine d'années au moins (c'est-à-dire presque deux générations) les en sépare. L'étude de documents médiévaux a montré que la limite de la mémoire peut être située à 70 ans ; ceci implique qu'au-delà de 70 ans, « la crédibilité de la source historique passe d'une diminution quantitative à une variante qualitative, et que le témoignage devient tradition ».¹⁵ De ce point de vue, les ouvrages produits au milieu du X^e siècle se situent encore en-deçà de la limite critique de 70 ans (en particulier quand ils recourent à des informations antérieures, plus proches des événements). Nous ne devons donc pas rejeter d'emblée les sources appartenant à ce second groupe. On peut citer quatre œuvres de trois auteurs.

La plus ancienne a été écrite en arabe par al-Masudi entre 943 et 947 et porte le titre de *Champs d'or*. Nous y retrouvons globalement, à quelques variantes près, ce que Tabari nous a appris. Ismaïl ibn Ahmad s'est emparé de la capitale du royaume turk, il a capturé l'épouse du roi des Qarlouqs, environ dix mille Turks, et en a massacré quinze mille. Dans un autre texte composé avant 956, Masudi cite un de ses ouvrages antérieurs, dont nous n'avons pas trace écrite, où il exposait « pour

¹³ Gyula Moravcsik, *Fontes Byzantini historiae Hungaricae aevo ducum et regum ex stirpe Árpád descenduntium*, Budapest, 1984, 17.

¹⁴ István Zimonyi, « The Origins of the Volga Bulgars », *Studia Uralo-Altaica*, 32, Szeged, 1990, 170.

¹⁵ György Györffy, « Zu den Anfängen der ungarischen Kirchenorganisation aufgrund neuer quellenkritischer Ergebnisse », *Archivum Historiae Pontificiae*, 7 (1969), 110-113.

quelle raison ces quatre peuples turks ont quitté l'Est, quelles guerres et quelles batailles ont eu lieu entre eux, c'est-à-dire entre les Ghouzes [Oghouzes], les Qarlouqs et les Kimoks sur les bords de la mer d'Aral ». Les lignes qui précèdent cette citation indiquent quels sont les peuples turks mentionnés (dont il est d'ailleurs également question dans les *Champs d'or*) : les deux premiers noms désignent les Petchenègues, le troisième les Magyars, le quatrième probablement les Onoghours (mais il peut aussi bien se rapporter aux Magyars, puisque le nom de *ungar* — d'où vient le mot *hongrois* en français — employé le plus souvent par les étrangers pour désigner les Magyars, tire son origine du mot *onogour*).¹⁶ L'information donnée par Masudi établit donc que les guerres qui se sont déroulées entre les Magyars et les Petchenègues, et les Ogouzes, les Qarlouqs et les Kimoks ont été la cause de leur départ de l'Est.

La source suivante, la suite de la chronique du frère Georgios, a été rédigée après 948. Ce texte en grec rapporte en détail que le prince bulgare Siméon a lancé une campagne contre les Byzantins et les a vaincus en Macédoine. L'empereur byzantin Léon le Sage a envoyé ses navires sur le Danube pour obtenir que les Magyars combattent contre Siméon. Après qu'un accord eut été conclu entre les émissaires de Byzance et les chefs magyars, les Magyars ont traversé le Danube et sont entrés en guerre contre Siméon. Le souverain bulgare a affronté les Magyars au combat mais a subi une défaite. Siméon proposa la paix aux Byzantins, et quand ceux-ci eurent sonné la retraite, il attaqua les Magyars ; comme ceux-ci étaient privés du soutien de Byzance, les Bulgares leur infligèrent une sévère défaite.¹⁷ Ce texte ne fait pas mention de la conquête hongroise, parmi les prodromes de celle-ci, il énumère les éléments qui relèvent du domaine d'intérêt de Byzance.

Parmi les sources non contemporaines, la plupart des informations concernant aussi bien la conquête que ses prodromes sont fournies par l'empereur Constantin VII (Porphyrogénète) dans son ouvrage en grec intitulé *De Administrando Imperio*, rédigé vers 950 ; ce texte réunit en un seul écheveau tous les fils contenus isolément dans les récits dont il a été question ci-dessus. Dans le chapitre 38 de son œuvre, l'empereur utilise des informations d'origine incontestablement hongroise.¹⁸ Il importe de le souligner, car ce que nous y lisons était certainement vivant dans la conscience historique des Hongrois du milieu du X^e siècle qui ont renseigné l'empereur, en d'autres termes il s'agit d'éléments de la tradition dont l'origine hongroise est incontestable. Nous trouvons au chapitre 38 : « les Petchenègues s'abattirent sur les Turks [Magyars] et les chassèrent avec leur prince, Árpád. Prenant donc la fuite, les Turks cherchèrent une terre où s'installer, et parvenus en Grande Moravie, ils en chassèrent les habitants et occupèrent leurs terres, où les Turks demeurent jusqu'à présent ». Comme dans le texte de Regino cité plus haut, on retrouve l'attaque des Petchenègues comme cause immédiate de la conquête

¹⁶ István Zimonyi, *op. cit.* sous note 14, 168-170.

¹⁷ Gyula Moravcsik, *op. cit.* sous note 13, 58-61.

¹⁸ Joseph Déer, « Le problème du chapitre 38 du *De Administrando Imperio* », *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, 12 (1952), 107-108.

hongroise. D'autre part, lorsque l'empereur note que les Magyars ont gagné un nouveau pays aux dépens des Moraves, il est en accord avec la légende de Naum selon laquelle les Magyars ont conquis leurs nouvelles terres sur les Moraves.

Toutefois, nous n'avons pas encore rencontré de source permettant d'éclairer le rapport — présumé — qui a pu exister d'une part entre les événements de la mer d'Aral et la marche des Petchenègues vers l'Ouest, d'autre part entre l'attaque des Petchenègues et des Bulgares contre les Magyars. Cette lacune est comblée par les chapitres 37 et 40 de l'empereur Constantin Porphyrogénète. À en juger par son contenu, le chapitre 37 reprend des informations d'origine petchenègue, il est donc logique de le considérer comme une « lecture » petchenègue des événements relatés et de reconstituer à partir de là ce que la mémoire petchenègue en a conservé pendant un demi-siècle. Selon le chapitre 37, le territoire des Petchenègues s'étendait autrefois le long des fleuves Volga et Oural, où ils avaient pour voisins les Khazars et les Ouzes. « Mais cinquante ans auparavant, les Ouzes en question s'étaient alliés aux Khazars et ayant déclaré la guerre aux Petchenègues, ils les vainquirent et les chassèrent de leurs terres que les Ouzes occupent encore aujourd'hui. Les Petchenègues ayant pris la fuite se dispersèrent en quête de terres où s'installer, ils parvinrent aux territoires qui sont aujourd'hui en leur possession et ayant attaqué les Turks [Magyars] qui y vivaient, ils les vainquirent au combat et les chassèrent pour s'installer sur leurs terres qu'ils ont encore en leur possession, comme nous l'avons dit, depuis cinquante cinq ans ». Le chapitre 37 jette donc un pont entre les événements de la mer d'Aral, la cause du départ des Ogouzes et la conquête du bassin des Carpathes par les Magyars.

Le récit d'origine petchenègue du chapitre 37 montre clairement que même 55 ans après ces événements (ou peut-être 50 par une altération du texte), les Petchenègues savent encore avec précision le nom de ceux qui les ont fait partir de leurs territoires d'origine, et de ceux dont ils ont conquis les terres, mais ils ne s'intéressent pas à ce qu'il est advenu du peuple qu'ils ont chassé, c'est-à-dire des Magyars. (C'est pourquoi ce chapitre représentant le point de vue petchenègue ne parle pas de la conquête hongroise.) La tradition historique hongroise représentée par le chapitre 38 reproduit exactement le même schéma du point de vue de la mémoire. Comme nous l'avons vu, les Petchenègues savaient que les Ouzes et les Khazars les avaient chassés de chez eux, et de la même manière, les Magyars ont enregistré que les Petchenègues avaient agi de même à leur encontre. Les Petchenègues n'ont pas oublié qu'ils ont conquis leur nouveau pays sur les Magyars, d'une manière analogue la mémoire historique hongroise a conservé le nom des Moraves aux dépens desquels les Magyars ont gagné leur territoire. De même que les Petchenègues ne se sont pas intéressés à ce qu'il était advenu des Magyars qu'ils avaient chassés, ceux-ci ne se préoccupent pas davantage du sort des Moraves. En revanche, la tradition morave (ou dans une plus large acception, slave) a, de manière logique, jugé important de relater la déroute des Slaves moraves chassés par les Magyars. Comme il a été cité plus haut, la Légende de Naum rapporte que les Moraves qui n'avaient pas été exterminés par les Magyars se sont réfugiés chez les Bulgares. Le chapitre 41 de l'ouvrage de l'empereur Constantin, basé sur la tradition morave, n'évoque pas seulement les pertes de territoires des Moraves face aux

Magyars, mais aussi le sort des vaincus. Nous y lisons : après la mort du prince morave Svatopluk, la discorde déchira ses fils, « ils entrèrent en guerre les uns contre les autres, alors les Turks [Magyars] sont venus, les ont exterminés et se sont emparé de leur pays où ils vivent encore à présent. Les restes du peuple [morave] disséminé se réfugièrent auprès des peuples voisins, les Bulgares, les Turks, les Croates et autres peuples ».

Mais nous n'avons toujours pas de réponse à la question d'un éventuel rapport entre les attaques des Petchenègues et des Bulgares contre les Magyars. C'est l'objet du chapitre 40 — composé d'après diverses sources d'information — de l'ouvrage de Constantin. À l'appel de l'empereur Léon le Sage, les Magyars attaquèrent Siméon qu'ils vainquirent, puis ils rentrèrent dans leur pays. « Mais après que Siméon eut de nouveau conclu la paix avec l'empereur des Romains [Byzantins], se sentant en sécurité, il envoya des émissaires aux Petchenègues et conclut une alliance avec eux afin qu'ils exterminent les Turks [Magyars]. Et quand les Turks entrèrent en guerre, les Petchenègues les combattirent aux côtés de Siméon, ils exterminèrent leurs familles et chassèrent cruellement ceux qui étaient restés en arrière pour garder le pays. Et quand les Turks à leur retour trouvèrent le pays dépeuplé et dévasté, ils s'installèrent sur le territoire où ils vivent encore aujourd'hui ».¹⁹ Nous avons à présent trouvé le chaînon manquant qui relie des événements restés jusqu'ici sans rapport.

Tout ceci signifie qu'en s'appuyant sur neuf ouvrages composés par huit auteurs dans les limites de la mémoire historique, c'est-à-dire au cours d'une période de 70 ans, il est à présent possible de reconstituer avec certitude les prodromes de la conquête hongroise et son déroulement véritable. Il en ressort que l'un des facteurs qui l'a déclenchée remonte aux événements de la mer d'Aral. Le souverain samanide Ismail ibn Ahmad a attaqué les peuples turks du voisinage et les Qarlouqs ont subi une défaite. Ceci a renforcé la position de force des Ogouzes et des Kimoks, et les Ogouzes — alliés aux Khazars — se sont rués contre les Petchenègues. Ceux-ci furent contraints d'abandonner leur terres de la Volga et de l'Oural. L'autre enchaînement d'événements s'est déroulé dans les Balkans. L'empereur de Byzance Léon le Sage a demandé l'aide des Magyars face à l'attaque du souverain bulgare Siméon. Les Magyars ont vaincu les Bulgares au cours de plusieurs batailles, puis ils ont regagné leurs territoires d'Etelköz. Siméon ayant conclu un pacte avec Byzance a pris contact avec les Petchenègues, eux-mêmes en marche vers l'ouest, et s'est allié avec eux contre les Magyars. Les Bulgares ont vaincu les Magyars revenant de guerre, et les Petchenègues se sont abattus sur les terres magyares d'Etelköz situées à l'ouest du Don. Les Magyars n'ont pu échapper aux attaques répétées d'ennemis qui leur étaient supérieurs qu'en abandonnant leurs territoires d'Etelköz et en pénétrant dans le bassin des Carpates où ils s'installèrent d'abord aux dépens des Moraves. Le puzzle reconstitué à partir de textes étrangers en arabe, grec, slave et latin ne laisse aucun doute quant au fait que la conquête hongroise ait eu pour causes des défaites militaires. Un peuple sédentaire et agricole dans cette

¹⁹ Gyula Moravcsik, *op. cit.* sous note 13, 40-41, 45, 47-48, 50.

situation aurait été contraint de se soumettre au vainqueur et de subir sa domination. Mais le peuple de cavaliers magyars, se déplaçant facilement, répondit aux attaques qui le frappaient de l'est de la même manière dont les Petchenègues, eux aussi nomades et éleveurs de gros bétail, réagirent aux opérations concertées des soldats ouzes et khazars, c'est-à-dire qu'ils se sont mis en marche pour échapper aux attaques. La guerre de razzias d'Ismail ibn Ahmad dans la région de la mer d'Aral a donc sur le principe des dominos qui tombent en chaîne, amené au moins trois peuples à s'installer dans un nouveau pays. Les Ouzes ont occupé les terres des Petchenègues situées à l'est de la Volga et de l'Oural, les Petchenègues se sont emparés des terres des Magyars (Etelköz) situées à l'ouest du Don, et les Magyars ont trouvé leur nouveau pays dans le bassin des Carpates. Les événements retracés ici se sont déroulés entre 839 et 895, et le dernier maillon, le « domino » hongrois, est tombé en 895.²⁰

Un historien n'a pas le moindre doute quant au fait que si chacune des sources citées ici présente séparément différents éléments authentiques de l'histoire de la conquête, l'ensemble des documents en reconstitue le déroulement véritable. Il n'y a aucune inquiétude à avoir, parce que nous n'avons étudié que des documents contemporains ou proches de la conquête, que la grande majorité des sources de langues différentes consiste en des ouvrages totalement indépendants les uns des autres, et enfin parce que certains éléments de ces sources prises dans leur ensemble nous permettent de vérifier de l'une à l'autre la fiabilité des informations données.

La tradition hongroise — à l'exception du contenu du chapitre 38 de l'ouvrage de l'empereur Constantin — n'est pas en mesure de contribuer efficacement à l'élaboration d'une image de la conquête. La raison essentielle en est que la littérature historique hongroise n'est apparue que tard, vers la fin du XI^e siècle, c'est-à-dire 200 ans après la conquête. Mais même à cette époque, cette historiographie d'inspiration chrétienne n'a nullement considéré comme de son devoir de présenter le passé païen, elle a même souligné par son silence le mépris qu'elle éprouvait à l'égard de ce passé.²¹ Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e, c'est-à-dire trois siècles après la conquête, que les chroniqueurs hongrois ont tenté d'enregistrer par écrit les événements qui ont précédé l'adoption du christianisme (1000). Il est surprenant que ces auteurs s'efforçant de conserver le passé lointain aient encore disposé de certaines bribes de souvenirs, certes dans une forme déjà légendaire. On peut considérer comme le plus archaïque un passage d'une chronique hongroise rédigée en latin qui rapporte que dans une de leurs provinces, les Magyars « virent d'innombrables aigles, et ils ne purent rester là à cause des aigles, parce que ceux-ci, tels des mouches, s'abattirent sur eux du haut des arbres et anéantirent leurs troupeaux et leurs chevaux ». En conséquence, les Magyars envahirent la partie

²⁰ cf. Gyula Kristó, *op. cit.* sous note 12, 100-191.

²¹ Gyula Kristó, « A történeti irodalom Magyarországon a kezdetektől 1241-ig » (L'historiographie en Hongrie des débuts jusqu'en 1241), *Irodalomtörténeti Füzetek* (Cahiers d'Histoire Littéraire) 135, Budapest, 1994, 41-42, 117-118.

orientale du bassin des Carpates.²² Selon cette chronique, la conquête hongroise a donc été la conséquence d'une contrainte — ce qui correspond à la réalité. Selon la plus haute vraisemblance, la chronique a enregistré les aigles (en latin *aquila*) parce que dans sa forme originelle, la légende parlait des Petchenègues (en hongrois *besenyők*) et comme le hongrois ancien *bese*, qu'on ne retrouve plus aujourd'hui que dans des formes dialectales, désignait des oiseaux de proie (vautour, faucon, épervier),²³ au bout d'un certain temps, le nom des *besenyők* (Petchenègues) a revêtu la forme *bese*, que le chroniqueur a rendu par *aquila* dans son texte latin. Je tiens ce passage de l'épisode des aigles de la légende à la chronique pour tout à fait vraisemblable.

L'historiographie hongroise a décrit la conquête de deux autres manières. L'origine légendaire de l'une de ces chroniques est également indiscutable. Elle raconte que les Magyars conquérants ont acheté à Svatopluk, qui la possédait, la terre de leur nouveau pays du bassin des Carpates contre des chevaux, son herbe contre des mors et son eau contre des selles.²⁴ Svatopluk était le prince des Moraves, mais en réalité il n'a pas connu la conquête hongroise, il est mort avant, en 894. La recherche a établi que des éléments du rituel païen de pactisation ont subi un changement de valeur et ont été intégrés sous leur nouvelle forme au titre de la conquête.²⁵ Il n'en va pas de même pour la geste d'Anonymus rédigée au début du XIII^e siècle et consacrée expressément à la conquête hongroise. 315 ans après la conquête, l'auteur ne disposait plus d'informations originales, authentiques sur la prise de possession du bassin des Carpates, il a donc dû recourir à sa propre imagination pour en reconstituer l'histoire. Certes, Anonymus avait à sa disposition l'ouvrage de Regino, où il a d'ailleurs emprunté le fait que les Magyars ont été poussés à la conquête par la surpopulation de leur territoire de Scythie, mais il n'a pas repris la phrase de Regino — absolument véridique — disant que les Petchenègues ont chassé les Magyars de leurs terres. En effet, Anonymus — animé d'un sentiment national — a présenté la conquête des Magyars comme une guirlande de victoires, où leur image de peuple vaincu, banni, chassé par la contrainte vers le bassin des Carpates, n'aurait pas eu sa place. Dans la geste d'Anonymus, le nom des Petchenègues n'apparaît que trois fois, jamais au sujet de la conquête, et on y chercherait en vain celui des Moraves. Anonymus ignorait les Moraves au point qu'en lisant leur nom dans le texte de Regino, il l'interpréta comme un adjectif formé

²² *Scriptores rerum Hungaricarum I*, Edendo operi praefuit Emericus Szentpétery (dans ce qui suit *SRH I*), Budapestini, 1937, 286.

²³ *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen I*, sous la direction de Loránd Benkő, Budapest, 1992, 100.

²⁴ *SRH I*, 288-289.

²⁵ Géza Fehér, *A bolgár-törökök szerepe és műveltsége. A bolgár-törökök és a honfoglaló magyarok hatása a kelet-európai művelődés kialakulásában* (Le rôle et la civilisation des Turcs bulgares. L'influence des Turcs bulgares et des Magyars conquérants dans l'évolution de la civilisation d'Europe orientale), Budapest, 1940, 10.

sur le nom de la rivière Mur (*murai* au lieu de *morva*).²⁶ Nous ne trouvons pas davantage les noms des importants protagonistes étrangers, tels Arnulf, Léon le Sage, Siméon, Svatopluk ou Braslav. Anonymus a donc placé ses conceptions personnelles et ses sentiments avant la réalité historique de la chronique de Regino. Il a ainsi lui-même exclu son ouvrage du rang des sources authentiques de l'histoire de la conquête.

C'est dans des textes étrangers impartiaux, contemporains ou proches, relatifs à l'enchaînement des événements que nous pouvons trouver des informations fiables concernant le déroulement et les prodromes de la conquête. L'historiographie hongroise est apparue trop tard pour que ses textes aient quelque valeur au sujet de la conquête, et même quand c'est le cas, elle a donné plus d'importance à la fiction qu'à la réalité (Anonymus). Le débat séculaire sur la priorité à accorder aux sources étrangères ou à la tradition hongroise est ainsi tranché : quiconque cherche à se documenter sur la conquête, l'un des événements capitaux de l'histoire hongroise, doit recourir à des chroniques originaires de l'étranger, les textes en latin rédigés en Hongrie ne peuvent témoigner de la véritable conquête, mais uniquement de son explication et son appréciation historiques ultérieures, en d'autres termes, ils reflètent une tradition considérablement déformée par rapport à la réalité.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

²⁶ « Die "Gesta Hungarorum" des anonymen Notars. Die älteste Darstellung der ungarischen Geschichte », publié par Gabriel Silagi avec la collaboration de László Veszprémy, *Ungarns Geschichtsschreiber* 4, Sigmaringen, 1991, 34-37, 76-77, 114-115, 130-131.

Préhistoire hongroise : méthodes de recherche et vue d'ensemble

Le terme de préhistoire hongroise désigne traditionnellement une période qui s'étend de la naissance de la langue hongroise à la conquête, c'est-à-dire l'époque où les Hongrois ont quitté la steppe située au nord de la mer Noire pour s'installer dans le bassin des Carpates (895).¹ La littérature spécialisée considère les périodes ougrienne, finno-ougrienne et même ouralienne comme ses précurseurs, puisque selon la linguistique, la langue hongroise tire son origine de l'ougrien commun, lui-même issu du finno-ougrien commun. La fin de la préhistoire hongroise peut être située lors la christianisation de la Hongrie (1000), car si la conquête elle-même n'a pas entraîné de changements essentiels dans l'organisation sociale et politique, en revanche, du fait que saint Étienne ait reçu sa couronne du pape de Rome, le royaume de Hongrie s'est trouvé rattaché à l'Europe de la chrétienté romaine, ce qui eut pour conséquence l'implantation de la culture occidentale dans la région située le plus à l'ouest de la steppe eurasiennne, le bassin des Carpates.

Dans les sources écrites,² le peuple hongrois apparaît au IX^e siècle au nord de la mer Noire. Les conceptions de son histoire antérieure sont donc des hypothèses

¹ Ouvrages de synthèse :

a) monographies : I. Fodor, *Verecke híres útján*, Magyar História, Budapest, 1975 ; traduction en anglais : *In Search of a New Homeland. The Prehistory of the Hungarian People and the Conquest*, Budapest, 1982 (dans ce qui suit : Fodor 1982) ; traduction en allemand : *Die große Wanderung der Ungarn vom Ural nach Pannonien*, Budapest, 1982 ; A. Bartha, « A magyar nép őstörténete » (Préhistoire du peuple hongrois), *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) I/1, Budapest, 1984, 375-574 ; A. Bartha, *A magyar nép őstörténete* (Préhistoire du peuple hongrois), Budapest, 1988.
b) ouvrages collectifs : *A magyarság őstörténete* (Préhistoire hongroise), sous la direction de L. Ligeti, Budapest, 1943, 1986² ; *Magyar őstörténeti tanulmányok* (Études de préhistoire hongroise), sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977 ; « A magyar őstörténet — több tudományág szemszögéből » (Préhistoire hongroise sous divers angles scientifiques), *Magyar Tudomány*, 1980/5, 321-413 ; « A magyar őstörténetkutatás fél évszázada » (Un demi-siècle de recherche préhistorique hongroise), *Magyar Tudomány*, 1990/3, 241-312 ; *Bevezetés a magyar őstörténet kutatásainak forrásaiba* (Introduction aux sources de la recherche préhistorique hongroise), sous la direction de P. Hajdú — Gy. Kristó — A. Róna-Tas, I-IV, Budapest, 1976, 1977, 1980, 1982 ; *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)* (Dictionnaire d'histoire ancienne de la Hongrie — IX^e-XIV^e siècle), sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994 ; *A honfoglalásról sok szemmel* (Nombreux regards sur la conquête), sous la direction de Gy. Györffy, [les deux premiers volumes de cette série sont parus : « Honfoglalás és régészet » (Conquête et archéologie), sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994 ; « A honfoglaláskor írott forrásai » (Les sources écrites de la période de la conquête), sous la direction de L. Kovács — L. Veszprémy, Budapest, 1966. Deux autres volumes dans le domaine de la linguistique et de l'ethnologie sont en préparation] ; A. Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép* (Le peuple hongrois conquérant), Budapest, 1996.

² Recueils : *A magyar honfoglalás kútfoi* (Documents de la conquête hongroise), sous la direction de Gy. Pauler — S. Szilágyi, Budapest, 1900 ; *A magyarok elődeiről és a honfoglalásról* (Les prédécesseurs des Hongrois et la conquête), sous la direction de Gy. Györffy, Budapest, 1958, 1986³ ; *A honfoglalás*

basées sur une combinaison d'éléments traditionnels enregistrés dans les documents à travers plusieurs filtres, de résultats de linguistique historique, d'archéologie, d'anthropologie et d'ethnologie, et d'événements connus de l'histoire du haut Moyen Âge en Europe orientale. La division en périodes de la préhistoire hongroise s'appuie essentiellement sur des aspects de l'histoire de la langue complétés par la chronologie en usage dans l'archéologie et l'histoire des sociétés : du 4^e au 2^e millénaire av. J.-C. (période finno-ougrienne, néolithique, société de clans) ; du 2^e millénaire à la moitié du 1^{er} millénaire av. J.-C. (période ougrienne, âge du bronze, société de clans) ; du 1^{er} millénaire av. J.-C. au V^e siècle ap. J.-C. (formation du proto-hongrois, âge du fer, société tribale) ; du V^e siècle ap. J.-C. à l'année 895 (proto-hongrois, fédération tribale).³ Les principes de la division en périodes ethnosociologiques de la préhistoire hongroise ont été élaborés par Jenő Szűcs.⁴ L'évolution du gentilisme, conscience ethnique « barbare » caractérisant une unité ethnique de plusieurs centaines de milliers d'individus, qu'on a pu reconstituer chez le peuple hongrois de la conquête, n'a pu s'achever qu'en deux ou trois siècles. C'est pourquoi avant le V^e siècle ap. J.-C. on ne peut parler de peuple hongrois, mais seulement d'une communauté de langue proto-hongroise, dont la définition ethnosociologique n'a pas encore été tentée. Tout ceci indique que l'identification d'unités linguistiques et archéologiques avec des peuples ne présente qu'une valeur limitée. La linguistique et l'archéologie peuvent apporter des éclaircissements sur les périodes les plus reculées de la préhistoire hongroise, mais il est indispensable de connaître les limites des méthodes qu'elles mettent en œuvre.

La linguistique historique s'occupe de reconstituer les modifications continues et régulières des langues. La classification génétique des langues ouraliennes permet d'établir plusieurs degrés de parenté linguistique.⁵ Parmi les langues ouraliennes, le

korának írott forrásai (Les sources écrites de la période de la conquête), sous la direction de Gy. Kristó, avec la collaboration de T. Olajos, I.H. Tóth et I. Zimonyi, Szeged, 1985.

A) Sources byzantines : Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I-II, Berlin, 1958 ; Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire hongroise de l'époque árpádienne), Budapest, 1984.

B) Sources latines, a) occidentales : A.F. Gombos, *Catalogus Fontium Historiae Hungaricae*, I-III ; Index, IV, Budapest, 1937-1938 ; P. Aalto — T. Pekkanen, *Latin Sources on North-Eastern Eurasia*, Wiesbaden, 1975. b) hongroises : *Scriptores Rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*, I-II, éd. E. Szentpétery, Budapest, 1948 ; Gy. Györffy, *Kronikáink és a magyar őstörténet* (Nos chroniques et la préhistoire hongroise), Budapest, 1948.

C) Sources slaves : P. Király, *A magyarok említése a Konstantin- és Method legendában* (Les Hongrois dans les légendes de Constantin et de Méthode), Budapest, 1974 (dans ce qui suit : Király 1974) ; A. Hodinka, *Az orosz évkönyvek magyar vonatkozásai* (Les Hongrois dans les annales russes), Budapest, 1916.

D) Sources musulmanes : K. Czeglédy, *Magyar őstörténeti tanulmányok* (Études sur la préhistoire hongroise), Budapest, 1985.

³ A. Bartha, « Társadalom és gazdaság a magyar őstörténetben » (Société et économie dans la préhistoire hongroise), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 23-44.

⁴ J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása* (Naissance de la conscience nationale hongroise), Szeged, 1992.

⁵ A. Róna-Tas, *A nyelvrokonság* (La parenté linguistique), Budapest, 1978.

vogoul (mansi) et l'ostiak (hanti) sont les plus proches du hongrois. Ces trois langues sont habituellement rassemblées sous le terme d'ougriennes, ce qui renvoie à l'ouralien commun par le canal du finno-ougrien commun.⁶ Les langues communes reconstituées sont des modèles scientifiques s'efforçant d'approcher le plus parfaitement possible des langues réelles, auxquelles on ne peut toutefois les identifier sans commettre une grave erreur. Cette seule distinction suffit à montrer que la catégorie de langue commune ne doit pas être prise au sens ethnosociologique, c'est-à-dire qu'il convient d'éviter les termes de « peuple » ougrien ou d' « Ougriens ». On a depuis longtemps souligné la distinction entre parenté linguistique et ethnique, mais on persiste à assimiler de manière erronée des concepts de linguistique et de sociologie historiques. L'emploi des termes de *peuples finno-ougriens et ouraliens* au lieu de *langues finno-ougriennes et ouraliennes* n'est pas une spécialité hongroise, on le retrouve aussi dans la terminologie slave et allemande.⁷

L'époque approximative de la séparation des langues apparentées a été fixée d'après les variations du vocabulaire de base commun.⁸ Les résultats de la recherche sur les emprunts sont utiles pour fixer les périodes historiques de la langue, on peut en effet repérer chaque couche d'emprunts par des méthodes linguistiques et en établir une chronologie relative. Dans la mesure où des moyens extérieurs (documents écrits, archéologie) permettent de rattacher les mots dans la langue de départ ou dans la langue d'arrivée à une époque précise, chaque couche d'emprunts peut recevoir une date absolue. Les emprunts permettent de démontrer avec quelles autres langues une langue s'est trouvée en contact à une période donnée de l'histoire linguistique.⁹

⁶ Sur les langues finno-ougriennes et ouraliennes : P. Hajdú, *Bevezetés az uráli nyelvtudományba* (Introduction à la linguistique ouralienne), 1976³ ; P. Hajdú — P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink* (Nos parents linguistiques ouraliens), Budapest, 1978 ; *Les peuples ouraliens*, sous la direction de P. Hajdú, Roanne-Budapest, 1980 ; P. Hajdú — P. Domokos, *Die uralischen Sprachen und Literaturen*, Budapest, 1987 ; *A vizimadarak népe* (Le peuple des oiseaux aquatiques), sous la direction de J. Gyula, Budapest, 1975 ; Gy. Lakó — K. Rédei, *A magyar szókészlet finnugor elemei* (Éléments finno-ougriens du vocabulaire hongrois) I-III, Budapest, 1967-1978. Sur l'histoire de la langue hongroise : G. Bárczi — L. Benkő — J. Berrár, *A magyar nyelv története* (Histoire de la langue hongroise), Budapest, 1967.

⁷ W. E. Mühlmann, « Ethnogenie und Ethnogenese. Theoretisch-ethnologische und ideologiekritische Studie », *Studien zur Ethnogenese* I, Opladen, 1985, 15-16.

⁸ La fiabilité de cette méthode a été récemment mise en doute : A. Róna-Tas, *Nyelvrokonság*, 1978, 243-251.

⁹ Cette question concerne les emprunts du hongrois à l'iranien, au turc et au slave.

1) L'étude des relations linguistiques du finno-ougrien, de l'ougrien et du proto-hongrois avec l'iranien fournit d'utiles données chronologiques sur les époques anciennes, puisque les recherches sur l'indo-iranien précèdent la finno-ougrienne : J. Harmatta, « Irániak és finnugorok, irániak és magyarok » (Iranien et Finno-ougriens, Iranien et Hongrois), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 167-182 ; L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* (Les contacts du hongrois et du turc avant la conquête et à l'époque árpádienne), Budapest, 1986 (dans ce qui suit : Ligeti 1986), 131-136, 162-174 ; É. Korenchy, *Iranische Lehnwörter in den obugrischen Sprachen*.

2) La langue hongroise est entrée en contact avec les langues turques à partir du V^e siècle : Z. Gombocz, *Die bulgarische-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache*, Helsingfors, 1912 ; Ligeti 1986.

La paléontologie linguistique (biogéographie) permet de déterminer la situation géographique des locuteurs de langues analogues. En reconstituant le sens des noms d'animaux et de plantes communs aux langues apparentées, on peut établir dans quelles conditions biogéographiques vivaient les groupes locuteurs des langues données. Les territoires qui se dessinent sur les cartes qui relèvent l'extension historique d'animaux et de plantes, peuvent être considérés comme les habitats des locuteurs.¹⁰

La comparaison des lexiques des langues apparentées permet de connaître certains détails du mode de vie des communautés parlant la langue commune. C'est ainsi que les périodes ouralienne et finno-ougrienne ont pu être caractérisées par la chasse et la pêche. En ougrien commun, le vocabulaire relatif au cheval permet de conclure que les groupes de langue ougrienne avaient appris à domestiquer les chevaux.¹¹ Dans la plupart des cas, l'étymologie offre également la possibilité de tirer des conclusions historiques dans d'autres domaines que celui de la linguistique.¹²

Du point de vue de ses découvertes et de ses méthodes, l'archéologie progresse rapidement.¹³ Le classement typologique des objets mis au jour dans les cimetières

3) Les langues slaves et le hongrois n'ont vraisemblablement été en contact étroit qu'au IX^e siècle : I. Kniczsa, *A magyar nyelv szláv jövevényszavai* (Les emprunts slaves de la langue hongroise) I-II, Budapest, 1955.

¹⁰ Péter Hajdú a reconstitué les formes en ouralien commun des noms *lucsfenyő* (épicéa), *jegenyefenyő* (pin cembre), *vörösfenyő* (sapin) et *szil* (orme), et en étudiant l'extension de ces cinq essences, il a conclu que les habitats des communautés parlant l'ouralien du VI^e au IV^e millénaire av. J.-C. ont dû se situer dans l'Oural moyen et au nord de l'Oural, sur le cours inférieur et moyen de l'Ob : P. Hajdú — P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink*, Budapest, 1978, 71-87.

¹¹ P. Hajdú — P. Domokos, *Uráli nyelvrokonaink*, Budapest, 1978, 71-87.

¹² *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára* (Dictionnaire historique et étymologique du hongrois) I-IV, sous la direction de L. Benkő, Budapest, 1967-1984 ; *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen* I-III, sous la direction de L. Benkő, Budapest, 1992-1995.

¹³ L'archéologie :

a) Préhistoire finno-ougrienne : Gy. László, *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai* (Les périodes les plus anciennes de notre préhistoire), Budapest, 1961, 1971² ; V. N. Csernecov, « Észak népei az újkőkorszak » (Les peuples du Nord au néolithique), *A vizimadarak népe*, sous la direction de J. Gyula, Budapest, 1975, 93-106 ; A. H. Halikov, « A középső Volga-vidék és a finnugor őstörténet » (La région de la moyenne Volga et la préhistoire), *id.*, 163-191 ; I. Fodor, « Vázlatok a finnugor őstörténet régészetéből » (Grandes lignes de l'archéologie de la préhistoire finno-ougrienne), *Régészeti füzetek*, 2 (1973), 15 ; « Les anciens Hongrois et les ethnies voisines à l'Est », sous la direction de I. Erdélyi, *Studia Archaeologica*, VI, Budapest, 1977.

b) Archéologie de la steppe : Cs. Bálint, *Archäologie der Steppe*, Vienne-Cologne, 1989 ; I. Fodor, « Bolgár-török jövevényszavaink és a régészet », *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 79-114 ; I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction de A. Róna-Tas, Budapest, 1982, 45-81.

c) Archéologie du bassin des Carpates : I. Bóna, « Ein Vierteljahrhundert Völkerwanderungszeitforschung in Ungarn (1945-1969) », *Acta Arch. Hung.*, 23 (1971), 265-336 ; I. Bóna ; « A népvándorlások és a korai középkor története Magyarországon » (Histoire des invasions et du haut Moyen Âge en Hongrie), *Magyarország története* I/1, Budapest, 1984, 265-374.

d) Archéologie du peuple hongrois de la conquête : Gy. László, *A honfoglaló magyar nép élete* (Vie du peuple hongrois de la conquête), Budapest 1944, 1988^{*} ; B. Szőke, « A honfoglaló és kora Árpád-kori Magyarország régészeti emlékei » (Vestiges archéologiques hongrois de la conquête et du début de

et les lieux d'habitat, ainsi que la détermination d'ensembles d'objets permettent de tirer de nombreuses conclusions historiques. Les cimetières reflètent la vie quotidienne et spirituelle d'une communauté. Le matériel archéologique permet de décrire l'évolution de la vie économique et divers aspects des rapports sociaux. Des groupes comparables ou identiques par le type de leurs vestiges, par leur vie économique, leurs ornements et leurs rites funéraires constituent ce qu'on appelle une culture archéologique ; celle-ci reçoit généralement le nom du principal site de fouilles. Une culture n'est identifiable à un « peuple » que si elle est attestée par des sources écrites.¹⁴ Les pièces de monnaie trouvées sur un site et des méthodes de sciences naturelles permettent une datation absolue.¹⁵

Du point de vue archéologique, deux voies mènent à la préhistoire hongroise :¹⁶ d'une part l'enquête rétroactive sur des objets qui peuvent être rattachés aux Hongrois de la conquête ; d'autre part la concordance, établie par la paléontologie linguistique, de l'habitat avec la culture archéologique qui lui correspond par l'époque et l'extension, puis le recoupement de l'évolution ultérieure de la culture archéologique avec des données de la recherche linguistique historique. En l'absence de données appropriées, la méthode d'enquête rétroactive n'est momentanément pas applicable au peuple hongrois.¹⁷ Cette méthode fournit des résultats encourageants dans le cas des peuples ob-ougriens, finno-permiens et finno-volgaïques, dans la mesure où leurs cimetières médiévaux identifiés ont permis de remonter jusqu'à l'âge du fer.¹⁸ Selon les résultats de la paléontologie linguistique, les habitats des groupes locuteurs d'ouralien commun, qui recourent pour la plupart le domaine d'extension de la culture néolithique ouralienne, ont dû se

l'époque árpádienne), *Régészeti tanulmányok* 1, Budapest, 1962 ; I. Dienes, *A honfoglaló magyarok* (Les Hongrois de la conquête), Budapest, 1972 ; K. Mesterházy, « Die Landnahme der Ungarn aus archäologischer Sicht », *Ausgewählte Probleme europäischer Landnahmen des Früh- und Hochmittelalters*, sous la direction de M. Müller-Wille — R. Schneider, *Vorträge und Forschungen* (dans ce qui suit : *Vorträge*) XLI, 2^e partie, 23-65 ; *Honfoglalás és régészet* (Conquête et archéologie), sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994.

¹⁴ F. Daim, « Gedanken zum Ethnosbegriff », *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 112 (1982), 58-71.

¹⁵ L. Kovács, *Münzen aus der ungarischen Landnahmezeit*, Budapest, 1989.

¹⁶ Gy. László, *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai. A finnugor őstörténet régészeti emlékei a Szovjetföldön* (Les périodes les plus anciennes de notre préhistoire. Les vestiges archéologiques de la préhistoire finno-ougrienne en terre soviétique), Budapest, 1971, 7-8 ; I. Fodor, « A régészeti kutatások félszázados történetéről » (Histoire d'un demi-siècle de recherches archéologiques), *Magyar Tudomány*, 1990/3, 276-282.

¹⁷ Dans le cas des Hongrois, la situation est paradoxale : les sources écrites les signalent au IX^e siècle dans la région de la mer Noire, alors que les données archéologiques ne permettent pas de les identifier. Les archéologues n'ont rapproché du peuple hongrois de la même époque que le cimetière contemporain Bolšije Tigani, situé dans la région de la Kama-Volga : I. Fodor, « Bolgár-török jövevénysszavaink és a régészet » (L'archéologie et les emprunts du hongrois au turk bulgare), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 109-114 ; I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction de A. Róna-Tas, Budapest, 1982, 51-52.

¹⁸ I. Fodor, « A régészeti kutatások félszázados történetéről », *Magyar Tudomány*, 1990/3, 279.

situer à l'est de l'Oural. C'est également dans cette région qu'il faut chercher les habitats des groupes locuteurs de finno-ougrien, puis d'ougrien.¹⁹

L'anthropologie étudie la ressemblance des vestiges de squelettes et la proportion des types raciaux des Hongrois de la conquête. On peut recouper ses résultats avec les données concernant des peuples plus anciens qui peuvent être mis en relation avec eux (parenté de langue, cohabitation, assimilation), et avec les unités géographiques où l'ethnogenèse hongroise s'est produite. Le mélange des types raciaux et les limites quantitatives de données dont nous disposons permettent de conclure à la probabilité de relations historiques assez larges, mais une identification ethnique de ces groupes reste impossible.²⁰

L'ethnographie étudie la culture matérielle et spirituelle du peuple hongrois en se basant sur des fragments conservés dans les sources écrites, et sur des données archéologiques et linguistiques. La reconstitution de chaque élément tient compte de données ethnographiques hongroises récentes et de la culture des peuples de langue finno-ougriennes. L'ethnographie sociale permet de repérer des analogies en recoupant les résultats des sciences sociales avec les caractéristiques générales de l'évolution de la société.²¹

La recherche sur la préhistoire hongroise requiert une approche complexe. Comme il est pratiquement impossible à un chercheur d'une spécialité donnée de mener seul des recherches dans tous les domaines, il est indispensable qu'il ait au moins connaissance de la problématique et des limites méthodologiques des autres domaines.

Parmi les éléments ethniques qui ont contribué à l'évolution du peuple hongrois de la conquête, on a jusqu'à présent abordé presque exclusivement la préhistoire des peuples de langue finno-ougrienne, bien que des groupes de langue turke et iranienne, puis slave, aient joué un rôle dans l'ethnogenèse hongroise et qu'à ce titre, leur histoire fasse partie de la préhistoire hongroise.

¹⁹ Fodor 1982, 52-59, 72-89.

²⁰ Kinga Éry a récemment résumé les résultats de la recherche anthropologique : « a) À l'époque de la conquête, le bassin des Carpates a dû être habité par une population de type essentiellement europoïde, au crâne long et étroit. b) Les représentants d'environ trois générations de conquérants se distinguant entre eux par la forme, et donc génétiquement, formaient deux groupes principaux. L'un d'eux, une peuplade europoïde et europo-mongoloïde au crâne large, probablement originaire des steppes herbeuses d'Eurasie situées à l'est du Don, s'est installé dans les basses plaines du bassin des Carpates, tandis que l'autre, une peuplade europoïde au crâne étroit, venant probablement de l'ouest du Don, c'est-à-dire des steppes boisées situées au nord de la mer Noire, s'est installé dans les collines du bassin des Carpates. » K. Éry, « A Kárpát-medence embertani képe a honfoglalás korában » (Aspect anthropologique du bassin des Carpates à l'époque de la conquête), *Honfoglalás és régészet*, sous la direction de L. Kovács, Budapest, 1994, 224.

²¹ V. Voigt, « Folklorisztika és őstörténet » (Folkloristique et préhistoire), *Magyar őstörténeti tanulmányok*, sous la direction de A. Bartha — K. Czeglédy — A. Róna-Tas, Budapest, 1977, 305-318 ; *Tejút fiai. Tanulmányok a finnugor népek hitvilágáról* (Les fils de la Voie lactée. Études sur le monde des croyances des peuples finno-ougriens), sous la direction de M. Hoppál, Budapest, 1980 ; G. Róheim, *Primitív kultúrák pszichoanalitikus vizsgálata* (Étude psychanalytique de cultures primitives), Budapest, 1984.

Les données linguistiques et archéologiques établissent qu'au 4^e millénaire av. J.-C., l'habitat des groupes locuteurs d'ouralien commun était situé à l'est de l'Oural, à peu près sur le territoire où s'étendait la culture néolithique ouralienne. Au 3^e millénaire av. J.-C., des groupes locuteurs de finno-ougrien s'installèrent à l'ouest de l'Oural. Leurs vestiges archéologiques retracent nettement leur progression vers l'ouest et leur installation sur les territoires de la haute Volga et de l'Oka. La branche la plus occidentale des groupes de langue finno-ougrienne (haute Volga) a été identifiée aux groupes parlant le finno-volgaïque commun, et ceux qui relèvent des cultures en formation sur le territoire de la Kama-Volga, à des groupes de langue permienne. On peut penser que les communautés parlant l'ougrien commun au 2^e millénaire av. J.-C. sur le territoire situé à l'est de l'Oural ont constitué la partie septentrionale de la culture d'Andronovo de l'âge du bronze.²²

À la suite des changements climatiques survenus à la fin de l'âge du bronze et du développement du nomadisme, les relations entre les peuples de langue ougrienne ont dû se relâcher (1500-500 av. J.-C.). On a pu identifier ceux de leurs groupes qui se sont dirigés vers le nord avec les prédécesseurs des peuples de langue ob-ougrienne dans la culture de l'embouchure du Poluj (500 av. J.-C. — 200 ap. J.-C.), tandis que la communauté de langue ougrienne restée au sud donna naissance aux groupes locuteurs de proto-hongrois, dont l'indépendance linguistique fut réalisée entre 1000 et 500 av. J.-C. L'apparition de la langue hongroise peut donc être localisée dans la partie sud de l'Oural.²³ Nous disposons de très peu d'informations sur l'histoire des groupes parlant le proto-hongrois et leur localisation entre 500 av. J.-C. et 500 ap. J.-C. Les données des théories soutenant qu'ils auraient vécu dans la région de la Kama-Volga se rapportent toutes au IX^e siècle ap. J.-C. ou à une époque ultérieure.²⁴ Leur projection vers une époque beaucoup plus antérieure n'est pas fondée historiquement. On peut toutefois établir que des groupes appartenant aux cultures de la Sibérie occidentale et de l'Oural méridional ont contribué entre le III^e siècle av. J.-C. et le V^e siècle à la formation des cultures de l'Oural et de la moyenne Volga. C'est pourquoi on peut supposer qu'au I^{er} millénaire av. J.-C. et dans la première moitié du I^{er} millénaire ap. J.-C., des groupes parlant le proto-hongrois se sont trouvés sur le territoire situé entre l'Ob et la moyenne Volga.²⁵

²² Fodor 1982, 47-89.

²³ Fodor 1982, 150-166.

²⁴ Voir note 17 au sujet des homologues les plus proches du matériel archéologique hongrois de la conquête. Julien, un moine dominicain venu en 1235 dans la région de la Volga, y a trouvé des fragments de peuplades hongroises restées à l'Est : H. Göckenjan — J. S. Sweeney, *Der Mongolensturm. Berichte von Augenzeugen und Zeitgenossen 1235-1250*, Graz-Vienne-Cologne, 1985, 67-125. De nombreuses questions se posent au sujet des relations des Bachkirs et des Hongrois : dans les documents musulmans du IX^e au XIII^e siècle, le nom du peuple bachkir est employé sous plusieurs variantes pour désigner les Hongrois restés à l'Est comme ceux du bassin des Carpates. Au XIII^e siècle, les sources latines identifient la *Magna Hungaria*, le territoire hongrois de la Volga, avec la Bachkirie. En outre, une tentative d'identification de noms de tribus hongroises parmi les Bachkirs de langue turque a échoué : I. Zimonyi, « Baskir-magyar kapcsolatok » (Relations bachkiri-hongroises), *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)*, sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994, 84-85.

²⁵ Fodor 1982, 201-204.

Nous pouvons reconstituer le mode de vie des groupes locuteurs de proto-hongrois grâce à l'archéologie et à la linguistique historique. Les premières traces d'agriculture apparaissent vers 2000 av. J.-C. en Sibérie septentrionale, venant du sud. L'introduction chez les communautés de langue ougrienne du travail du bronze et de l'élevage des chevaux, qui a permis le développement d'une économie de chasseurs cavaliers, peut être située vers 1500 av. J. C. L'élevage de gros bétail de la steppe apparaît en Sibérie occidentale vers 1000 et au début de l'âge du fer (800 av. J.-C.). Ceci apporta de considérables changements dans le mode de vie, et concorde avec le développement de la langue proto-hongroise.²⁶ Selon certains, les groupes locuteurs de proto-hongrois devinrent à cette époque des pasteurs nomades, tandis que d'autres sont d'avis que ces communautés, restant dans les zones forestières, passèrent à une économie complexe d'agriculture et d'élevage, et ne devinrent éleveurs des steppes que vers le V^e siècle ap. J.C.²⁷

L'évolution du peuple hongrois vers la conquête a été déclenchée par la première grande vague d'invasions de la steppe (par les Huns en 370 ; les Onogours, les Ogours et les Saragours en 463 ; les Sabirs en 505, les Avars et les Turks en 558).²⁸ Au cours de ce processus, dans le cadre politique créé par la tribu magyare, la conscience des origines et la culture, ainsi que la langue qui les véhiculait, s'unifièrent à partir d'éléments ethniques hétérogènes. Le maintien du cadre politique, une des conditions essentielles de l'homogénéisation ethnique, était assuré par l'empire khazar. À la fin de ce processus (seconde moitié du IX^e siècle), nous trouvons au nord de la mer Noire un peuple hongrois qui parle une langue finno-ougrienne mais sait également le turk ; il possède une tradition de ses origines, dont des fragments subsistent dans l'histoire de *Hunor et Magor* de Simon Kézai, sa culture comporte des composants indissociablement liés de la tradition des communautés de langue hongroise, turke et iranienne, et son organisation politique suit le modèle des empires et des fédérations de tribus nomades créés par les ethnies de langue turke.²⁹ Pour cette dernière raison, les textes contemporains orientaux (musulmans) et occidentaux (grecs, latins, slaves) considèrent les Hongrois comme un peuple « turkisant », c'est-à-dire nomade, et les évoquent sous des noms de peuples turks.³⁰

²⁶ Fodor 1982, 90-108, 125-141, 150-166.

²⁷ A. Paládi-Kovács, « "Keleti hozadék" — avagy zootechnika az ősmagyar korban » ("Production de l'Est", ou zootechnique de la préhistoire hongroise), *Magyar Tudomány*, 1990/3, 293-294.

²⁸ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I, 56-81 ; P. B. Golden, *An Introduction to the History of the Turkic Peoples. Ethnogenesis and State-Formation in Medieval and Early Modern Eurasia and the Middle East*, Wiesbaden, 1992, 85-113.

²⁹ J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*, Szeged, 1992, 107-266.

³⁰ Quelques sources byzantines et musulmanes donnent aux Hongrois le nom de *Turks*. La dénomination *sawarti* est sans doute en rapport avec le nom du peuple sabir. Les Slaves donnaient aux Hongrois le nom turc d'*Onogours* qui s'est propagé vers l'ouest et a été repris par la plupart des langues européennes (en français *Hongrois*, en allemand *Ungar*, en anglais *Hungarian*). Plusieurs variantes du nom de Bachkir se rapportent aux Hongrois dans les sources musulmanes. Les sources byzantines et latines donnent souvent aux Hongrois d'après leur mode de vie et leur situation géographique le nom archaïque de *Scythes*, ou

Les éléments ethniques qui ont défini la langue et le nom du peuple hongrois ont quitté les régions de la Volga et de l'Oural vers le sud, mais la date et l'itinéraire de leur migration sont également discutés. La détermination de l'appartenance linguistique des Khazars est décisive pour établir le cadre géographique et chronologique de l'émigration des Hongrois et des territoires où ils s'établirent. Autrefois on expliquait la plupart des emprunts turks de la langue hongroise d'avant la conquête comme étant issus de langues bulgaro-turkes. La langue khazare était rattachée au type du turk commun, ce qui ne permettait pas de la considérer comme une possible langue source. Mais les Khazars avaient fondé leur empire vers 630 aux confins du Caucase, et la langue bulgaro-turke était parlée par les Bulgares de la Volga vivant dans la région de la Kama-Volga et, d'autre part, par les Bulgares et les Ogours habitant les steppes de l'Europe de l'Est. C'est pourquoi en ce qui concerne le processus de la formation des Hongrois de la conquête, il n'y a que deux possibilités : ou bien le peuple hongrois a quitté le territoire de la Kama-Volga vers le milieu du V^e siècle pour la région du Kuban, d'où il partit ensuite pour l'ouest vers l'an 600, ou bien il ne quitta son habitat de la Volga qu'au début du IX^e siècle pour gagner directement la steppe au nord de la mer Noire. Ces deux hypothèses ont encore généralement cours, avec quelques modifications, même dans les cercles scientifiques. Mais au cours des dernières décennies, il a été démontré que l'appartenance linguistique des Khazars avait été fondée sur des données erronées. Puisqu'elle était remise en question, les théories fondées sur cette conception ont cessé d'être en vigueur.³¹

On n'a toujours pas tranché si en quittant les territoires de la Volga et de l'Oural, le peuple hongrois a gagné directement la rive nord de la mer Noire ou s'il a émigré vers la région du Kuban aux abords du Caucase pour partir ensuite vers l'ouest du Don. Le fait que parmi les anciens emprunts de la langue hongroise au turk, les mots *kōris* (frêne), *som* (cornouiller), et *kōrte* (poire), ainsi que certains termes de viticulture, renvoient à une situation géographique dans le Caucase, est en faveur de cette dernière hypothèse.³²

On a fait coïncider la migration depuis la zone forestière vers la steppe avec l'invasion des Onogours, Saragours et Ogours en 460. Ceci est fondé en premier lieu sur le fait que les Slaves désignaient les Hongrois du nom d'*Onogour*, ce qui ne s'explique que si le peuple hongrois a participé à cette migration et a ensuite vécu avec les Onogours.³³ Mais d'après les recherches de linguistique historique du slave, il est exclu que le nom d'Onogour ait pu désigner les Hongrois au V^e siècle.³⁴ Une

ceux de Huns et d'Avares. Gy. Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996 (dans ce qui suit : Kristó 1996), 57-70.

³¹ Ligeti, 1986, 9-12, 475-493.

³² Ligeti, 1986, 291-294.

³³ Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása*, Budapest, 1930, 178-182 ; Gy. Moravcsik, « Zur Geschichte der Onoguren », *Ural-Altaische Jahrbücher*, 10 (1930), 53-90. Remarques critiques : Ligeti, 1986, 347-353.

³⁴ A. Róna-Tas, *A honfoglaláskori magyarság* (Les Hongrois à l'époque de la conquête), Budapest, 1993, 14.

autre hypothèse avance que cette migration a pu avoir lieu dans la première moitié du VII^e siècle, à l'époque de la consolidation de l'empire khazar.³⁵ Le fait que les emprunts à la langue turke antérieurs à la conquête supposent une cohabitation intensive dans la steppe d'au moins 250 à 300 ans, du VII^e au IX^e siècle, parle en faveur d'une installation plus ancienne dans la steppe.³⁶

On a daté la migration hongroise de la Volga vers la mer Noire en 750-800, en s'appuyant sur le fait que les homologues les plus proches des linceuls découverts dans les tombes hongroises pouvaient être trouvés chez les ancêtres des peuples de langues ob-ougriennes et komi-permiennes. Mais comme l'usage des linceuls s'est répandu en Bachkirie entre 700 et 800, les Hongrois n'ont pu quitter ce territoire que plus tard.³⁷ Cette argumentation a été contestée.³⁸ Enfin, certains avancent que l'établissement au bord de la mer Noire date de 800-830. Ce point de vue s'appuie sur la concordance des noms de tribus trouvés chez les Bachkirs et de la plupart des noms de tribus hongroises. Cet argument a également été contesté.³⁹

L'analyse du chapitre 38 de *De administrando imperio*, œuvre de l'empereur de Byzance Constantin Porphyrogénète, a permis de déterminer la chronologie de la migration hongroise vers l'ouest du Don. Selon ce récit de l'origine des Hongrois, ceux-ci s'étaient installés depuis longtemps au voisinage des Khazars, et avaient appelé leur pays Lévedie (Levedia), d'après le nom de leur chef. Ils combattirent trois ans aux côtés des Khazars, à la suite de quoi le souverain khazar donna une femme de la noblesse khazare pour épouse au chef hongrois Levedi. Puis des Petchenègues appelés Kangars attaquèrent des Hongrois désignés du nom de *sabartoi asphaloi* qui, partant vers l'ouest, s'installèrent dans le pays d'Etelköz. Le souverain khazar dépêcha un émissaire pour inviter Levedi et lui offrir le titre de prince des Hongrois, mais Levedi refusa, et proposa à sa place Álmos ou le fils de celui-ci, Árpád. C'est finalement ce dernier qui devint prince des Hongrois. Quelques années plus tard, les Petchenègues attaquèrent les Hongrois qui se réfugièrent dans le bassin des Carpates.⁴⁰

³⁵ Ligeti, 1986, 401-402.

³⁶ Ligeti, 1986, 530-531.

³⁷ I. Fodor, « On Magyar-Bulgar-Turkish Contacts », *Chuvash Studies*, sous la direction de A. Róna-Tas, Budapest, 1986, 50, 58.

³⁸ M. Benkő, « Burial Masks of Eurasian Mounted Nomad Peoples in the Migration Period (1st Millenium A.D.) », *Acta Orientalia Hungarica*, 46 (1992)/3, 113-131.

³⁹ Gy. Németh, « Magyar törzsnevek a baskiroknál » (Noms de tribus hongroises chez les Bachkirs), *Nyelvtudományi Közlemények*, 68 (1966), 35-50 ; en allemand : J. Németh, « Ungarische Stammesnamen bei den Baschkiren », *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 16 (1966), 1-21 ; critique concluante : I. Mándoky Kongur, « Magyar eredetű törzsek a baskiroknál » (Tribus d'origine hongroise chez les Bachkirs), *Tiszatáj*, 30 (1976), 41-44 ; I. Mándoky Kongur, « Jenő és Yänäi », *Keletkutatás*, printemps 1986, 70-74. Nouvelle interprétation des noms des tribus hongroises : Á. Berta, « Ungarische Stammesnamen türkischen Ursprungs », *Ural-Altische Jahrbücher*, 9 (1990), 31-37.

⁴⁰ Édition critique : Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, éd. Gy. Moravcsik ; traduction en anglais : R.J.H. Jenkins, Budapest, 1949, 170-175.

D'après des sources syriennes et musulmanes, si l'on considère que l'histoire condense les événements de plusieurs siècles, il est possible de dater d'avant 750 l'offensive des Petchenègues Kangars. Si le chapitre 38 se rapporte à un seul siècle, des données arméniennes permettent de situer la première migration vers l'ouest aux alentours de 850. Selon un troisième point de vue, ce récit rapporte des faits qui se seraient déroulés en moins d'une décennie.⁴¹

Le pays d'Etelköz, habitat des Hongrois avant la conquête, a pu être situé entre le Don et le cours inférieur du Danube. En revanche, la localisation de la Lévédie est très controversée.⁴²

Quel que soit l'itinéraire reconstitué, il est sûr que l'empire khazar a joué un rôle déterminant dans la formation du peuple hongrois.⁴³ Après sa constitution (vers 630), son principal adversaire fut l'empire de Kuvrat fondé à la même époque, que les Khazars parvinrent à annexer dans les années 670. Plusieurs groupes quittèrent alors l'empire de Kuvrat vers l'ouest : les Bulgaro-onoghundurs conduits par Asparukh, qui fondèrent l'empire bulgare du Danube ; une autre ethnie portant vraisemblablement un nom onogour, gagna le bassin des Carpates. Selon Gyula László, il s'agirait déjà de Hongrois, que le peuple d'Árpád trouva dans le bassin des Carpates. Mais il n'existe pas de preuves indiscutables de cette double conquête.⁴⁴ Dans la première moitié du VIII^e siècle, de violents conflits opposèrent l'empire khazar au califat arabe, principalement dans la plaine du Caucase, au cours desquels le khāqān khazar lui-même fut contraint de se soumettre. Après la cessation des combats, à partir de la fin du VIII^e siècle, se développa un commerce florissant auquel le peuple hongrois a vraisemblablement participé.

Une opinion répandue au sujet des relations entre Khazars et Hongrois est qu'à partir des années 830, les Hongrois devinrent de plus en plus indépendants, et que dans les années 870, ils s'étaient séparés des Khazars. Les premiers indices de désolidarisation se manifestèrent dans les années 830, lorsque les Khazars édifièrent avec les Byzantins la forteresse de Sarkel sur les bords du Don, pour se défendre, selon certains, contre la confédération des tribus hongroises. Mais aucune source ne justifie ce point de vue.⁴⁵ On a relié deux données parmi d'autres à l'indépendance de la confédération tribale. L'empereur Constantin raconte que les Khazars furent divisés par une guerre civile, à l'issue de laquelle le peuple vaincu, du nom de

⁴¹ Récapitulation de la littérature relative à cette question : Kristó, 1996, 139-148.

⁴² Récapitulation de la littérature relative à cette question : Kristó, 1996, 154-158.

⁴³ Monographies sur l'histoire de l'empire khazar : D.M. Dunlop, *The History of the Jewish Khazars*, Princeton, 1954 ; M.I. Artamanov, *Istorija hazar*, Leningrad, 1962 ; S.A. Pletneva, *Chazary*, Moscou, 1976 ; édition en allemand : S.A. Pletnjowa, *Die Chasaren. Mittelalterliches Reich an Don und Wolga*, Leipzig, 1978 ; D. Ludwig, *Struktur und Gesellschaft des Chazaren-Reiches im Licht der schriftlichen Quellen*, Münster, 1982 ; A.P. Novosel'cev, *Hazarskoe gosudarstvo i ego rol' v istorii vostočnoj Evropy i Kavkaza*, Moscou, 1990.

⁴⁴ Gy. László, *A « kettős honfoglalás »* (La « double conquête »), Budapest, 1972. Critique de cette théorie : Cs. Bálint, *Archäologie der Steppe*, Vienne-Cologne, 1989, 233-235.

⁴⁵ I. Zimonyi, « Šarkel », *Korai magyar történeti lexikon (9-14. század)*, sous la direction de Gy. Kristó, Budapest, 1994, 593-594.

Kabar, rejoignit les Hongrois. Cela ne s'explique que si les Hongrois étaient dès cette époque indépendants du khāqān khazar. Vers 870, la tradition musulmane de Djahani décrit le peuple hongrois comme disposant d'un cadre politique autonome.⁴⁶ Contrairement à cela, dans son histoire des origines hongroises citée plus haut, récit qui peut remonter à la tradition hongroise, l'empereur Constantin rapporte que le prince conquérant Árpád a reçu ses pouvoirs du khāqān khazar. Si nous ajoutons à cela qu'au cours du haut Moyen Âge, le titre de souverain des steppes d'Eurasie était toujours *khāqān* et que ce titre n'apparaît jamais à propos des Hongrois, nous devons en conclure qu'au cours du IX^e siècle, la confédération tribale hongroise a certes acquis un plus grand poids politique, et ses chefs ont pu commencer à mener une politique indépendante, mais qu'avant la conquête, ils n'avaient pas encore fait le pas décisif, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas reçu le titre de khāqān, symbole de souveraineté.

Les Hongrois apparaissent pour la première fois dans les sources écrites au cours des années 830, mais nous ne disposons de plus amples informations que dans la seconde moitié du IX^e siècle.⁴⁷

Entre 836 et 838, sur le cours inférieur du Danube, est signalée sous les noms de *ungr*, *türk* et *hun* une ethnie qui peut être assimilée au peuple hongrois.⁴⁸ En 860-861, Constantin-Cyrille se rendant auprès du khāqān khazar, rencontra sur la presqu'île de Crimée des *Ugor*, nom usité par les Slaves à l'égard des Hongrois.⁴⁹ En 862, le peuple des *Ungri* apparaît en terre franque.⁵⁰ Parmi les sources musulmanes, le récit de Djahani qu'on peut dater des années 870, fait état d'un peuple du nom de *madzsgar* menant une vie nomade dans la région située au nord de la mer Noire.⁵¹ En 881, une troupe de Hungaro-Kabars se livrait à des pillages dans la région de Vienne, ce qui montre que les Kabars qui avaient quitté l'empire khazar avaient rejoint les sept tribus hongroises avant 881.⁵² Vers 882, Méthode

⁴⁶ Kristó, 1996, 149-151, 172-173.

⁴⁷ Travaux sur l'histoire hongroise du IX^e siècle : Sz. de Vajay, *Der Eintritt des ungarischen Stämmebundes in die europäische Geschichte (862-933)*, Mayence, 1968 ; Kristó, 1996.

⁴⁸ Rapporté par la suite du frère Georgios. Édition critique et traduction en hongrois : Gy. Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történet bizánci forrásai*, Budapest, 1984, 52-58.

⁴⁹ Király, 1974.

⁵⁰ Première mention des Hongrois dans la littérature occidentale : « *Annales Bertiniani* », MGH SS I, 458 ; Kristó, 1996, 133-134.

⁵¹ L'ouvrage géographique de Djahani est perdu, mais des auteurs postérieurs (Ibn Rusteh, Gardizi, Marvazi, Bakri) y ont fait de si larges emprunts que le texte peut en être reconstitué : I. Zimonyi, « A 9. századi magyarokra vonatkozó arab források. A Dzsaháni-hagyomány » (Les sources arabes du IX^e siècle relatives aux Hongrois. La tradition de Djahani), *A honfoglaláskor irott forrásai*, sous la direction de L. Kovács — L. Veszprémy, Budapest, 1996, 45-59 ; I. Nyitrai, « A magyar őstörténet perzsa nyelvű forrásai » (Les sources de la préhistoire hongroise en langue persane), *id.*, 61-76 ; traduction en français d'Ibn Rusteh : Ibn Rusteh, *Les atours précieux*, trad. de G. Wiet, Le Caire, 1955, 160-161 ; traduction en anglais de Gardizi : A.P. Martinez, « Gardizi's two chapters on the Turks », *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, 2 (1982), 159-163.

⁵² « *Continuatio Annalium Iuvavensium Maximorum* », MGH SS XXX/2, 742 ; Kristó, 1996, 150.

rencontra le roi de Hongrie au bord du Danube.⁵³ En 892, les Hongrois alliés aux Francs ravagèrent le pays du prince morave Svatopluk, mais en 894, ils dévastèrent la Pannonie à l'appel de Svatopluk.⁵⁴

Le bassin des Carpates ne leur était donc pas inconnu avant la conquête. Celle-ci fut principalement imposée par le fait que les Petchenègues chassés de leurs territoires situés à l'est de la Volga s'emparèrent du pays d'Etelköz où vivaient les Hongrois. Ce processus fut également influencé par le fait que des groupes hongrois traversèrent la Pannonie, et que le peuple hongrois se rangea aux côtés de Byzance dans le conflit qui l'opposa aux Bulgares. Entre 895 et 900, les Hongrois prirent possession de la totalité du bassin des Carpates.⁵⁵

La conquête hongroise appartient à un plus vaste processus historique, la seconde phase du développement de l'Europe. Dans un premier temps, à la suite des invasions germaniques, entre le V^e et le VIII^e siècle, la synthèse des mondes antique et germanique avait donné naissance à une Europe féodale et chrétienne romaine dont les contours géographiques correspondaient à peu près à ceux de l'empire de Charlemagne. Une seconde vague d'invasions déferla entre le VII^e et le IX^e siècle, comprenant la propagation de l'islam, les migrations slaves, celles des peuples des steppes (Avars, Bulgares et Hongrois), et les conquêtes normandes.⁵⁶ Elles furent enrayées aux IX^e et X^e siècles, qui virent le christianisme se répandre. À la fin du XI^e siècle, l'espace géographique d'Europe centrale était fixé.

À la suite de leur assimilation aux Romains dans les régions déjà constituées, de leur désintégration politique, et d'une longue évolution discontinue, les ethnies germaniques des invasions (Goths, Francs, Bourguignons etc.) disparurent ethniquement et politiquement, et au milieu du Moyen Âge, les unités ethniques anglaise, allemande et française commencèrent à se constituer. Face à cela, dans la région qui s'est constituée par la suite, une rapide évolution continue a transformé la société en deux ou trois siècles sur des modèles occidentaux, mais les cadres

⁵³ Király, 1974.

⁵⁴ « Annales Fuldenses 892 », MGH SS I, 408 ; « 894 », *id.*, 410 ; Kristó, 1996, 175-181.

⁵⁵ Gy. Györffy, « Die Landnahme der Ungarn aus historischer Sicht », *Vorträge XLI*, 2^e partie, 67-79 ; Kristó, 1996, 191-203.

⁵⁶ L. Musset, *Les invasions : Les vagues germaniques. Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VI^e-XI^e siècle)*, Paris, 1965.

ethniques et politiques ont été conservés.⁵⁷ Les ethnies attestées aux VI^e-IX^e siècles (Tchèques, Polonais, Danois, Hongrois), ont subsisté au cours du Moyen Âge.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

⁵⁷ J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása*, Szeged, 1992, 15-19.

Rex iustus

Le saint fondateur de la royauté chrétienne

Ainsi leur parla le roi : « Pourquoi avez-vous enfreint la loi du Seigneur ? Pourquoi avez-vous ignoré la miséricorde et puni des innocents ?... Comme vous avez agi, ainsi agit le Seigneur envers vous aujourd'hui en ma présence. » Après qu'ils eurent entendu le jugement, ils furent tous emmenés le long des routes dans tout le pays et exécutés par pendaison deux par deux. Il voulait par là faire comprendre que tel serait le sort de celui qui ne se soumettrait pas à la juste loi proclamée par le Seigneur. Les habitants du pays entendirent le jugement rendu par le roi et furent frappés de terreur. (Légende Mineure de saint Étienne)¹

Le prince tchèque saint Venceslas († 929), le représentant du type médiéval du saint souverain le plus proche temporellement et géographiquement de saint Étienne, aurait lui-même tremblé devant sa sévérité car à son époque, ce qu'un saint roi se devait de dire, c'était : « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés ! » (Mat. 7,1).² Mais le siècle qui s'écoula entre la vie de ces deux saints souverains et la rédaction des deux légendes (vers 1100 pour la *Legenda Minor* et 980 pour la légende de Gumpold), a considérablement modifié la conception qu'avait le haut Moyen Âge du rôle religieux des laïcs et de l'éventuelle sainteté qu'il leur ferait acquérir.

À la fin du XI^e siècle, les efforts du clergé pour orienter les laïcs, depuis l'époque carolingienne, vers les idéaux chrétiens en leur proposant des modèles religieux positifs, ont enfin porté leurs fruits. Cette stratégie fut soutenue par l'ordre de Cluny, déterminant dans la vie spirituelle des X^e et XI^e siècles, lorsque vers 930 contrairement à l'usage, l'abbé Odilon érigea la vie d'un pieux comte, Géraud d'Aurillac, en modèle de sainteté pour la postérité chrétienne.³

¹ Je publie ici un chapitre abrégé de mon livre *Rois saints et princesses bienheureuses. Modèles de la sainteté dynastique en Europe centrale*. Cette citation est extraite de la Légende Mineure de saint Étienne, in : *Legenda Sancti Stephani regis maior et minor atque legenda ab Hartvico conscripta*, éd. Emma Bartoniek, in *Scriptores Rerum Hungaricum*, éd. Emericus Szentpéteri, Budapest, 1938 (par la suite : SRH) II, 398-399.

² *Passio sancti Vencezlavi martiris, Gumpoldi Mantuani episcopi, Fontes Rerum Bohemicarum*, éd. Joseph Emler, Prague 1873, 146-166.

³ André Vauchez, « Lay People's Sanctity in Western Europe : Evolution of a Pattern (Twelfth and Thirteen Centuries) », *Images of Sainthood in Medieval Europe*, sous la direction de Renate Blumenfeld-Kosinski et Tímea Szell, Cornell University Press, Ithaca-Londres, 1991, 21-22 ; au sujet de Géraud d'Aurillac, voir Jean-Claude Poulain, *L'idéal de sainteté dans l'Aquitaine carolingienne d'après les sources hagiographiques (150-950)*, Québec, 1975, 88-144.

Ce changement de l'ordre de valeurs est également sensible dans la transformation des modèles des saints rois. En fait, les chroniqueurs des rois martyrs du haut Moyen Âge avaient déjà quelque peu avancé dans cette direction : Beda Venerabilis,⁴ Abbo,⁵ Gumpold et d'autres hagiographes ont largement contribué à l'élaboration d'un modèle qui trouvait des éléments potentiels d'un nouveau type de sainteté dans les actes exemplaires et les principes de vie chrétiens des laïcs et des dignitaires temporels. Cette évolution tendait à donner d'un assez vaste cercle des fonctions de souverain une nouvelle définition reconnue par l'Église et l'ensemble des chrétiens comme un exemple à suivre.

La dynastie des Ottoniens a renforcé par des éléments du culte des saints les formes symboliques et liturgiques que la sacralisation du pouvoir temporel (impérial et royal) avait regagnées à l'époque des Carolingiens. Les clercs de la cour, Widukind, Thietmar et Liutprand⁶ ont expliqué les succès militaires d'Otton I^{er} – par exemple la victoire remportée sur les Hongrois en 955 au Lechfeld – par le soutien des saints (Laurent et Maurice) ou des emblèmes sacrés (la Sainte Lance). Liutprand compare la Sainte Lance à la *virga Moysi* et voit en elle le signe de l'« investiture divine » d'Otton.⁷ Ce motif sacré de style byzantin reparaît dans les représentations des successeurs d'Otton : dans l'*Évangélaire d'Aix-la-Chapelle*, Otton II trône dans une mandorle, dans le style d'une *maiestas dei*. La main de Dieu place une couronne sur sa tête, sur celle de son fils Otton III dans l'*Évangélaire de Liuthar*, tout comme la main du Christ couronne Henri II dans les *sacramentaria* de Ratisbonne et de Munich.⁸ C'est Otton III qui eut les plus hautes prétentions : en 999 à Gniezno, lors de la canonisation de saint Adalbert qu'il avait initiée, il se décerna le titre de *servus Jesu Christi, servus apostolorum* sur le modèle du titre papal (*servus servorum Dei*).⁹ Sa performance la plus significative dans ce domaine fut la « découverte » du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle au tournant du millénaire ; selon les

⁴ Beda, *Ecclesiastical History of the English People*, B. Colgrave – R.A.B. Mynors, éd., trad., Oxford, 1969.

⁵ *Abbonis Floriacensis passio sancti Eadmundi*, in Arnold, *Memorials* vol. I, 3-35 ; nouvelle édition in Michael Winterbottom, *Three Lives of English Saints*. PIMS, Toronto, 1972, 67-87.

⁶ Helmut Beumann, « Laurentius und Mauritius. Zu den missionspolitischen Folgen des Ungarnsieges Ottos des Großen », *Festschrift für Walter Schlesinger* II, Böhlau, Cologne-Vienne, 1974, II, 238-275.

⁷ Karl Hauck, « Erzbischof Adalbert von Magdeburg als Geschichtsschreiber », *Festschrift Schlesinger*, note 5, 299-316.

⁸ Percy Ernst Schramm, *Die deutschen Kaiser und Könige in Bildern ihrer Zeit. 751-1190*, (1928), Prestel, Munich, 1983, 64, 76/a et tableau 107 ; sur la tradition byzantine du couronnement par la main de Dieu cf. André Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin. Recherches sur l'art officiel de l'Empire de l'Orient*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 75, Paris, 1936, 111-112 ; G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, Blackwell, Oxford, 1980³, 279 ; Josef Deér, « Der Globus des spätromischen und des byzantinischen Kaisers. Symbole oder Insignie ? », *Byzantinische Zeitschrift* 54 (1961), 295-297.

⁹ Voir à ce sujet Robert Folz, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Belles-Lettres, Paris, 1951, repr. Slatkine, Genève, 1973, 70-87. Tout ceci est interprété comme une forme de « royauté sacrée » par Karl J. Leyser, *Rule and Conflict in Early Medieval Society. Ottonian Saxony*, University of Indiana Press, Bloomington-Londres, 1979, 75-108.

termes du récit de Thietmar von Merseburg, lors de l'ouverture solennelle de la sépulture, on trouva le souverain légendaire *in solio regio*, c'est-à-dire assis sur son trône.¹⁰ Cette fameuse scène est rapportée quelques années plus tard par la *Chronique de Novalesse*¹¹ dans un récit haut en couleurs :

« Nous nous approchâmes de Charlemagne ; il n'était pas allongé, mais il siégeait sur un trône comme s'il était vivant, la tête ceinte d'une couronne d'or ; il tenait un sceptre de sa main recouverte d'un gant dont les doigts étaient percés par les ongles qui avaient continué de pousser... quand nous fûmes tout à côté, nous perçûmes une puissante odeur ; nous mîmes un genou en terre pour lui rendre hommage ; l'empereur le fit ensuite revêtir d'une robe blanche, lui coupa les ongles et remit en état tout ce qui avait été détérioré autour de lui. La putréfaction n'avait affecté aucune partie du corps de Charlemagne ; nous remplaçâmes par une plaque d'or un petit morceau de son nez qui avait été écorché ; en outre, Otton III prit une de ses dents, puis il referma le tombeau et se retira. »

Comme nous pouvons le voir, ce récit présente bien des analogies avec les phénomènes miraculeux qui se produisent lors de la découverte de reliques sacrées (bien que contrairement à l'indice de sainteté exprimée par la croissance des ongles se poursuivant même après la mort, c'est-à-dire par une vitalité miraculeuse, l'odeur du corps décomposé décrite avec réalisme et non comme une « odeur de sainteté », reflète quelque incertitude). En fait, la canonisation de Charlemagne requit encore un siècle et demi, mais le premier pas avait été fait. Il semble que les Ottoniens n'aient pas aspiré eux-mêmes à la dignité de saints. (Elle fut finalement attribuée au dernier membre de la dynastie, Henri II, mais seulement au XII^e siècle.) La dynastie fut néanmoins auréolée de sainteté : jamais au cours du haut Moyen Âge une famille de souverains ne vit autant de ses membres sanctifiés.

Vers 968, en louant les mérites de saint Bruno, frère d'Otton I^{er} et évêque de Cologne (925-965), Ruodger cite déjà la dynastie comme *Deo dilecta familia*.¹² Outre Bruno, il évoque quelques *représentantes féminines* de la famille de Liudolf, ancêtre de la dynastie, qui auraient joui d'une réputation de sainteté.¹³ Le nombre des saints de la famille s'accrut lorsque dans la *Gesta Ottonis*, Hrotsvitha von

¹⁰ *Die Chronik des Bischofs Thietmar von Merseburg und ihre Korveier Überarbeitung (Thietmari Merseburgensis episcopi Chronicon)*, éd. Robert Holzmann, 1935, Monumenta Germaniae Historica, par la suite : MGII, SRG NS 9, 185 ; Folz, *Le souvenir*.

¹¹ *Chronica*, I, III, c. 32, MGH SS 7, 106 ; Folz, *Le souvenir*, 92-93.

¹² Ruotger, *Vita Brunonis archiepiscopis Coloniensis*, MGH SS Rer. Germ., NS 10 (1958), 45 ; Patrick Corbet, *Les saints Ottoniens. Sainteté dynastique, sainteté royale et sainteté féminine autour de l'an Mil*, Beihefte des Francia 15, Thorbecke, Sigmaringen, 1986, 242-245.

¹³ Un culte éphémère fut rendu à la femme, Oda († 912) du grand-père d'Henri l'Oiseleur, le prince saxon Liudolf, à sa fille Hathumoda († 874), mère supérieure du couvent de Gandersheim qu'il avait fondé. Voir Corbet, *Les saints Ottoniens*, 44-46.

Gandersheim¹⁴ décrit en ces termes chaleureux les mérites d'Edith, la première épouse d'Otton I^{er} :

« Chacun connaissait la grande renommée de la royale enfant que je chante en ces vers. Elle était la très noble et très vertueuse descendante d'une glorieuse famille de grands rois. Son visage à l'éclatante blancheur resplendissait de pureté dans sa royale beauté. Son intelligence rayonnante lui valut d'être ainsi louée par le peuple de son pays : elle sera un jour la femme la plus remarquable de son époque. Il n'est pas surprenant de la voir parée de telles vertus, puisqu'elle fut engendrée par de saints ancêtres, on dit qu'elle est issue de la bienheureuse lignée du roi Oswald dont le monde chante aujourd'hui les louanges parce qu'il a choisi la mort au nom du Christ. »

C'est à ce moment, dans la seconde moitié du X^e siècle, qu'apparaît l'idée que le caractère sacré du souverain peut être héréditaire, la conception de la *beata stirps* promise à un grand avenir. Si cette idée ne revêtit pas une importance idéologique considérable au moment de son apparition, la dynastie des ottoniens n'en tenta pas moins de donner mainte preuve de ce qu'elle était une *beata stirps*. Ils fondèrent deux cultes : l'un de Mathilde (895-968), l'épouse d'Henri I^{er} (l'Oiseleur), l'autre d'Adelheid (931-999), le seconde femme d'Otton I^{er}. Comme l'a montré la recherche de ces dernières années, ces deux légendes visaient plus qu'un simple accroissement du nombre des saints de la famille.¹⁵ František Graus, Lothar Bornscheuer et Patrick Corbet ont démontré avec une extrême précision que ces trois légendes – les deux *Vita Mathildis*¹⁶ rédigées vers 974 et 1002 au monastère de Nordhausen et l'*Epitaphium* également daté de 1002, d'Odilon, abbé de Cluny¹⁷ – ont en fait reformulé, à propos des saintes de la famille impériale, l'appréciation générale du saint souverain.

Les légendes de sainte Mathilde s'appuyaient principalement sur la vie de sainte Radegonde à laquelle elles ont fait de nombreux emprunts littéraires. Cependant, par une légère modification des mises en valeur, la légende approuve le

¹⁴ *Gesta Ottonis*, vers 83-97, Paul Winterfeld (éd.), *Hrotsvitae Opera*, MGH SS Rer. Germ. in Usus Scolarum 34 (1902) ; au sujet de Hrotsvitha, voir Peter Dronke, *Women Writers of the Middle Ages. A Critical Study of Texts from Perpetua (†203) to Marguerite Porete (†1310)*, Cambridge University Press, Cambridge, 1984, 55-83 ; Corbet, *Les saints Ottoniens*, 111-114.

¹⁵ Lothar Bornscheuer, *Miseriae Regum. Untersuchungen zum Krisen- und Todesgedanken in der herrschaftstheologischen Vorstellungen des ottonisch-salischen Zeit*, De Gruyter, Berlin, 1968, 41-102 ; Corbet, *Les saints Ottoniens* ; František Graus, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich des Merowinger. Studien zur Hagiographie der Merowingerzeit*, Nakladatelství Československé akademie věd, Prague, 1965, 411 ; idem, « La Sanctification du souverain dans l'Europe centrale des X^e et XI^e siècles », *Hagiographie, cultures et sociétés*, Études Augustiniennes, Paris, 1981, 559-572.

¹⁶ *Vita Mathildis reginae antiquior*, MGH SS 10, 573-582 ; *Vita Mathildis reginae posterior*, MGH SS 4, 282-302.

¹⁷ Herbert Paulhart, « Die Lebensbeschreibung der Kaiserin Adelheid von Abt Odilo von Cluny (*Odilonis Cluniacensis abbatis Epitaphium domine Adelheide auguste*) », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, Ergänzungsband XX, Heft 2, Böhlau, Graz-Cologne, 1962.

fait que Mathilde, tout en pratiquant l'*humilitas*, conserve sa *dignitas* de souveraine. Elle fut une épouse exemplaire, une mère aimante, une *sancta mater*, comme déjà Widukind l'appelle en 967-68.¹⁸ Les légendes soulignent aussi que seule sa condition de reine lui permettait d'accomplir de nombreux bienfaits (fondations de monastères, aumônes « princières »).¹⁹ « Alors que Radegonde avait fui la royauté, Mathilde devient une reine sainte », telle est la juste conclusion également tirée par Graus.²⁰

En ce qui concerne l'*epitaphium* hagiographique d'Adelheid, le texte érudit d'Odilon s'inspire surtout des épîtres de saint Jérôme, et réinterprète ses sources de la même manière que les légendes de sainte Mathilde.²¹ En opposant Rome à Bethléchem (la vie temporelle et la vie spirituelle), saint Jérôme tente d'indiquer le bon chemin à Paule, sa chère disciple et protectrice. Le texte d'Odilon au sujet d'Adelheid contient de nombreuses tournures empruntées à saint Jérôme, mais l'opposition initiale y est estompée. Chez Adelheid, la sainteté est l'accomplissement de sa noblesse, de son haut rang : « Adelheida, servorum Dei ancilla, ex se peccatrix, dono Dei imperatrix » – tel est le fier autoportrait de l'*augusta* que cite l'abbé Odilon.²²

Ces trois légendes ont marqué vers le tournant du millénaire de nouvelles possibilités de sanctification de la *dignitas* souveraine. Et si nous détaillons la liste des empereurs, rois et princes qui ont régné au cours des premières décennies du XI^e siècle, en gardant à l'esprit l'évolution ultérieure, nous y trouvons une lignée de saints, bienheureux, ou au moins de « pieux » destinés au trône ou à la cour : l'empereur Henri II, Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, Robert le Pieux, roi de France, Olaf de Norvège, Vladimir de Kiev, ses fils Boris et Glev, Étienne I^{er} de Hongrie et son fils Imre. Quelques souverains cités ici furent élevés plus tard au rang de saints, à la fin du XI^e siècle ou aux XII^e et XIII^e siècles, mais la plupart de ces cultes remonte à cette époque. Dans ce qui suit, je propose d'examiner quelle est leur place dans la longue série de transformations qui ont finalement mené à la réconciliation de la dignité de souverain et de la sainteté.

La plus nette manifestation de ce nouveau type après les premiers cultes de l'époque ottonienne s'observe en Hongrie, à propos de la canonisation de saint Étienne en 1083.

¹⁸ *Widukindi res gestae Saxonicae*, éd. P. Hirsch – H.E. Lohmann, MGH SRG 60, Berlin, 1935, II, 36 ; III, 12, 19 ; Corbet, *Les saints ottoniens*, 35.

¹⁹ Bomscheuer, *Miseriae regum*, 68-75.

²⁰ Graus, *Volk*, 411.

²¹ Épîtres de saint Jérôme : *Patrologia Latina*, par la suite : PL 22, coll. 235-1197. ; sur leur analyse, voir Peter Brown, *The Body and Society : Men, Women and Sexual Renunciation in Early Christianity*, Columbia University Press, New-York, 1988. 366-386.

²² Paulhart, *Die Lebensbeschreibung*, 42.

Les canonisations de 1083 en Hongrie

Dans les *Annales Posonienses* datant de la fin du XII^e siècle, l'année 1083 est marquée par cette note succincte : « In carcere missus et dominus rex Stephanus et Henricus filius eius et Gerardus episcopus revelantur et Salomon rex fugit. »²³ D'après le contexte et les faits connus, le personnage « mis en prison » ne peut être que Salomon, le roi légitime qui s'est enfui après les canonisations. J'aimerais à présent étudier comment les canonisations ont renforcé la position du roi Ladislas qui régnait depuis sept ans sans avoir été couronné, et comment elles ont introduit dans la lutte pour le pouvoir une forme de légitimation sacrée qui n'avait pas encore été utilisée en Hongrie.

Alors que notre historiographie a mené de vifs débats pour déterminer, à propos de quelques données incertaines des légendes, si ces canonisations avaient été réalisées avec ou sans l'autorisation du Pape, leur initiative était considérée comme allant de soi, on a tout au moins estimé qu'elles constituaient un signe de la consolidation qui s'était produite du temps de Ladislas, ou on les a inscrites au compte de la grande sensibilité religieuse de Ladislas, qui fut lui-même canonisé par la suite.²⁴ Les deux questions les plus immédiates à propos des canonisations ne furent que rarement soulevées : quelle place occupe l'initiative de Ladislas dans l'arsenal idéologique déployé dans les luttes pour le trône au XI^e siècle, et quels modèles étrangers ont pu l'inspirer.²⁵ Avant d'étudier ces deux questions plus en détail, j'aimerais brièvement résumer les événements eux-mêmes.

Si nous admettons l'hypothèse que des canonisations ont eu lieu en 1083, les jours de fête des saints permettent d'établir le calendrier suivant : les 16 et 17 juillet, les restes de deux ermites de l'époque du roi Étienne, Zoerard-André et Benedict, dont Maurice, évêque de Pécs avait écrit la légende près de quinze ans auparavant,²⁶ sont exhumés et reçoivent une nouvelle sépulture dans l'église Saint-Emmeram de Nyitra. Le 25 juillet eut lieu la canonisation de Gérard (Gellért), le premier martyr de l'Église hongroise, en présence du roi Ladislas et de l'évêque Laurent de

²³ *Annales Posonienses*, éd. Emericus Madzsar, SRH, I, 121-127.

²⁴ Sur le premier point de vue, voir György Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre, par la suite *István*), Gondolat, Budapest, 1971, 386, et *idem*, « A "lovagszent" uralkodása (1077-1095) » (Le règne du "saint chevalier"), *Történelmi Szemle*, 20 (1977), 533-564. Sur le second, voir János Karácsonyi, *Szent László király élete* (Vie du roi saint Ladislas), Budapest, 1926, 87-93, et Bálint Hóman – Gyula Szekfü, *Magyar történet* (Histoire de la Hongrie), I, 287-292.

²⁵ Dezső Dümmerth, *Az Árpádok nyomában* (Sur la trace des Árpádiens), Panoráma, Budapest, 1977, et Gyula Kristó, « Az Árpád-dinasztia szentjei és legendái » (Les saints de la dynastie des Árpádiens et leurs légendes), *Tanulmányok az Árpád-korból* (Études sur l'époque des Árpádiens), Gondolat, Budapest, 1983, 359-368, font plusieurs remarques dans cette direction. Györffy, *István*, évoque également plusieurs parallèles et le caractère politique de la canonisation, mais d'un point de vue différent de celui que je souhaite adopter dans ce qui suit.

²⁶ « Legenda SS. Zoerardi et Benedicti », éd. E. Madzsar, SRH II, 347-362 ; J.T. Milik, *Swiety Swierad. Saint Andrew Zoerardus*, Rome, 1966 ; Richard Pražák, « A Legenda Sanctorum Zoerardi et Benedicti történelmi és kulturális összefüggései » (Les corrélations historiques et culturelles de la Legenda Sanctorum Zoerardi et Benedicti), *Irodalomtörténeti Közlemények*, 84 (1980), 393-408.

Csanád.²⁷ L'événement le plus important fut naturellement l'élévation de la dépouille du roi Étienne enterré depuis quarante-cinq ans, le 15 août, jour anniversaire de sa mort, la diète fut réunie à cette occasion à Székesfehérvár auprès de son tombeau. Le tombeau fut ouvert le 20 août, après trois jours de jeûne et de prière ; le déplacement de la pierre tombale fut seulement possible après la libération de Salomon emprisonné à Visegrád, et après les guérisons miraculeuses du soir du 19 août ; les restes d'Étienne, « au parfum de baume » baignant dans une eau couleur de rose, furent exhumés et placés solennellement dans un coffre d'argent. La Droite Sacrée de saint Étienne qu'un clerc du nom de Mercurius avait dérobée auparavant ne fut retrouvée que l'année suivante, le 30 mai 1084 à Bihar où une église fut rapidement édifiée pour conserver cette précieuse relique.²⁸ Enfin, le 4 novembre un autre concile réuni de nouveau à Székesfehérvár canonisa le prince Imre, fils d'Étienne.

La légende de Hartvik rédigée plusieurs décennies après ces événements rapporte que cette série de canonisations inégalée au XI^e siècle fut déclenchée par le fait que « sur l'initiative de Rome une missive apostolique ordonna d'élever les corps de tous ceux qui, en répandant la semence de la foi chrétienne en Pannonie par leurs prêches ou leurs actions, avaient amené le pays à Dieu » ; les deux légendes de saint Gérard parlent également d'un légat du Pape venu en Hongrie dans ce but, la Légende Mineure évoque aussi un concile décrétant les canonisations.²⁹

L'historiographie hongroise a abondamment traité des canonisations et de leur rapport avec la politique religieuse et le droit canon.³⁰ Le pape Grégoire VII talonné par l'armée d'Henri IV a-t-il ou non consenti à ces canonisations ? Si oui, sous quelle forme ? Ou bien sa réponse a-t-elle été négative d'emblée ? En l'absence de données assez précises, la question ne peut être tranchée. Il est toutefois intéressant de préciser qu'aux XI^e et XII^e siècles, la canonisation était pleinement effective dès

²⁷ Györfly, *István*, 389. De la description de la *translatio* du corps de Gérard en 1054, par la Légende Majeure de saint Gérard dont la datation est très controversée (SRH II, 504), même si nous admettons l'authenticité de cette donnée, László Erdélyi conclut de manière erronée que la canonisation avait déjà eu lieu : « I. István magyar király, Imre herceg és Gellért püspök szenttéavatása » (Canonisation d'Étienne I^{er}, roi de Hongrie, du prince Imre et de l'évêque Gérard), *Szent István Emlékkönyv* (Hommage à Saint Étienne – par la suite SZIE), sous la direction de Jusztián Serédy, I, 568-570.

²⁸ Les descriptions de la canonisation d'Étienne proviennent de la légende de Hartvik : *Legendae Stephani*, 432-440 ; voir aussi Györfly, *István*, 389-390 sur les documents concernant la Droite Sacrée.

²⁹ *Legendae Stephani*, 433. Légendes de saint Gérard : SRH II, 479/72 et 506/93.

³⁰ János Karácsonyi, « Kik voltak az első magyar érsekek ? » (Qui furent les premiers archevêques hongrois ?), *Századok*, 26 (1892), 131-135 ; Gyula Pauler, « A Hartvik-legendáról » (De la légende de Hartvik), 292-293 ; Flórián Mátyás, « Szent István király kanonizációja » (La canonisation du roi saint Étienne), *Századok*, 29 (1895), 218-225, 318-328 ; Erdélyi, « I. István » (Étienne I^{er}), 559-563, János Horváth, « A Gellért-legendák keletkezése és kora » (La genèse des légendes de saint Gérard et leur époque), *Középkori kűfőink kritikus kérdései* (Points critiques de nos sources médiévales), sous la direction de János Horváth et György Székely, Budapest, Akadémiai, 1974, 155-163 ; Györfly, *István*, 386-389 ; József Gerics, « Judicium Dei a magyar állam XI. századi külkapcsolataiban (A Szent László-kori politikai és jogi ideológia történetéhez) » (Le Judicium Dei dans les relations extérieures de l'État hongrois du XI^e siècle – A propos de l'histoire de l'idéologie politique et juridique à l'époque de saint Ladislás), *Athleta Patriae. Tanulmányok Szent László történetéhez*, sous la direction de László Mezey, Szent István Társulat, Budapest, 1980, 123-127.

qu'elle était accomplie sur la seule décision autonome des autorités ecclésiastiques locales, à la suite de quelques miracles et d'autres indices de culte spontané. À partir de la fin du X^e siècle, pour la canonisation des saints les plus importants, on prit en effet l'habitude de demander l'accord du pape et du concile, la présence de légats du pape devint plus fréquente, et l'examen par l'Église de la vie et des actions des saints revêtit une forme plus catégorique. Mais tout ceci n'aboutit que progressivement à subordonner la canonisation à l'accord du pape et à la tenue d'un procès en bonne et due forme. On a longtemps pensé que la réserve papale de la canonisation avait été instaurée par le pape Alexandre III dans la seconde moitié du XII^e siècle. Bien que la bulle *Audivimus* du pape Alexandre III ait déjà avancé de telles exigences, la synthèse d'André Vauchez a montré que la centralisation n'était intervenue qu'au début du XIII^e siècle, sous le pape Innocent III.³¹ Mais ce qui importe pour mon raisonnement, ce n'est pas le statut canonique des saints hongrois de 1083, mais le fait qu'ils aient été canonisés sur l'initiative de Ladislas. C'est extrêmement important, même en considérant que personne ne reconnaissait leur sainteté en dehors de la cour et des lieux où ils étaient vénérés.³² À cette époque, la fonction de ces cultes était liée à deux facteurs : les miracles locaux provoqués par les reliques, les motivations et les buts de leurs promoteurs.

Nous possédons peu de données concernant la vénération dont les nouveaux saints de 1083 étaient l'objet avant leur canonisation. Le texte des *Gesta* évoque un rocher où pendant sept ans une tache de sang indélébile marqua l'endroit où Gérard était mort.³³ On peut lire des détails additionnels dans la Légende Majeure de saint Gérard conservée dans un manuscrit du XIV^e siècle, dont l'origine du XI^e siècle est soutenue par un certain nombre de spécialistes³⁴ mais je trouve plus convaincant le

³¹ E. W. Kemp, *Canonization and Authority in the Western Church*, Oxford, 1948, 99-104; André Vauchez, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge. D'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, École française de Rome, Rome, 1981, 25-37; Bernhard Schimmelpfennig, « Heilige Päpste – päpstliche Kanonisationspolitik », *Politik und Heiligenverehrung im Hochmittelalter*, sous la direction de Jürgen Petersohn, Thorbecke, Sigmaringen, 1994, 73-100 – un tableau rassemble les cinquante canonisations effectuées jusqu'en 1235 où l'intervention du pape a été prouvée.

³² Un document des XI^e-XII^e siècles qui ne reconnaît pas la sainteté d'Étienne est cité par Karácsonyi, « Kik voltak », 136, et Mátyás, « Szent István », 327; Otton de Freising se montre également extrêmement sceptique à cet égard dans sa chronique : « Hunc Stephanum ungari hactenus fidem christianam servantes velut principium fidei suae inter sanctos colendum dignum ducunt », Otto Frisingensis, *Chronica*, éd. Adolfs Hofmeister, MGH SS US, Hanovre-Leipzig, 1912, 241 – VI, 27.

³³ *Chronici hungarici compositio saeculi XIV.*, éd. Alexander Domanovszky, SRH I, 217-505, 341; cf. László Szegfű, « Gellért püspök halála » (La mort de l'évêque Gérard), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae*; *Acta Historica*, 66 (1979), 19-28; j'ai étudié en détail l'évolution du culte de Gérard au XIII^e siècle dans un article intitulé « Il monte di San Gherardo e l'isola di Santa Margherita : gli spazi della santità a Buda nel Medioevo », in : Sofia Boesch-Gajano – Lucette Scaraffia eds., *Luoghi sacri e spazi della santità*. Rosenberg & Sellier, Turin, 1990, 267-284.

³⁴ János Horváth junior présente dans de nombreux écrits des arguments en faveur de son origine au XI^e siècle : *Árpád-kori latin nyelvű irodalmunk stílusproblémái*, Budapest, 1954, 158-187; « A Gellért-legendák forrásértéke » (Valeur de source des légendes de saint Gérard), *MTA I. Osztályának Közleményei*, 13 (1958), 21-82; « Die Entstehungszeit der großen Legende des Bischofs Gerhard », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 8 (1960), 185-219; « Quellenzusammenhänge der beiden

point de vue qui en situe l'origine au XIV^e siècle.³⁵ Il semble en tout cas certain que le récit du transport romanesque du corps de Gérard vers Csanád sept ans après sa mort, qui aurait été effectué sur l'initiative de Maurice, évêque de Csanád et de l'abbé Philippe, et avec la permission du roi André I^{er}, peut difficilement être un récit authentique du XI^e siècle. La même impression est suscitée par le récit de la Légende Majeure de la dizaine de guérisons miraculeuses qui se seraient produites sur la tombe de Gérard avant la canonisation.³⁶ La liste de ces guérisons miraculeuses est bien plus impressionnante que celles des autres saints. Or, il est peu vraisemblable que lors de la canonisation d'Étienne, on ne se soit contenté que du récit de deux guérisons miraculeuses, et d'une seule pour celle d'Imre.³⁷

Les données concernant la vénération des ermites de Zobor, Zoerard-André et Benedict sont plus vraisemblables – au Moyen Âge, un culte local spontané se développait souvent autour des champions de l'ascèse qui pratiquaient l'automortification.³⁸ La renommée de ces ermites amena l'évêque Maurice à rechercher leurs reliques et à écrire leur légende, et il offrit un morceau de la chaîne de Zoerard-André au prince Géza à l'occasion de la visite que celui-ci fit à Pécs en 1064, en compagnie de Salomon et Ladislav.³⁹ Ce fut la première occasion attestée où le prince Ladislav en collaboration avec son frère aîné, assista à la naissance d'un culte hongrois. En revanche, nous ne disposons pas de données fiables prouvant que le tombeau du roi Étienne à Székesfehérvár ait été pendant plusieurs années le théâtre de miracles en faveur de « nombreuses personnes atteintes de maladies ou de fièvres, clamant leur persécution et leur misère, écrasées sous le poids de la loi », comme le rapportent la Légende Mineure et celle de Hartvik.⁴⁰

Gerhard-Legenden», *idem*, 8 (1960), 439-454 ; « La Légende Majeure de l'évêque saint Gérard et les débuts de notre historiographie médiévale », *Annales Universitatis Budapestiensis de Rolando Eötvös nominatae. Sectio philologica*, 1961, 3-20 ; A Gellért-legendák keletkezése és kora », *Középkori külföldünk*, sous la direction de Horváth et Székely, 147-165. Edith Pasztor, « Problemi di datazione della Legenda maior S. Gerhardi episcopi », *Bollettino dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo*, 1961, 113-140. Le même point de vue est représenté par László Szegfű, « La missione politica ed ideologica di San Gerardo in Ungheria », *Venezia ed Ungheria nel Rinascimento*, sous la direction de Vittore Branca, Sansoni, Florence, 1973, 23-36 ; Géza Érszegi, *Árpád-kori legendák és intelmek* (Les légendes et les admonitions de l'époque árpádienne), 208-209.

³⁵ Imre Madzsar, « Szent Gellért nagyobb legendájáról » (La Légende Majeure de saint Gérard), *Századok*, 47 (1913), 502-517, *idem*, SRH II, 465-466 ; Lajos J. Csóka, « Szent Gellért kisebb és nagyobb legendájának keletkezéstörténete » (Histoire de la genèse de la Légende Majeure et Mineure de saint Gérard), *Középkori külföldünk*, sous la direction de Horváth et Székely, 137-146 ; *idem*, *A latin nyelvű történeti irodalom kialakulása Magyarországon a XI-XIV században* (Évolution en Hongrie de la littérature historique en latin), Budapest, 1967, 113-154 ; Györfly, István, 295-296.

³⁶ *Legenda S. Gerhardi episcopi*, éd. E. Madzsar, SRH II, 503-506.

³⁷ Sur les sources écrites des miracles de saint Gérard (par ex. la comparaison avec les miracles décrits dans les légendes de saint Benedict, saint Boniface et saint Ladislav), voir Csóka, *A latin*, 274-275, 286, 293.

³⁸ Sur la popularité des ermites auprès des laïcs, voir Vauchez, *La sainteté*, 225-227 ; Étienne Delaruelle, « Les ermites et la spiritualité populaire », *La piété populaire au Moyen Âge*, Turin, 1975, 125-161.

³⁹ *Legenda SS. Zoerardi et Benedicti*, SRH II, 360, 353.

⁴⁰ *Legendae Stephani*, 400/22, 432/49 ; Alán Kralovánszky fait le point de recherches historiques récentes au sujet de la sépulture d'Étienne : « Szent István székesfehérvári sírjának és kultuszhelyének kérdése »

Tout cela représente des préliminaires cultuels bien maigres, surtout si l'on considère qu'avant les prédécesseurs de Ladislas, le pouvoir protecteur et miraculeux des saints n'était pas inconnu. Étienne ne fut pas le seul à rassembler des reliques, lorsqu'il fonda en Hongrie le culte de saint Coloman et de saint Martin entre autres.⁴¹ Sous Pierre I^{er}, les reliques de saint Coloman, pèlerin martyr écossais, restèrent quelque temps en Hongrie.⁴² André I^{er} dota les reliques de saint Aignan et se fit inhumer à Tihany, où elles étaient conservées.⁴³ En 1071, le roi Salomon et le prince Géza emportèrent de la forteresse de Nis la main droite du martyr saint Procope et l'offrirent à la basilique de Sirmium (Szévaszentdemeter).⁴⁴

Les noms donnés aux descendants de la maison régnante reflétaient généralement bien les cultes dynastiques naissants – dans la maison arpádienne avant 1083, les lacunes dans ce domaine sont également flagrantes. Contrairement à la tradition familiale, André chercha pour ses fils des noms chrétiens, Salomon et David, qu'il trouva dans l'Ancien Testament (ou peut-être dans les célèbres *Admonitions de Saint Étienne à son fils*, le premier “miroir des princes” en Hongrie).⁴⁵ Béla fut baptisé du nom d'Adalbert, saint national tchèque et polonais ; un seul des fils que lui donna la Polonaise Richeza reçut un nom de saint – Lambert – rappelant l'éducation en terre lorraine de sa mère, ceux de Géza et Ladislas évoquaient les glorieux ancêtres familiaux. Les noms des fils de Géza renvoient à deux directions opposées : Coloman rappelle le saint pèlerin dont il a été question plus haut, Álmos en revanche exprime plutôt la survivance de la conscience dynastique païenne ou sa renaissance. Coloman le Lettré sera le premier à baptiser l'un de ses fils Étienne, près de deux décennies après les canonisations.⁴⁶

Le manque de cultes spontanés ayant précédé les canonisations de 1083 souligne encore qu'il s'agit ici d'entreprises de rénovation délibérées. Ladislas et son

(La question du tombeau et du lieu de culte de saint Étienne à Székesfehérvár), *Szent István és kora*, sous la direction de Ferenc Glatz et József Kardos, MTA Történettudományi Intézete, Budapest, 1988, 166-172.

⁴¹ Sur la collecte de reliques par Étienne, voir György, *István*, 74, 180 (saint Martin) 126, 288 (au sujet des reliques de saint Georges et de saint Nicolas rapportées de la campagne bulgare de 1018, voir A.F. Gombos (éd.), *Catalogus fontium historiae Hungariae*, Budapest, 1937, 969-970, et 297-298 sur les reliques de saint Marcel réclamées par l'abbé Odilon de Cluny) ; Albin Balogh, « Szent István egyházi kapcsolatai Csehországgal, Németországgal, Franciaországgal, Belgiummal », SZIE I, 458-459 ; sur les reliques de la Croix rapportées de Terre Sainte, voir Györfly, *István*, 306.

⁴² Gombos, *Catalogus*, p.1177-78, (*Historia foundationis coenobii Mellicensis*).

⁴³ *Chronici*, 357.

⁴⁴ Györfly, *István*, 323.

⁴⁵ Josephus Balogh (éd.), *Libellus de institutione morum*, SRH II, 614-621 ; Jenő Szűcs, « Szent István Intelmei : az első magyarországi államelméleti mű » (Les Admonitions de saint Étienne : le premier ouvrage hongrois de théorie de l'État), *Szent István*, sous la direction de Glatz – Kardos, 32-53.

⁴⁶ Sur la généalogie et les mariages de la maison des Árpád, voir Mór Wertner, *Az Árpádok családi története* (Histoire de la famille des Árpád), Nagybecskerek, 1892. Dezső Dümmerth attire l'attention sur la signification idéologique du choix du nom d'Álmos dans *Az Árpádok nyomában*, Panoráma, Budapest, 1977, 323.

entourage ont eu recours à rien moins que cinq saints pour soutenir le trône et l'ordre de l'Église et de l'État. Le projet de canonisations groupées était déjà exposé dans la Légende Majeure de saint Étienne — probablement rédigée peu avant 1083 —, qui fait clairement allusion aux autres candidats à la sainteté : André-Zoerard « admis dans le chœur des anges par les mérites de sa foi », Benedict qui « versa son sang pour le Christ et fut pour cela miraculeusement couronné », Imre « de sainte nature » et Gérard « rendu digne de la compagnie des martyrs en recevant la grâce spirituelle ».⁴⁷

Bien que notre historiographie ait démontré à plusieurs reprises l'évidence de la fonction politique des canonisations, il n'est pas inutile d'insister sur ce qui suit : Ladislas, descendant de la branche arpádienne de Vazul revenu d'exil, renversa le pouvoir de Salomon, roi légitime, et l'ayant jeté en prison, il dut créer, pour contrebalancer sa position illégitime à plusieurs titres, un culte autour de la personne du roi d'Étienne, le fondateur de la royauté hongroise.

János Bollók a montré récemment que la canonisation de saint Imre répondait à des motifs comparables : le code des vertus souveraines attribué à Imre dans les *Gesta Ungarorum* manquait selon le chroniqueur, totalement ou en grande partie aux successeurs d'Étienne, mais il était de nouveau incarné chez Ladislas : celui-ci était donc le seul héritier véritable de saint Étienne. Cela revenait à dire que l'auteur des *Admonitions* qui servaient de base au code des vertus l'aurait lui-même choisi pour successeur.⁴⁸ Ce qui conféra une plus grande importance à Imre comme saint ancêtre, est que peu de temps avant les canonisations, Ladislas fut lié à Gisela, mère d'Imre, grâce à sa seconde épouse Adelheid, fille de l'anti-empereur Rodolphe, par une alliance familiale de valeur comparable à celle que son antagoniste Salomon avait conclue en épousant Judith, la fille de l'empereur Henri III.

L'aspect politique de la canonisation de Gérard fut dirigé principalement contre les révoltes des païens et le souvenir de leur culte. En même temps, elle consolida l'édifice de l'Église en Hongrie, de la même manière que les rois saints consolidèrent leur État. En outre, l'exemple du culte d'Adalbert, saint national tchèque et polonais, a dû jouer un rôle non négligeable dans la canonisation de l'évêque martyr, comme en témoigne le rôle — quelque peu exagéré — que les légendes de saint Étienne attribuent à Adalbert dans l'évangélisation du pays.⁴⁹ Son fils Béla ayant été baptisé Adalbert et élevé en Pologne, Ladislas connaissait certainement le rôle important que jouaient les reliques de l'évêque martyr dans la vie nationale de ce pays : en l'an 1000, l'empereur Otton III avait fait canoniser

⁴⁷ *Legendae Stephani*, 382 (André, Benedict), 390-391 (Imre), 388 (Gérard).

⁴⁸ János Bollók, « Szent Imre alakja középkori krónikáinkban » (La figure de saint Imre dans nos chroniques médiévales), *Művelődéstörténeti tanulmányok a magyar középkorról*, sous la direction de Erik Fügedi, Gondolat, Budapest, 1986, 61-75.

⁴⁹ *Legendae Stephani*, 380, 405-407 ; Györfly, *István*, 80-81 ; József Gerics explique l'amplification du rôle d'Adalbert par le fait que la Légende Majeure — avec une intention antigermanique — a voulu minimiser le rôle considérable de Gisela dans l'évangélisation. Cf. « Über Vorbilder und Quellen der *Vita Hartviciana Sancti Stephani regis Hungariae* », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 29 (1984), 429.

Adalbert et fondé à cette occasion le premier archevêché polonais à Gniezno ; il conféra le titre de *patricius* à Boleslav le Preux auprès du tombeau d'Adalbert ; le roi polonais Mieszko II, beau-père de Béla, y fut couronné en 1025.⁵⁰ Le culte national polonais fut profondément ébranlé quand en 1039, deux ans avant la naissance de Ladislas, les Tchèques s'emparèrent des reliques d'Adalbert et les emportèrent à Prague.⁵¹ La renommée du nouveau culte d'Adalbert à Prague dû également parvenir à Ladislas, allié militaire de ses proches parents, les descendants de Přemysl.⁵² Vers 1083, un événement proche a également pu lui rappeler le souvenir des évêques assassinés : son cousin Boleslav II qui se réfugia à sa cour, avait en 1079 fait assassiner Stanislas, évêque de Cracovie et futur saint national de Pologne (par ailleurs canonisé beaucoup plus tard, en 1257).⁵³

Ce n'est qu'à propos des canonisations de Zoerard-André et de Benedict qu'il est difficile de faire apparaître de telles motivations politiques immédiates – c'est peut-être ce qui explique que le concile de Szabolcs de 1092 n'ait rendu obligatoires que la célébration des fêtes d'Étienne, Imre et Gérard, et que le culte des deux ermites ne soit attesté avec certitude que par notre source liturgique la plus ancienne, le *Sacramentarium* de sainte Marguerite rédigé vers 1092 et conservé à Zagreb, qui contient trois invocations à chacun des deux nouveaux saints ermites.⁵⁴

*

Outre les motifs idéologiques et politiques généraux, des influences culturelles et des emprunts favorisés par les relations dynastiques et religieuses, ont pu jouer un rôle considérable dans la création de nouveaux cultes hongrois.

Les cultes des saints rois ou princes martyrs du haut Moyen Âge peuvent nous fournir plusieurs exemples de ce genre. L'influence en Norvège des traditions anglo-saxonnes fut étayée par les relations politiques entre les deux pays et l'activité des clercs anglo-saxons dans la promotion du culte d'Olaf. Elle s'est manifestée par l'emprunt d'un grand nombre de topoï hagiographiques, comme par exemple les ongles et les cheveux d'Olaf poussant après la mort comme ceux d'Edmond, saint de l'East Anglia, ou bien la colonne de lumière révélant l'emplacement et le caractère

⁵⁰ Thomas von Bogyay, « Adalbert von Prag und die Ungarn », *Ungarn-Jahrbuch*, 7 (1976), 9-36 ; František Graus, *Die Nationenbildung der Westslawen im Mittelalter*, Thorbecke, Sigmaringen, 1980, 66-67 ; plus récemment au sujet d'Adalbert : Gabriel Adriányi, « Der heilige Adalbert und Ungarn », *Święty Wojciech w tradycji i kulturze europejskiej*, sous la direction de Kazimierz Smigiel, Gniezno, 1992, 9-22.

⁵¹ Graus, *Nationenbildung*, 56-57.

⁵² Le beau-frère de Ladislas, le prince morave Otton I^{er} le Bel combattit à ses côtés contre Salomon : *Chronici*, 381 sqq.

⁵³ Graus, *Nationenbildung*, 68 ; Györffy, « A lovagkirály », 536.

⁵⁴ Károly Kniewald, *A "Hahóti kódex" (zágrábi MR 126. kézirat) jelentősége a magyarországi liturgia szempontjából* (L'importance du codex Hahóti de Zagreb du point de vue de la liturgie en Hongrie), Budapest, 1938, 3-18 ; *idem*, « A magyar szentek legrégebbi zsolozsmái » (Les plus anciens hymnes des saints hongrois), *Theologia*, 1943, 220-226 ; József Török, « Szentté avatás és liturgikus tisztelet » (Canonisation et culte liturgique), *Művelődéstörténeti*, sous la direction de Fügedi, 33-48.

suraturel du corps de saint Olaf, comme le décrivait la légende d'Oswald de Northumbrie.⁵⁵ À propos du culte de saint Venceslas, le prince tchèque qui accueillit ses meurtriers sans résistance, dignement résigné à son sort de martyr, son influence à Kiev est attestée dans le culte de Boris et de Gleb par le fait que la *Skazanie* rédigée en vue de la canonisation le mentionne en personne.⁵⁶ Dans ces cultes de Kiev, on doit aussi prendre en compte les influences scandinaves : après avoir été chassé de Norvège, Olaf trouve refuge à la cour de son beau-frère Jaroslav le Sage, par ailleurs beau-père de Harald Hardrade, fondateur du culte de saint Olaf après son martyre en 1030. En relevant les reliques de Boris et Gleb en 1072, les deux fils de Jaroslav ont pu suivre l'exemple de leur beau-frère.⁵⁷

Il ne faut pas sous-estimer le rôle des alliances matrimoniales dans la propagation des différentes formes de cultes. Les dynasties n'ont pas seulement soutenu ces cultes pour renforcer leur pouvoir dans leur propre pays, mais aussi afin d'augmenter leur prestige international. Le culte des saints ancêtres devint un exemple à suivre dans l'Europe du XI^e siècle. Je pense que Ladislas a lui aussi disposé grâce à ses alliances familiales de modèles pour les canonisations de 1083.

Il n'est pas exclu que la renommée des saints rois anglo-saxons ait pu parvenir en Hongrie dès la première moitié du siècle par l'intermédiaire d'Edmond et Édouard, les deux fils d'Edmond Côte-de-Fer : ayant fui Knut le Grand qui avait fait assassiner leur père, ils furent élevés d'abord à Kiev, puis à partir de 1046 en Hongrie (où ils arrivèrent probablement avec André I^{er}). Selon certaines sources anglaises, Agathe, l'épouse d'Édouard, était une fille de saint Étienne, ce qui est toutefois exclu par des recherches généalogiques récentes. (Leur fille Marguerite devint reine d'Écosse après leur retour en 1057, et canonisée au XIII^e siècle, elle fut par la suite une des principales saintes nationales écossaises.)⁵⁸

Un exemple plus proche de Ladislas fut sans doute le culte national tchèque et morave : le prince morave Otton I^{er}, son beau-frère, combattit avec lui contre

⁵⁵ Ces similitudes sont analysées par Erich Hoffmann, *Die heiligen Könige bei den Angelsachsen und den skandinavischen Völkern. Königssheiliger und Königshaus*, Wachholz, Neumünster, 1975, 62-70.

⁵⁶ N. W. Ingham, « Czech Hagiography in Kiev : The Prisoner Miracles of Boris and Gleb », *Die Welt der Slawen*, 10 (1965), 166-182 ; « The Sovereign as Martyr East and West », *Slavic and East European Journal*, 17 (1973).

⁵⁷ E. S. Reisman, « The Cult of Boris and Gleb. Remnant of a Varangian Tradition ? », *Russian Review*, 37 (1978), 141-157.

⁵⁸ Sándor Fest, « Eadmund Ironside angol-szász király fiai Szent István udvarában. Skóciai Szent Margit » (Les fils d'Edmond Côte-de-Fer à la cour de saint Étienne. Sainte Marguerite d'Écosse), *SZIE* II, 525-551 ; *The Hungarian Origin of St. Margaret of Scotland*, Debrecen, 1940 ; ses thèses ont été critiquées par József Herzog, « Skóciai Szent Margit származásának kérdése » (Les origines de sainte Marguerite d'Écosse), *Turul*, 53 (1939), 1-40 ; « Skóciai Szent Margit származásának kérdéséhez », *Turul*, 54 (1940), 36-46 ; Szaboles de Vajay, « Agatha, Mother of St. Margaret of Scotland », *Duquesne Review (A Journal of the Social Studies)*, Pittsburgh Pennsylvania, 7 (1962), 71-87 ; József Laszlovszky a passé en revue l'ensemble de la littérature relative à cette question et a procédé à une nouvelle étude : *Angol-magyar kapcsolatok Szent Istvántól a 13. század elejéig* (Les relations anglo-hongroises depuis saint Étienne jusqu'au début du XIII^e siècle), Thèse de doctorat, Budapest, 1971. Au sujet de Marguerite d'Écosse, cf. Derek Baker, « A "Nursery of Saints" : St Margaret of Scotland reconsidered », *Medieval Women*, SCH Subsidia, Blackwell, Oxford, 1978, 119-142.

Salomon dans la bataille de Mogyoród. Ladislav a pu également voir le portrait de Venceslas sur des monnaies tchèques et moraves, et on a pu lui raconter que la victoire des armées tchèques dans la guerre contre la Pologne avait été attribuée à l'intervention miraculeuse de saint Venceslas. Peut-être a-t-il entendu dire que saint Venceslas était considéré comme saint patron de la Bohême et a-t-il vu les églises qui lui étaient dédiées.⁵⁹

Toutefois, il semble que le plus important ait été le modèle russe. Les relations dynastiques sont bien connues : dès le X^e siècle, un duc hongrois, Ladislav Szár avait épousé une princesse russe ; Sviatoslav, fils de Vladimir I^{er} était l'époux d'une princesse hongroise – après la mort de son père, il voulut se réfugier en Hongrie, Sviatopolk le fit assassiner dans les Carpates après en avoir fini avec Boris et Gleb.⁶⁰ Étienne entretenait de bonnes relations avec Jaroslav le Sage, et André I^{er} épousa Anastasia, la fille de Jaroslav. Selon le témoignage des *Gesta*, ce sont ces nombreuses relations de parenté et d'alliance qui amenèrent Ladislav à la cour de Kiev dans l'espoir d'y recevoir de l'aide avant la bataille de Mogyoród en 1074, c'est-à-dire au moment de la canonisation de Boris et Gleb en 1072 ou peu de temps après.⁶¹ Nous pensons qu'il est juste d'affirmer que l'idée de créer de nouveaux cultes en Hongrie a pu être l'arme secrète que Ladislav rapporta de Russie.

Je m'en tiendrai là en ce qui concerne l'arrière-plan politique des canonisations. Cependant, je ne souhaite pas réduire les nouveaux cultes, en particulier celui du fondateur de la monarchie chrétienne, à de simples raisonnements idéologiques. D'autant moins que, comparées aux stéréotypes de l'hagiographie des rois saints du haut Moyen Âge, les Légendes de saint Étienne présentent de nombreuses innovations originales.

La nouvelle image du saint souverain

Dans la lignée des rois saints, Étienne est le premier qui ne mérita pas son rang par le martyre, mais par ses seules activités de souverain propagateur de la foi. C'est précisément ce qui détermine les traits originaux de la Légende Majeure rédigée pour la canonisation de 1083. Le roi évangélisateur qui apparaît déjà dans les modèles scandinaves et anglo-saxons, la figure charitable et pacifique du *rex iustus*, a pris avec Étienne une plus grande importance par une nouvelle mise en valeur de l'organisation apostolique de l'Église. La fonction apostolique d'Étienne se manifeste surtout par le fait qu'il « mena et surveilla ceux qui proclamaient la foi ». Cela ne signifiait pas seulement le soutien, voire la direction des moines et des prêtres – dans la Légende Majeure, Étienne apparaît à la tête de toute une troupe de saints bien connus ou sur le chemin de la canonisation. On y trouve les autres protagonistes des canonisations de 1083 : les deux ermites Zoerard-André et

⁵⁹ *Chronici*, 381-386 ; au sujet d'autres relations dynastiques hungaro-tchèques, cf. Wertner, *Az Árpádok*, 123-125 ; František Graus, *Lebendige Vergangenheit. Überlieferung im Mittelalter und in den Vorstellungen vom Mittelalter*, Böhlau, Cologne, 1975, 165-169 ; *id.*, *Nationenbildung*, 58-60.

⁶⁰ Wertner, *Az Árpádok*, 22.

⁶¹ *Chronici*, 380.

Benedict, l'évêque Gérard et le prince Imre. J'ai également rappelé à quel point – et avec quelles motivations supposées – la Légende souligne le rôle de l'évêque saint Adalbert. En outre, la Légende Majeure cite le bienheureux Günter, Astrik le « presque martyr » et l'empereur Henri II dont le culte se répandait déjà à cette époque,⁶² et elle ne manque pas non plus d'évoquer les vertus de la pieuse Gisela, épouse d'Étienne. Outre l'aide qu'il reçoit de saint Martin et saint Georges, le roi peut compter sur la Vierge Marie, sous la tutelle de qui il a placé son pays. La fonction apostolique d'Étienne ne consiste pas seulement à propager la foi, à diriger les affaires de l'Église et les saintes troupes qui œuvrent pour elle, mais aussi à frapper d'une main ferme et sans merci les ennemis intérieurs de sa nouvelle politique. Ce trait combatif ouvre la voie à un nouveau type de roi saint : Étienne, contrairement à ses saints prédécesseurs, devient un victorieux *Miles Christi*.

Sur ce point, la Légende Mineure apporte un complément plastique au portrait de roi que trace la Légende Majeure. L'évangélisation forcée et la lutte implacable contre les ennemis intérieurs y sont d'un surprenant réalisme et revêtent une dimension impitoyable inhabituelle dans les écrits hagiographiques. Étienne a « précipité à terre toutes les souillures du mal », « soumis les hordes de ses assaillants », « fait pendre deux par deux le long des routes » – comme il est cité en exergue – les serviteurs indociles qui ont assassiné ses hôtes, afin que ses sujets soient « frappés de terreur ». La Légende rapporte la conjuration de Vazul, comment les yeux de ses participants furent crevés et « leurs mains malfaisantes furent coupées ».

Ces récits à la manière d'une chronique, qui se réfèrent à des « hommes dignes de foi » sont-ils authentiques ? János Horváth y voit plutôt un message menaçant que le roi Coloman adresse à son frère cadet Álmos, György Györffy considère les châtiments évoqués ci-dessus comme davantage caractéristiques de Ladislas.⁶³ Ce qui mérite le plus l'attention, c'est que du modèle hagiographique de pieux roi médiéval renonçant à ses fonctions de souverain, l'auteur de la Légende Mineure soit passé à l'autre extrême : il n'a vu aucune contradiction entre un exercice « légitime » de la violence et une vie de sainteté.

Le nouveau modèle de saint roi avait bien sûr besoin d'être affiné : c'est en respectant cette exigence que l'évêque Hartvik a réuni la Légende Majeure et la Légende Mineure au début du XII^e siècle. Ce n'est pas un hasard s'il exclut de sa version les lignes consacrées au cruel châtimement des conjurés. De plus, il a jugé nécessaire d'ajouter ce qui suit au récit du châtimement des serviteurs assassins : « il a probablement fait cela par amour de la justice, afin de susciter la crainte chez les autres, car il voulait que son pays offre un refuge ouvert à tous ses hôtes, que chacun y ait libre accès, et que quiconque y vienne, personne n'ose le blesser ou le tourmenter en quoi que ce soit. »⁶⁴

⁶² Renate Klausner, *Der Heinrichs- und Kunigundekult im mittelalterlichen Bistum Bamberg*, Bamberg, 1937.

⁶³ Horváth, *Árpád-kori*, 144-145 ; Györffy, *István*, 129, 548.

⁶⁴ *Legendae Stephani*, 427.

Hartvik a ajouté un nouvel élément important au modèle de roi saint : l'aspect liturgique et sacré, une autre technique "impériale" de légitimation divine du souverain qui remonte aux traditions romaines des époques ottonienne et carolingienne.⁶⁵ Il utilisa pour cela l'histoire de l'envoi de la couronne et de la « croix apostolique », ainsi que la description d'inspiration liturgique de la mort du saint souverain, qui rime avec le couronnement,⁶⁶ et la consécration du pays à la Vierge Marie proclamée à cette occasion.

Les légendes de saint Étienne ont ouvert un nouveau chapitre dans la série des légendes de saints rois, elles ont formulé de manière plus catégorique la conception d'une sainteté qui ne se développerait pas en opposition avec les fonctions de souverain, mais précisément comme leur conséquence logique. Cette conception convenait particulièrement à la chrétienté de l'Europe de la fin du XI^e siècle divisée par les luttes pour le pouvoir temporel et spirituel — elle a fourni des arguments aux deux parties. Elle offrait aux souverains la possibilité de sainteté du pouvoir temporel, et à l'Église le contrôle des normes de cette sainteté.

Ceci explique que les légendes de rois contemporaines de celles de saint Étienne ou qui l'ont suivie de près, présentent des caractéristiques analogues. Ainsi un éloge de la fin du XI^e siècle intitulé *Pamjat i pohvala* cite saint Vladimir, qui a rempli une fonction évangélisatrice comparable à celle de saint Étienne et qui est également dépourvu de l'auréole de martyr, comme le « treizième apôtre ».⁶⁷ La *Passio S. Canuti regis et martyris* rédigée en 1095-96 présente le saint danois Knut assassiné en 1086 comme un roi violent, collectant le denier du culte d'une main impitoyable, ce qui suscita une révolte contre lui.⁶⁸ Dans la nouvelle version de la *Passio* rédigée par Aelnoth entre 1101 et 1117 apparaît le qualificatif d'*Athleta Christi*.⁶⁹

*

⁶⁵ Sur ces traditions elles-mêmes, voir : János M. Bak, « Medieval Symbolism of the State. Percy E. Schramm's Contribution », *Viator* 4 (1973), 33-63 ; Sabine G. MacCormack, *Art of Ceremony in Late Antiquity*, University of California Press, Berkeley, 1981. Sur l'influence immédiate de l'époque ottonienne en Hongrie à propos des Légendes de saint Étienne, voir l'étude détaillée de Zoltán Tóth, *A Hartvik-legenda kritikájához* (De la critique de la légende de Hartvik), Budapest, 1942.

⁶⁶ Bornscheuer, *Miseriae regum* ; il est difficile d'apprécier ce que la Légende Majeure, dont il manque la fin, contenait de cette description de la mort.

⁶⁷ Ernst Benz, *Russische Heiligenlegenden*, Zurich, 1953, 42-47.

⁶⁸ « Passio S. Canuti regis et martyris », M. Cl. Gertz, *Vitae Sanctorum Danorum*, Copenhague, 1910-1912, 62-71 ; sur l'analyse du culte de saint Knut, voir Hoffmann, *Die Heiligen*, 101-106 ; Folz, *Les saints rois*, 37-40 ; Tore Nyberg, « St Knud and St Knud's Church », *Hagiography and Medieval Literature. A Symposium*, sous la direction de Hans Bekker-Nielsen et al., Odense University Press, Odense, 1981, 100-110 ; *Knuds Bogen 1986. Studier over Knud den Hellige*, sous la direction de Tore Nyberg et al., Fynske Studier XV, Odense, 1986.

⁶⁹ Ailnothi, « Gesta Swenomagni regis et filiorum eius et passio gloriosissimi Canuti regis et martyris », Gertz, *Vitae*, 77-136.

La formulation de l'idéal de roi saint contenue dans les légendes mène donc à celle de roi chevalier, en passant par les idéaux de roi pieux, évangélisateur, juste, fondateur et apôtre. En évoquant cette question, j'aborde déjà un autre domaine, celui des actualisations idéologiques contemporaines repérables dans les légendes de saint Étienne.

Il est manifeste que sur ce point – comme l'ont déjà fait remarquer Zoltán Tóth et Kálmán Guoth⁷⁰ – l'influence du monde des idéaux guerriers qui se développait précisément à cette époque de croisades, est évidente.

Mais l'apparition hagiographique de l'idéal de *Miles Christi* n'est pas la seule innovation remarquable dans les légendes de saint Étienne. On y trouve également deux autres caractéristiques de cette époque, empruntées à l'esprit de la réforme de Cluny. Quand on lit ce qui suit dans la Légende Majeure : « afin que la paix que le Christ a attachée au monde se perpétue, il a sévèrement enjoint à ses descendants en signant un pacte indestructible, qu'aucun d'entre eux n'attaque en ennemi la terre d'autrui, ne traite son adversaire sans le contrôle de la loi, qu'aucun n'opprime les veuves et les orphelins », il ne s'agit pas seulement de la tradition d'amour de la paix répandue dans les légendes des rois saints et les portraits des rois, mais également de l'écho plus actuel du mouvement de la *Treuga Dei*.⁷¹ Il est pratiquement superflu de souligner la nouveauté de l'idéal naissant qu'Étienne a soutenu dans le cas des pèlerinages, et qui allait de pair dans la Légende Majeure avec l'assistance incessante apportée à ceux qu'un terme à la mode de la nouvelle piété évangélique des XI^e et XII^e siècles appelait « pauvres du Christ ». ⁷²

Le modèle de souverain sage et cultivé appartient aussi aux innovations de cette époque : au début du XI^e siècle, Otton III, par exemple, eut pour précepteur la savant Gerbert d'Aurillac, le futur pape Sylvestre II. Selon la Légende Mineure, Étienne avait appris à lire et à écrire, comme saint Venceslas, et « il était imprégné dès son enfance de la science grammaticale », « il gardait présentes à l'esprit la réflexion et la justice selon les paroles de Salomon », « la renommée de sa sagesse était hautement estimée de tous ». ⁷³

⁷⁰ Zoltán Tóth, « Szent István legrégebbi életirata nyomán » (La plus ancienne biographie de saint Étienne), *Száz*, 81 (1947), 23-94 (en particulier pp. 70-71) ; Kálmán Guoth, « Eszmény és valóság Árpád-kori királylegendáinkban » (Idéal et réalité dans nos légendes de l'époque árpádienne), *Erdélyi Múzeum*, 49 (1944), 318 ; il est à remarquer que la qualification d'Étienne de *Miles Christi* a pu être précisément puisée dans une source antérieure, la vie de saint Martin par Sulpitius Severus où ce terme est abondamment utilisé. Cette légende se trouvait à Pannonhalma et son influence sur la Légende Mineure – d'un autre point de vue – a été montrée par Csóka, *A latin*, 125-129.

⁷¹ Sur la paix de Dieu, voir Georges Duby, *Les trois ordres et l'imaginaire du féodalisme*, Gallimard, Paris, 1978, 35-61, 168-173, plus récemment encore : *The Peace of God. Social Violence and Religious Response in France around the Year 1000*, sous la direction de Thomas Head et Richard Landes, Cornell University Press, Ithaca-Londres, 1994.

⁷² Au sujet des pèlerinages du XI^e siècle, voir Jonathan Sumption, *Pilgrimage an image of Medieval Religion*, Londres, 1975 ; sur l'idéal de *pauper Christi*, voir Tadeusz Mannteufel, *Naissance d'une hérésie, les adeptes de la pauvreté volontaire au Moyen Âge*, Paris, 1970.

⁷³ *Legendae Stephani*, 374.

En étudiant le contexte européen de la spiritualité des Légendes de Saint Étienne, il convient de citer ici un autre homologue partiellement hagiographique : la vie de Robert le Pieux écrite vers 1040 par Helgaud de Fleury.⁷⁴ La dynastie des Capétiens n'a pas cherché à canoniser son second souverain – la nouvelle dynastie française se distinguait plutôt par son pouvoir héréditaire de guérir les écrouelles.⁷⁵ Le portrait qu'Helgaud en fait non seulement correspond aux modèles hagiographiques des saints rois, mais anticipe en même temps sur les signes de sainteté du roi "apostolique" que je viens de qualifier de nouveaux dans les Légendes de saint Étienne. La fonction apostolique n'était bien sûr plus à l'ordre du jour en France, mais l'attention soutenue que Robert portait à la liturgie, à l'eucharistie, aux abus du jugement de Dieu, la description détaillée du sacre du roi, la transformation de la distribution d'aumônes en une cérémonie démonstrative (en souvenir des apôtres, Robert entretenait douze pauvres dans son entourage), le pardon accordé aux pauvres qui avaient volé le roi en abusant de sa charité, ou l'abondance de généreuses fondations ecclésiastiques et leur contrôle attentif, sont autant d'éléments dans la description d'Helgaud dont le ton général présente de nombreuses parentés surtout avec la Légende Majeure.

J'aimerais ici ouvrir rapidement une parenthèse pour signaler qu'un important passage de l'ouvrage d'Helgaud concerne la consécration de l'église Saint-Aignan à Orléans, l'une des plus importantes fondations de Robert (Helgaud écrivit aussi un hymne particulier pour ce saint). On peut se demander si un fil ténu ne relie pas Fleury à la Hongrie par le biais des reliques de saint Aignan vénérées par André I^{er} à Tihany.⁷⁶

Pour finir, parmi les éléments "modernes" du culte de saint Étienne, je voudrais citer la place centrale conférée au culte de la Vierge Marie qui ne devint populaire en Occident qu'à partir du XII^e siècle et dont l'épanouissement précoce en Hongrie a fait réfléchir plus d'un historien de l'Église. Les "racines archaïques" présumées du culte de la Sainte Vierge ne sont pas vérifiables,⁷⁷ mais on peut démontrer que déjà du vivant du roi Étienne, le culte de Marie a revêtu une importance exceptionnelle, puisque les principales églises du pays lui sont consacrées : l'église familiale et le lieu de sépulture d'Étienne à Székesfehérvár, les

⁷⁴ Helgaud de Fleury, *Vie de Robert le Pieux. Epitomae Vitae Roberti Pii*, éd. Robert-Henri Bautier – Gillette Labory, Paris, 1965 ; voir à ce sujet Claude Carozzi : « Le roi et la liturgie chez Helgaud de Fleury », *Hagiographie, culture et sociétés, IV-XII^e siècles*, Paris, 1981, 417-432.

⁷⁵ Marc Bloch, *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Faculté des Lettres, Strasbourg, 1924, Gallimard, Paris, 1983³, 36-41.

⁷⁶ Helgaud, *La vie*, 107-115, 142 ; nous ne savons rien de la réception de la biographie d'Helgaud au Moyen Âge, (cf. *ibid.*, 50-51), mais la similitude du modèle qu'on y trouve avec la Légende Majeure, ainsi que l'apparition en Hongrie du culte de saint Aignan qu'on peut rapprocher de Fleury, laissent supposer l'existence d'un certain rapport. Dans ce contexte, il convient de souligner que l'épouse d'Henri I^{er}, fils de Robert le Pieux, était la sœur cadette d'Anastasia, femme du roi André I^{er} inhumé à Tihany auprès de saint Aignan, toutes deux étant les filles de Jaroslav le Sage.

⁷⁷ Lajos Kálmány, « Boldogasszony, ősvallásunk istenasszonya » (Notre-Dame, divinité féminine de notre religion primitive), *Értekezések a Nyelv- és Irodalomtudományok köréből*, XII/IX, Budapest, 1885.

cathédrales d'Esztergom et de Győr, le monastère bénédictin de Pécsvárad et le couvent de femmes de Veszprémvölgy.⁷⁸ Le patronage de la Vierge Marie est particulièrement mis en relief dans la Légende Majeure : en compagnie de saint Georges et de saint Martin, elle apporte son concours à Étienne dans le combat contre Koppány ; il lui demande sa protection contre l'empereur Konrad II ; il la remercie quand, après avoir été humilié (on lui a arraché la barbe) en dispensant des aumônes la nuit, il comprend qu'il est devenu digne du bonheur éternel, et surtout quand il voue son royaume à « Marie, la mère de Dieu éternellement vierge ».⁷⁹ Notre liturgie du XI^e siècle témoigne également d'une vénération exceptionnelle de Marie – le concile de Szabolcs a décrété trois fêtes en son honneur : la Chandeleur, le 15 août et le 8 septembre.⁸⁰

Selon József Gerics, en conférant dans sa légende un rôle central au fait qu'au moment de sa mort, Étienne ait voué une seconde fois le pays à la Vierge Marie, l'évêque Hartvik souhaitait contrebalancer les prétentions de la papauté – dissimulées sous une mise en valeur du "patronage" de saint Pierre – manifestées par Grégoire VII.⁸¹

Margit Waczulik cite l'influence de deux éminentes personnalités ecclésiastiques et de deux milieux religieux comme sources du culte de Marie en Hongrie : les deux biographes de saint Adalbert, Canaparius et Bruno de Querfurt soulignent sa vénération à la Vierge Marie qui, selon leurs récits, l'a guéri d'une grave maladie et lui a annoncé le martyre qui l'attendait avant sa mort.⁸² L'autre influence, sans doute plus proche, est celle de saint Gérard, dont la vénération de la Sainte Vierge est attestée par l'ensemble de sa légende, par toutes ses fondations et toutes les évocations des *Deliberationes*.⁸³ Les deux milieux religieux qui ont pu favoriser le culte de la Vierge en Hongrie sont d'une part l'ordre de Cluny (l'abbé Odilon était un fervent adorateur de Marie, pour qui il composa quatre homélies et un hymne),⁸⁴ d'autre part l'Église orthodoxe dont l'influence au Moyen Âge fut probablement plus forte que nos recherches historiques ne l'ont mis en évidence.

⁷⁸ Margit Waczulik, « Szűz Mária tisztelete kereszténységünk első századában » (Vénération de la Vierge Marie au cours du premier siècle de christianisme en Hongrie), *Regnum*, 3 (1938-39), 61.

⁷⁹ *Legendae Stephani*, 381, 390, 387, 385.

⁸⁰ Flóris Kúhár, *Mária-tiszteletünk a XI. és XII. század hazai liturgiájában* (Vénération de Marie dans la liturgie hongroise des XI^e et XII^e siècles), Budapest, 1939.

⁸¹ József Gerics, « Iudicium Dei » ; *idem*, « Kálmán kori krónikáink és legendáink koronafogalmához » (Conception de la couronne dans les chroniques et légendes hongroises de l'époque de Coloman), *Társadalom- és művelődéstörténeti tanulmányok. Mátyusz Elemér Emlékkönyv*, sous la direction de Éva Balázs – Erik Fügedi – Ferenc Maksay, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1984, 131-140.

⁸² AA SS, 3 avril, 181, 187, 189.

⁸³ Waczulik, « Szűz Mária », 64-66 ; *Legenda S. Gerardi episcopi*, SRH 2 ; Gerardi Moresanae Ecclesiae seu Csanadiensis Episcopi, *Deliberatio supra trium puerorum*, éd. Gabriel Silagi CC Cont. Med. XLIX, Brepols, Turnhout, 1978.

⁸⁴ PL 142 coll., 991-1036 ; Waczulik, « Szűz Mária », 65-68 ; voir aussi Ferenc Galla, *A cluny reform hatása Magyarországon* (Influence de la réforme de Cluny en Hongrie), Budapest, 1931.

Il convient d'attribuer une importance particulière à cette influence parce que c'est en fait au sein de l'Église orthodoxe, à Byzance, qu'a commencé la marche triomphale du culte de Marie en Europe, et ceci, comme on a pu le voir, au V^e siècle, plus d'un demi-millénaire avant l'Occident, à l'époque des débats menés avec les Nestoriens.⁸⁵ Un autre élément à ajouter dans ce domaine est que Jean Tzimiskès I^{er}, souverain de Byzance au X^e siècle, fut, au-delà de son rang de basileus, l'objet d'un culte, en partie parce qu'il vouait une adoration particulière à la Vierge Marie. Comme le rapporte sa biographie contenue dans l'*Historia* rédigée par le diacre Léon à la fin du X^e siècle, Jean Tzimiskès, à qui la Vierge était déjà apparue à plusieurs reprises, implore avant sa mort le pardon de ses péchés à la Bienheureuse Vierge Marie (il avait de bonnes raisons : il avait fait assassiner Nicéphore II Phokas, qui fut lui-même canonisé pour cela)⁸⁶ – si nous pouvions supposer que cette biographie soit parvenue en terre hongroise, nous pourrions la compter parmi les modèles hagiographiques des Légendes de saint Étienne. Il est toutefois vraisemblable que la chrétienté hongroise du XI^e siècle constitua un important chaînon de la propagation vers l'ouest du culte de Marie ; les diverses impulsions occidentales (qu'on peut parfois également rapprocher par d'autres voies des influences orientales) se sont probablement cristallisées sous l'influence grecque en un ensemble totalement individuel, qui a montré la voie du *Regnum Marianum*.

*

Un autre groupe d'actualisations des légendes de Hongrie peut être relié à l'ouvrage de Hartvik. Parmi les interpolations canoniques et politiques que fit l'évêque Hartvik en rassemblant et complétant les deux légendes de saint Étienne, le chapitre 9 consacré à l'envoi de la couronne et de la croix apostolique est le plus important.

Il rapporte que le pape Sylvestre II – inspiré par une apparition angélique – aurait fait parvenir à Étienne par l'intermédiaire de l'évêque Asrik que celui-ci lui avait dépêché en ambassade, la couronne destinée à Mieszko de Pologne, et y joignit une « croix apostolique » signifiant qu'il lui confiait « la direction de ses églises et de ses peuples selon leurs lois respectives » (*utroque jure*).⁸⁷ Cet ajout était

⁸⁵ I. Szémán, *A Boldogságos Szűz tisztelete a görög egyházban* (Culte de la Bienheureuse Vierge dans l'Église grecque), Budapest, 1908 ; Waczulik, « Szűz Mária », 71-74 ; Gyula Moravcsik, « Görögnyelvű monostorok Szent István korában » (Monastères grecs à l'époque de saint Étienne), SZIE, 387, 422 ; Marina Warner, *Alone of All Her Sex : The Myth and the Cult of the Virgin Mary*, Knopf, New York, 1976.

⁸⁶ Evelyne Patlagean, « Le basileus assassiné et la sainteté impériale », *Media in Francia...*, recueil de mélanges offert à Karl Ferdinand Werner, Hérault, Paris, 1988, 350, 356-357.

⁸⁷ *Legendae Stephani*, 412-414 ; ce n'est pas par hasard qu'en 1204, lors de l'approbation papale de la légende de Hartvik, Innocent III fit supprimer le passage qui tendait à répandre le droit *utroque jure* – cf. A. Theiner, *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium*, Rome, 1863-1875, I, 57. Une réfutation catégorique de l'authenticité de Hartvik sur ce point : József Gerics – Erzsébet Ladányi, « A Szentészék és a magyar állam a 11. században », *Magyarország és a Szentészék*, sous la direction de István Zombori, METEM, Budapest, 1966, 16-17.

manifestement en étroite relation avec le contexte de politique religieuse du début du XII^e siècle. On a longtemps débattu autour de la question suivante : Hartvik a-t-il emprunté le modèle de la "légation apostolique" du souverain à l'empire⁸⁸ ou aux Normands de Sicile,⁸⁹ à moins que les faux antigrégoriens du XI^e siècle (*Hadrianum*) ou les exemples wisigoths de la *Collectio Pseudo-Isidoriana* n'aient pu lui servir de modèle ?⁹⁰ On s'est aussi demandé si les efforts d'Hartvik pour prouver l'origine papale de la croix de saint Étienne avaient pour but de dissocier cet emblème des grecs "hérétiques".⁹¹ La recherche hongroise s'est également beaucoup penchée sur l'envoi de la couronne.⁹²

Il a déjà été question ci-dessus du second ajout capital de Hartvik, la « missive apostolique » prétendument envoyée à l'occasion des canonisations – j'aimerais seulement ajouter ici qu'à mon avis, le légat et la missive apostolique sont des inventions d'Hartvik d'après une information selon laquelle la canonisation de saint Knut fut effectuée en 1100 après que l'autorisation du pape eut été demandée, ce qui constituait une innovation.⁹³ Comme Hartvik s'efforçait de fondre la mémoire du culte de saint Étienne dans un moule conforme aux récents critères édictés par la papauté, il a pu considérer cela comme un exemple à suivre. Sans m'attarder sur d'autres ajouts de moindre importance en rapport avec les exigences des institutions de l'Église hongroise du début du XII^e siècle, je me bornerai à présent à souligner qu'Hartvik a développé de manière représentative dans les légendes hongroises un aspect qui jusque-là se distinguait le moins dans le genre des légendes de saints rois : les éléments de politique extérieure et intérieure de l'Église.

Dans ce genre, le culte du roi saint ne constitue plus une simple affaire interne à la dynastie et à l'Église locale qui lui est subordonnée, mais – principalement dans le cas des cultes de rois saints – il est destiné à exercer une influence sur les relations de politique religieuse entre le pays et la papauté.

*

⁸⁸ František Graus, « La sanctification du souverain dans l'Europe centrale des X^e et XI^e siècles », *Hagiographie, culture et sociétés. IV^e-XII^e siècles*, Actes du Colloque organisé à Nanterre et à Paris (2-5 mai 1979), Études Augustiniennes, Paris, 1981, 70.

⁸⁹ Joseph Deér, « Der Anspruch der Herrscher des 12. Jahrhunderts auf die apostolische Legation », *Archivum Historiae Pontificae*, 2 (1964). Deér montre comment l'emprunt a été fait concrètement aux Normands d'Italie du sud : par l'intermédiaire de l'évêque Hartvik accompagnant la fille de Roger I^{er} qui devait épouser Coloman.

⁹⁰ Gerics, « A Hartvik-legenda », 183-187.

⁹¹ Györffy, *István*, 307.

⁹² Tóth, *A Hartvik-legenda* ; selon Deér, *Der Anspruch*, Hartvik s'est inspiré de la *Vita Romualdi*. A côté des nombreuses études spécifiques, j'aimerais renvoyer, à propos du contexte général, à l'article de György Székely, « Kronensendungen und Königskreationen im Europa des 11. Jahrhunderts », *Insignia Regni Hungariae*, I, Budapest, 1993, 17-28.

⁹³ Marianne Schwartz, « Die Heiligsprechungen im 12. Jahrhundert und die Beweggründe ihrer Urheber », *Archiv für Kulturgeschichte*, 39 (1957), 49 ; Hoffmann, *Die heiligen Könige*, 107.

Pour finir, que peut-on dire des topoï hagiographiques des Légendes de saint Étienne, de leur folklore ecclésiastique ou laïque ? La tradition des légendes de rois saints présente dans ce domaine une riche imagerie. Ce serait toutefois une erreur de croire que les légendes étaient partout prêtes à reprendre les mythologies et les récits traditionnels populaires. Elles tendent plus généralement à se substituer à eux au titre d'une nouvelle culture religieuse. En ce qui nous concerne, cela signifie qu'avec les nouvelles histoires chrétiennes des rois saints, on a voulu éclipser le rayonnement des anciennes légendes et la sacralité païenne des souverains. La tradition tchèque peut bien illustrer ce trait. Certes les histoires de saint Venceslas contiennent quelques éléments du folklore hagiographique ajoutés en Italie ou en Allemagne : la tache de sang qui ne disparaît pas du lieu de la mort du prince (qui a peut-être influencé la légende de saint Gérard), ou le chariot qui transporte miraculeusement le corps (source possible de l'histoire analogue de saint Ladislav).⁹⁴ Au-delà de ces topoï, il est significatif que les premières légendes passent sous silence le mythe de Přemysl labourant et semant, décrit pour la première fois par Christian et ensuite au début du XII^e siècle dans la chronique de Cosmas, — on a sans doute voulu substituer le nouveau culte à cette représentation mythique dynastique païenne.⁹⁵

Il en va de même dans les Légendes de saint Étienne. On n'y trouve absolument aucun motif folklorique, aucune représentation charismatique d'origine païenne. Le seul élément qui pourrait relever d'une telle interprétation, les visions de la naissance d'Étienne et de la « couronne céleste » qui lui est destinée, décrites par la Légende Majeure et Hartvik, ont plutôt pour origine des histoires analogues de la Bible et de l'hagiographie.⁹⁶ La mythologie hongroise du X^e-XI^e siècle⁹⁷ ne figure

⁹⁴ Sur le chariot : FRB I, 162 (Gumpold), 179 (Laurent de Monte Cassino), 188 (*Crescente fide*). Sur le sang : *ibid.*, 187 (*Crescente fide*). Cyrill Horváth a attiré l'attention sur ces correspondances : *Szent László-legendáink eredetéről* (De l'origine des légendes de saint Ladislav), Budapest, 1928, 22-25, 41-45.

⁹⁵ Dans l'historiographie tchèque, la date de l'origine de la légende de Christian est très controversée, les différentes datations s'étendent du X^e au XIV^e siècle. Cf. Josef Pekař, *Die Wenzels- und Ludmilalegenden und die Echtheit Christians*, Prague, 1906 ; František Graus, « Kirchliche und heidnische (magische) Komponenten der Stellung der Přemyslidensage und St. Wenzels-Ideologie », *Siedlung und Verfassung Böhmens in der Frühzeit*, sous la direction de František Graus et Herbert Ludat, Wiesbaden, 1967, 152 ; Bertold Brethold (éd.), *Die Chronik des Böhmen Cosmas von Prag* (MGH SS NS II), Berlin, 1923, 6-18 ; voir aussi Graus, *Lebendige*, 89-109 ; Jacek Banaszkiewicz, « Königliche Karrieren von Hirten, Gärtnern und Pflügern », *Saeculum*, 314 (1982), 265-286.

⁹⁶ L'analyse de Dezső Dümmerth des légendes d'Emese et de Turul dans son ouvrage intitulé *Álmos az áldozat* (Álmos sacrifié), Budapest, 1986, fournit une explication plausible des rapports de ce motif avec la tradition mythique ancienne, mais je pense qu'un parallèle entre les rêves d'Emese et de Sarolt (*Az Árpádok nyomában*, 140-141) n'est pas justifiable : à part la vision en rêve et la glorification de l'enfant à naître, il n'y a aucun élément commun. Sur les parallèles hagiographiques, cf. Hippolyte Delehay, *Les légendes hagiographiques*, SH, 18a, Bruxelles, 1955⁴, 56 ; Csóka, *A latin*, 381 ; sur les variantes des visions cf. Tóth, « Szent István legrégibb », 26-30, 83-85 ; Csóka, *A latin*, 628-631.

⁹⁷ Sur la reconstitution et l'évolution historique de la mythologie cf. György Györffy, *Kronikáink és a magyar őstörténet* (La préhistoire hongroise dans nos chroniques), Néptudományi Intézet, Budapest, 1948 ; 2^e édition augmentée d'une étude : *Régi kérdések – új válaszok* (Questions anciennes – réponses nouvelles), Balassi Kiadó, Budapest, 1993 ; Jenő Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása. Két tanulmány a kérdés előttörténetéből* (Formation de la conscience nationale hongroise. Deux études sur la

pas dans les légendes créées pour lutter contre la paganisme, mais plutôt dans les chroniques. Les légendes de l'étranger, ou tout au moins les légendes forgées par des ecclésiastiques sur des modèles culturels de l'étranger n'ont pas tenté d'implanter les nouveaux cultes en Hongrie en interprétant et en reprenant les traditions religieuses ou mythiques "populaires" locales. La légende de saint Ladislav ne fait pas exception dans ce domaine : composée vers la fin du XII^e siècle, elle a résisté tout autant que les Légendes de saint Étienne aux traditions folkloriques – bien qu'au cours du Moyen Âge, davantage d'éléments mythiques se soient cristallisés autour du personnage de Ladislav qu'autour des autres saints hongrois.

Il en va à peu près de même pour les motifs hagiographiques des Légendes de saint Étienne. À la vision du « magnifique jeune homme » qui apparaît à Géza et lui annonce la naissance d'Étienne dans la Légende Majeure, Hartvik ajoute une autre vision, où le protomartyr saint Étienne fait la même prédiction à Sarolt, mère d'Étienne.⁹⁸ La vision annonçant la mort de saint Imre – vraisemblablement reprise à la légende de saint Benedict rédigée par le pape saint Grégoire le Grand – selon laquelle « des anges emportèrent son âme dans le palais des cieux », est un motif mobile analogue ; on en retrouve une variante développée dans la légende ultérieure de saint Imre.⁹⁹ Les autres motifs repris : les deux attaques étrangères miraculeuses, la lévitation de la tente décrite par Hartvik, la révélation de la religieuse Caritas concernant la pierre tombale inamovible avant la libération de Salomon, appartiennent tous aux thèmes répandus des légendes internationales. Il importe de souligner que ces thèmes hagiographiques ont été précisément repris par les légendes les plus "savantes", ou tout au moins teintées de politique religieuse. Il ne s'agit donc pas d'emprunts naïfs du "folklore ecclésiastique", mais des efforts que firent des évêques lettrés pour adapter la sainteté d'Étienne aux critères internationaux en recourant aux éléments connus de la culture littéraire.

Une variante particulière des légendes médiévales a pour fonction de justifier les vols de reliques qui ont permis la création de nouveaux cultes au Moyen Âge. L'introduction dans l'hagiographie de ce genre particulier – les *furta sacra* – devint nécessaire, parce qu'au Moyen Âge de nombreux lieux de culte importants se sont ainsi procuré leurs célèbres reliques : celles de saint Nicolas à Bari, ou de sainte Foy à Conques, et il se peut que la présence des reliques de saint Marc à Venise doive davantage à la violence qu'à des transactions commerciales. On peut également citer le vol de la Sainte Droite, et le récit de Hartvik a le mérite de bien répondre aux critères de ce genre hagiographique particulier, l'histoire de Mercurius ne manque

préhistoire du phénomène), sous la direction de István Zimonyi, Magyar Őstörténeti Könyvtár, Szeged, 1992, 116-149.

⁹⁸ *Legendae Stephani*, 379, 406 ; Francesco Lanzoni, « Il sogno presago della madre incinta nelle letteratura medievale e antica », *Analecta Bollandiana*, 45 (1927), 225-261.

⁹⁹ *Legendae Stephani*, SRH II, 428/47 ; Csóka, *A latin*, 183-184.

pas d'aventures, de protestations ni de visions qui accompagnent le vol de la relique.¹⁰⁰

Il est remarquable que les légendes n'aient repris que très peu de descriptions de miracles. Les listes de miracles survenus après la mort témoignent d'un culte religieux populaire — pas nécessairement spontané, mais dans tous les cas d'assez longue durée — autour des reliques et constituent autant de documents du pouvoir miraculeux du saint en question du point de vue des conceptions surnaturelles en vigueur au lieu et à l'époque donnés. C'est pourquoi les miracles ayant suivi la mort sont devenus un critère de canonisation dont témoignent des listes soigneusement établies à partir du XIII^e siècle.¹⁰¹ La Légende Majeure ne contient que de vagues traces de cet aspect du culte des saints, la Légende Mineure cite de nombreuses guérisons miraculeuses survenues après la mort, sans donner un seul exemple concret, et Hartvik n'y ajoute que trois cas détaillés. Si nous comptons aussi le seul miracle qui a suivi la mort d'Imre, nous devons en conclure que le pouvoir de conviction et l'influence de la croyance chrétienne aux miracles n'étaient encore guère puissants en Hongrie à la fin du XI^e siècle, et que même les zéloteurs du culte de saint Étienne n'y attachaient pas une grande importance. La croyance aux miracles devint progressivement populaire, et même les reliques du "populaire" saint Ladislas conservées à Várad ne suscitèrent ni guérisons ni libérations miraculeuses cent à cent-cinquante ans plus tard, mais servirent de soutien aux jugements de Dieu et aux prestations de serments.

*

Quelle image les trois points de vue étudiés donnent-ils de la place des trois légendes hongroises de saint Étienne dans l'évolution du christianisme occidental ? En résumé, on peut dire qu'elles se situent au XI^e siècle à un tournant de l'évolution du modèle de roi saint, à partir duquel (comme une solution aux contradictions, aux tensions qui se sont poursuivies pendant de longs siècles) les fonctions du souverain chrétien elles-mêmes devinrent le critère de la sainteté. Le nouveau modèle de *rex iustus* vertueux fondateur de la nation, législateur, gouverneur de l'Église, ne se manifeste pas seulement dans l'hagiographie, mais il touche également deux autres domaines essentiels. Bien qu'Étienne n'ait pas pu le prévoir, sa renommée de saint roi sera l'un des principaux soutiens du recueil de lois qu'il fut le premier à rédiger — et inversement : l'édiction de lois ajoute une dimension essentielle au code des vertus du roi saint.¹⁰² D'autre part, par ses *Admonitions*, le roi saint contribue à définir les

¹⁰⁰ *Legendae Stephani*, 438-440/52-53 ; Patrick J. Geary, *Furta sacra. Thefts of Relics in the Central Middle Ages*, Princeton University Press, Princeton, 1978.

¹⁰¹ Benedicte Ward, *Miracles and the Medieval Mind*, Londres, 1982 ; Vauchez, *La sainteté*, 495-557 ; Pierre-André Sigal, *L'homme et le miracle dans la France médiévale (XI^e-XIV^e siècle)*, Cerf, Paris, 1985.

¹⁰² Folz, *Les saints rois*, 155-172, analyse cette dimension du culte des rois saints.

principes de base de la monarchie chrétienne, non seulement par l'exemple de ses actes et de ses lois, mais aussi sous un aspect théorique.¹⁰³

Les Légendes de saint Étienne montrent que l'hagiographie a aussi joué un rôle important dans le développement du nouveau modèle de souverain, et fonctionnant effectivement comme des représentations du souverain, elles ont montré l'exemple à ses successeurs.

La Légende Majeure n'a pas seulement fourni le modèle des activités du souverain, elle a aussi souligné que le roi Étienne s'est délibérément efforcé toute sa vie de mériter sa place parmi les saints. Sur le principe du *do ut des*, « il proposa au Christ... de daigner dans sa grâce l'accueillir parmi les habitants des cieux » ; l'auteur de la Légende a souligné avec une intention inhabituelle pour la mentalité religieuse récente la qualité de « trésor éternel » des investissements que fit Étienne en répandant ses aumônes.

Cette détermination basée sur le principe du pouvoir, comme je l'ai rappelé, ne fut pas une conséquence de la genèse nationale et politique d'Étienne, mais de l'évolution sur plusieurs décennies du modèle de roi saint, ainsi que des courants de la chrétienté du XI^e siècle. Cependant, la dimension faiblement religieuse des légendes de saint Étienne et leur pauvreté relative en motifs folkloriques ont eu un contre-effet sur l'évolution du culte de saint Étienne. Elles ont maintenu ce saint jusqu'à nos jours dans le domaine originel de son rôle de politique étatique et religieuse.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

¹⁰³ Jenő Szűcs, « Szent István Intelmei : az első magyarországi államelméleti mű », *Szent István és kora*, sous la direction de Ferenc Glatz et de József Kados, MTA Történettudományi Intézete, Budapest, 1988, 32-53 ; Wilhelm Berges, *Fürstenspiegel des hohen und späten Mittelalters*, Leipzig, 1938.

La Hongrie au milieu du XI^e siècle

En 895 et 896, le peuple hongrois envahit et occupa le bassin des Carpates. Auparavant, il vivait sur un territoire situé entre les montagnes de l'est des Carpates et le Dniepr, le pays d'Etelköz, qu'une attaque conjointe des Petchenègues et des Bulgares l'avait contraint à abandonner.¹ Avant la conquête hongroise, deux variantes rivales de la civilisation européenne se retrouvaient dans le bassin du Danube et de la Tisza : germano-latine d'un côté, slavo-grecque (byzantine) de l'autre. À la fin du IX^e siècle, la question ne s'était pas encore posée par laquelle de ces deux branches culturelles le peuple hongrois nomade—semi-nomade se rattacherait à l'Europe civilisée, puisque la confédération des tribus magyares — après l'installation dans le bassin des Carpates — était en conflit avec la civilisation occidentale comme avec celle de Byzance. Les manifestations les plus caractéristiques de ces violentes confrontations furent les campagnes de razzias que les Hongrois menèrent régulièrement pendant de longues décennies contre les territoires riches et développés d'Europe, principalement pour les piller. (Des actions militaires de caractère analogue avaient été menées auparavant par les Germains, les Huns, les Avars, les Slaves, les Arabes, puis par les Normands à la même époque que les Hongrois.) En fait, pendant presque trois quarts de siècle (899-970), ceux-ci furent en guerre contre l'Europe, et combattirent les peuples et les pays européens civilisés.

Les Hongrois, qui avaient un prince à leur tête depuis le début du X^e siècle, durent cesser leurs razzias à la suite de désastres militaires. En 995, l'empire germanique leur infligea près de la ville d'Augsbourg une défaite catastrophique qui eut pour conséquence l'arrêt définitif des razzias contre l'Europe occidentale. Ils dirigèrent alors leurs offensives vers le sud (les Balkans), principalement contre Byzance. Mais en 970, les Hongrois — alliés aux Russes, aux Petchenègues et aux Bulgares — furent écrasés par les Byzantins. L'empereur de Byzance (le basileus) s'empara en 971 de la Bulgarie qu'il annexa à son empire, et ses troupes avancèrent jusqu'à la ligne du Danube et de la Save qui constituait la frontière méridionale de la principauté hongroise. L'occupation et l'annexion de la Hongrie par Byzance était à l'ordre du jour ! Dans cette période de crise exceptionnelle, le nouveau prince, Géza, se tourna vers l'autre empire pour demander de l'aide. À cette époque comme par la suite, les souverains germaniques s'opposaient unanimement à ce que Byzance progresse et conquière des territoires dans leur voisinage immédiat, car cela aurait eu pour conséquence un renversement drastique de l'équilibre des puissances en Europe

¹ Au sujet de la conquête hongroise, voir Gyula Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century*, Szeged, 1996, 175-205.

centrale. En même temps, les empereurs allemands avaient eux aussi des vues sur la Hongrie. À partir de ce moment, jusqu'à la fin du XII^e siècle, on vit l'empire germanique et l'empire byzantin (grec) rivaliser pour s'approprier la terre hongroise impliquée dans leur propre situation géopolitique. Les prétentions des deux grandes puissances sur la Hongrie revêtirent toutes les formes, depuis la conclusion d'alliance jusqu'à l'annexion totale, en passant par l'influence politique, la dépendance féodale et diverses formes d'assujettissement, voire la soumission par les armes.

Dans l'étau tantôt relâché, tantôt resserré des tentatives de domination des deux empires, les souverains hongrois eurent souvent l'occasion de pratiquer une politique de louvoiement, dont l'adroite utilisation leur permit régulièrement d'éviter l'expansion de l'extérieur la plus dangereuse pour eux. C'est ce qui se produisit notamment en 972-973, lorsque Géza fit la paix et conclut une alliance avec l'empereur Otton I^{er} qui, avec l'aide de l'évêque apostolique envoyé en mission par l'archevêque de Mayence, entreprit de répandre la religion chrétienne romaine en terre hongroise. L'alliance germano-hongroise eut un effet dissuasif sur Byzance qui avait également subi entre temps une invasion arabe à l'est, et le basileus renonça à attaquer la Hongrie. Géza fit définitivement cesser les razzias, et ceci mit fin à la période de confrontation. D'autre part, grâce à la christianisation par l'Allemagne, le peuple hongrois commençait à s'intégrer pacifiquement à la communauté des peuples chrétiens d'Europe. La politique de Géza a indiscutablement ouvert la voie à une influence politique germanique en Hongrie, qui se renforça progressivement par la suite.

Un des signes de cette influence fut le mariage allemand du prince héritier Étienne en 995-996, ainsi que la lance que lui offrit l'empereur germanique, et qu'il porta lorsqu'il fut prince (997-1000) puis roi (1000-1038) parmi ses insignes de souveraineté. Cela signifiait indiscutablement la reconnaissance par les Hongrois de la souveraineté de l'empire et la soumission aux souverains germaniques. En 997, des soldats allemands combattirent aux côtés d'Étienne contre ses rivaux. À la fin du X^e siècle, Étienne reçut de Rome la couronne royale que l'empereur Otton III et le pape Sylvestre II envoyaient conjointement au premier roi des Hongrois. Cela représenta une grande réussite internationale pour le roi et pour son pays du point de vue de l'intégration à l'Europe. Mais en même temps, cette couronne resserra les liens de la Hongrie et de l'empire germanique. Toutefois, Étienne I^{er} relâcha progressivement ces liens trop étroits. Il renforça délibérément ses relations avec Byzance. En 1002, il conclut une alliance avec l'empereur Basile II, lui apporta une aide militaire en 1015, et en 1023, il fiança son fils, le prince héritier Imre à une princesse de Byzance. Il est vrai qu'il soumit l'Église de Hongrie au pape de Rome, mais il permit aussi l'évangélisation par Byzance et la soutint dans le pays. La politique hongroise d'autonomie et d'indépendance provoqua une attaque militaire germanique en 1030, dont le but principal était l'inféodation *totale* de la Hongrie.

En repoussant cette attaque, les Hongrois évitèrent la soumission à l'empire germanique et le royaume de Hongrie devint un état souverain.²

À la mort d'Étienne I^{er}, Pierre monta sur le trône (1038-1041), mais il fut renversé par son rival, Samuel Aba (1041-1044) et reconquit le pouvoir avec l'aide des Allemands. À partir de ce moment, les empires germanique et byzantin s'efforcèrent régulièrement d'intervenir dans les luttes pour le trône de Hongrie. Le mode et l'importance de leurs interventions était fonction de leur situation respective selon l'époque. Sous le second règne de Pierre (1044-1046), la politique germanique remporta un grand succès. Au printemps de 1045, afin de consolider son trône excessivement instable, Pierre devint vassal de l'empire germanique en recevant d'Henri III la souveraineté de la Hongrie en même temps que la lance d'or comme insigne du pouvoir. Pierre fit serment d'allégeance au souverain germanique, lui versa un impôt, accueillit en garnison des troupes allemandes, et introduisit le droit germanique en terre hongroise.³ Tout ceci eut pour conséquence que le royaume de Hongrie devint une province vassale de l'empire germanique, ce qui, dans l'histoire ancienne de la Hongrie, doit être indiscutablement considéré comme le point culminant de l'influence du pouvoir germanique. La grande majorité de la société hongroise qui considérait le second règne de Pierre, à cause de son inféodation *totale* et *ouverte*, comme une domination germanique, fit front contre lui et le destitua définitivement en 1046.⁴

² Sur l'histoire de la Hongrie entre 896 et 1038 et son arrière-plan international, voir Thomas Bogayay, *Stephanus Rex*, Vienne, 1975 ; György Györffy, *István király és műve* (Le roi Étienne et son œuvre), Budapest, 1977 ; *Magyarország története I. Előzmények és magyar történet 1242-ig* (Histoire de la Hongrie. Prodrômes et histoire jusqu'en 1242), sous la direction de György Székely, Budapest, 1984, (la partie que j'ai consultée est l'œuvre de György Györffy, dans ce qui suit : Györffy, 1984), 589-834 ; György Györffy, *König Stephan der Heilige*, Budapest, 1988 ; István Lázár, *Petite histoire de la Hongrie*, Budapest, 1989, 42-65 ; Gyula Kristó, *Die Árpádendynastie* (La dynastie árpádienne), Budapest, 1993, (dans ce qui suit : Kristó, 1993), 19-82 ; Ferenc Makk, *Magyar külpolitika (896-1196)* (Politique extérieure de la Hongrie, 896-1196), Szeged, 1993, (dans ce qui suit : Makk, 1993), 7-56 ; Béla Köpeczi, *Histoire de la culture hongroise*, Budapest, 1994, 25-35 ; Gyula Kristó—Ferenc Makk, *Az Árpád-ház uralkodói* (Les souverains de la maison des Árpád), Budapest, 1995, (dans ce qui suit : Kristó—Makk, 1995), 17-52. Sur les thèses relatives à la lance et la couronne d'Étienne I^{er}, le premier roi de Hongrie, voir en particulier Josef Deér, *Die heilige Krone Ungarns*, Vienne, 1966 ; *Insignia regni Hungariae I*, sous la direction de Zsuzsa Lovag, Budapest, 1983 ; György Székely, « Koronaküldések és királykreálások a 10-11. századi Európában » (Envois de couronnes et créations de rois dans l'Europe des X^e et XI^e siècles), *Századok* 118, 1984 (dans ce qui suit : Székely, 1984), 905-949 ; Éva Kovács—Zsuzsa Lovag, *The Hungarian Crown and other Regalia*, Budapest, 1988 ; József Gerics—Erzsébet Ladányi, « A Szent István lándzsájára és koronájára vonatkozó források értelmezése » (Interprétation des sources relatives à la lance et à la couronne de saint Étienne), *Levéltári Szemle*, 1990/2, 3-14 ; József Gerics, *Egyház, állam és gondolkodás Magyarországon a középkorban* (L'Eglise, l'État et la mentalité en Hongrie au Moyen Âge), Budapest, 1995, 23-50 ; Iván Bertényi, *A magyar Szent Korona* (La sainte couronne de Hongrie), Budapest, 1996, 7-90.

³ Zoltán J. Kosztolnyik, *Five Eleventh-Century Hungarian Kings : Their Policies and Their Relations with Rome*, New-York, 1981, 1-55 ; Györffy, 1984, 842-843 ; Kristó, 1993, 86 ; Makk, 1993, 64-66.

⁴ Sur les circonstances de la seconde destitution du roi Pierre, voir Gyula Pauler, *A magyar nemzet története az Árpád-házi királyok alatt I* (Histoire de la nation hongroise sous les rois árpadiens), Budapest, 1989 (dans ce qui suit : Pauler, 1989), 91-93 ; Kristó, 1993, 86-88.

Dans ce qui suit, nous allons étudier comment la situation de la Hongrie entre les deux empires a évolué sous le nouveau roi, André I^{er} (1046-1060).

André vivait auparavant en Russie, où il avait épousé Anastasie, l'une des filles de Jaroslav le Sage, prince de Kiev.⁵ Il reçut donc naturellement l'aide militaire des Russes dans la guerre qu'il mena contre Pierre.⁶ Lorsqu'il eut pris le pouvoir, André mit délibérément à l'écart les insignes de la royauté que son prédécesseur avait reçus au printemps 1045, car ceux-ci symbolisaient la domination germanique. Puisqu'André ne voulait pas faire usage des insignes allemands de Pierre, il lui fallait une nouvelle couronne. Il se tourna alors vers Byzance. Ce rapprochement fut sans aucun doute favorisé par la paix signée en 1046 entre le souverain de Kiev et le basileus qui avaient réglé leurs conflits. Des éléments dynastiques vinrent renforcer cette démarche diplomatique : Vsevolod, le fils de Jaroslav épousa alors la fille de l'empereur de Byzance. L'étroite alliance gréco-russe fut encore marquée par l'aide que l'armée de Kiev apporta bientôt — à l'automne 1047 — au basileus pour mater la révolte de Léon Tornikios qui brigua le trône.⁷ On peut supposer à juste titre que le beau-père d'André, Jaroslav le Sage joua un rôle considérable dans l'évolution des relations entre la Hongrie et Byzance.⁸ C'est avec la couronne offerte par le basileus que le roi de Hongrie fut couronné au début de 1047. Il s'agit de la couronne grecque dite de Constantin Monomaque ornée de plaques d'émail dont une représentait le basileus.⁹ Ce cadeau stabilisa visiblement les relations du royaume de Hongrie et de l'empire byzantin qui s'étaient encore dégradées en 1040, lorsque le roi Pierre avait soutenu Petar Deljan, prétendant au trône bulgare, dans son soulèvement contre Byzance.¹⁰

⁵ Emericus Szentpétery, *Scriptores rerum Hungaricum I-II*, Budapest, 1937, (dans ce qui suit : SRH I-II), I, 345 ; *Monumenta Germaniae Historica inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum*, éd. Georgius Henricus Pertz, Scriptorum I-XXX, Hannoverae, 1826-1926, (dans ce qui suit : MGH), I, 339 ; voir à ce sujet В. Т. Пашуто, Внешняя политика Древней Руси, Moscou, 1968 (dans ce qui suit : Pasuto, 1968), 52 ; Я. И. Штернберг, Анастасия Ярославна, королева Венгрии, Вопросы Истории, 1984, 180-181.

⁶ MGH XX, 803.

⁷ Pasuto, 1968, 80 ; Georges Ostrogorsky : *L'histoire de l'état byzantin*, Paris, 1969, (dans ce qui suit : Ostrogorsky, 1969), 356 ; Dimitri Oblensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500-1453*, Londres, 1971, 225 ; Alexandre Soloviev, *Byzance et la formation de l'État russe*, Londres, 1979, 241-248.

⁸ Я. Штернберг, Стежками старшої дочки Ярослава, in Київ, 1988/7 (dans ce qui suit : Sternberg 1988), 148.

⁹ SRH I, 125, 343-344 ; SRH II, 38, 503 ; MGH III, 126 ; MGH IX, 498 ; MGH V, 126. En ce qui concerne la date, voir Bálint Hóman—Gyula Szekfi, *Magyar történet I* (Histoire de la Hongrie), Budapest, 1939, 259 ; Tadeusz Wasilewski, « La couronne royale — symbole de la dépendance à l'époque du haut Moyen Âge », *La Pologne au XI^e Congrès International des Sciences Historiques à Bucarest*, par Stanislas Bylina, Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1980, 39 ; Makk, 1993, 68. Pour d'autres datations, voir Székely, 1984, 935-936. Sur la couronne, voir aussi Zoltán Kádár, « Quelques observations sur la reconstitution de la couronne de l'empereur Constantin Monomaque », *Folia Archaeologica*, 16 (1964), 113-124 ; Gyula Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, (dans ce qui suit : Moravcsik, 1970), 62-64.

¹⁰ Györfy, 1984, 849 ; Kristó, 1993, 83.

Les deux parties furent avantagées par ce rapprochement, puisque la renommée internationale d'André augmenta considérablement du fait de sa reconnaissance par Byzance, et en même temps, Byzance qui se trouvait dans une situation difficile, avait d'importants intérêts politiques à ce que la paix soit faite sur la ligne du Danube et de la Save.¹¹ Il est selon nous indiscutable qu'avec la couronne, André a accepté la supériorité hiérarchique du basileus, une dépendance *symbolique* — sans allégeance ouverte — qui représentait de loin le moindre mal face à la menace germanique. Ceci n'est pas à négliger lorsqu'on évalue la situation internationale du royaume hongrois. En pratique, la suzeraineté symbolique de Byzance ne menaçait en rien l'indépendance effective de l'état hongrois. Le fait que le royaume de Hongrie, ayant brisé le joug de la suzeraineté germanique, s'ouvre à Byzance, fut enregistré à la cour de Constantinople comme une grande réussite de politique extérieure.¹² D'après ce qui précède, nous considérons comme non fondée l'opinion qu'un conflit armé aurait opposé la Hongrie et Byzance en 1049, puisque en raison de leurs difficultés respectives, cela n'aurait été dans l'intérêt d'aucun des deux états. Pour notre part, nous situons cette bataille entre 1057 et 1059.¹³

En 1046, André en lutte contre Pierre reçut l'aide de masses nombreuses de païens qui, au cours des combats, se livrèrent à d'abominables massacres sur les membres de l'Église. Ils exterminèrent 60 à 70% du haut clergé et sans doute une plus grande proportion du bas clergé. Après son couronnement, André chassa les païens et s'attela à l'organisation intérieure du royaume.¹⁴ Il lui fallut pratiquement reconstituer l'appareil ecclésiastique hongrois, compléter l'épiscopat, mais il était également nécessaire de compenser les énormes pertes en hommes du bas clergé. Comme il était en conflit avec le souverain germanique, il ne pouvait trouver de remplaçants que dans les pays qui n'appartenaient pas à l'empire germanique ou n'en dépendaient pas étroitement.¹⁵ Ceci explique que sous le règne d'André, les relations religieuses et culturelles entre la Hongrie et la Lorraine franco-wallonne furent renforcées et considérablement intensifiées. Des ecclésiastiques vinrent par groupes entiers de cette région vers la Hongrie, parmi eux Liedvin, l'évêque de Bihar que nous pouvons considérer comme l'un des partisans les plus fidèles d'André. Il est le premier évêque de Bihar dont le nom soit connu, et plusieurs chercheurs sont d'avis qu'André fut le fondateur de l'évêché de Bihar.¹⁶ L'influence franco-wallonne

¹¹ Sur la situation de Byzance, voir Ostrogorsky, 1969, 350-357 ; Denis A. Zakythinos, *Byzantinische Geschichte 324-1071*, Vienne-Cologne-Graz, 1979, 246-265 ; Romilly Jenkins, *Byzantium and the Imperial Centuries ad 610-1071*, Toronto, 1987, 345-347.

¹² Makk, 1993, 68.

¹³ Voir aussi l'avis différent de Gyula Kristó, *Magyarország története 895-1301* (Histoire de la Hongrie de 895 à 1301), Budapest, 1984, 85.

¹⁴ MGH V, 127. Sur l'organisation intérieure, voir Ferenc Makk, « Megjegyzések I. András történetéhez » (Remarques sur l'histoire d'André I^{er}), *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica* 90, Szeged 1990, (dans ce qui suit : Makk, 1990), 26-30.

¹⁵ Györffy, 1984, 850-851.

¹⁶ MGH XXV, 89 ; MGH VII, 335 ; MGH XV, 963 ; MGH X, 492 ; J.-P. Migne, *Patrologia Latina I-CCXXI*, Paris 1857-1886 (dans ce qui suit : PL), CXLVI, 1465. Sur tout ceci, voir Dezső Pais, « Les

(gallicane) est sensible dans la liturgie et dans le culte des saints. Ainsi la vénération de saint Aignan fut-elle introduite en Hongrie à cette époque sur l'initiative du roi André. Le roi, profondément croyant, était convaincu de ce que le saint évêque le défendrait contre Henri, son ennemi mortel, comme il avait autrefois protégé sa ville d'Orléans contre les Huns. Il fonda en 1055 à Tihany un monastère bénédictin voué à saint Aignan et à la Vierge Marie, mais en fit également construire un à côté pour des moines de rite byzantin.¹⁷ À cette époque il existait à Zebegény un autre ermitage de moines pratiquant le rite grec. Le roi fonda à Visegrád un monastère orthodoxe voué à saint André.¹⁸ Ceci indique que d'une manière analogue à Étienne I^{er}, il mena une politique religieuse ouverte à l'est comme à l'ouest, tout en soutenant sans équivoque l'hégémonie de l'Église de Rome.¹⁹

L'accession au pouvoir d'André mit fin non seulement au règne de Pierre, mais du même coup à la domination germanique. Il était bien sûr inéluctable que l'empire germanique n'accepte pas la disparition de ce rapport de vassalité. André en était parfaitement conscient. Un document hongrois montre qu'il craignait que le souverain germanique n'attaque la Hongrie afin de venger Pierre.²⁰ Une source occidentale établit que les craintes du roi de Hongrie d'une offensive germanique étaient tout à fait fondées. Anselme de Besate écrivit à la fin des années 1040 qu'à la cour allemande, on s'attendait à ce que Henri III triomphe des Hongrois et les assujettisse.²¹ André ne doutait aucunement que son règne ne dépende de l'évolution des relations germano-hongroises. Parfaitement conscient du réel rapport de forces, il s'efforça d'éviter la guerre. Par chance, à cette période la plus critique de consolidation du pouvoir en Hongrie, en 1046-1047, l'évolution de la situation internationale accapara totalement Henri, si bien que la Hongrie échappa à une attaque germanique. Au début de septembre 1046, le souverain allemand entreprit sa première campagne d'Italie d'une part pour résoudre le conflit de succession au trône

rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád », *Revue des Études Hongroises et Finno-Ougriennes*, 1923, (dans ce qui suit : Paris, 1923), 17-18 ; Miklós Komjáthy, « A tihanyi apátság alapítólevelének problémái » (Les problèmes de la charte fondatrice de l'abbaye de Tihany), *Levéltári Közlemények*, 1955 (dans ce qui suit : Komjáthy, 1955), 43 ; György Györffy, « A székesfehérvári latinok beletelepülésének kérdése » (L'installation des latins à Székesfehérvár), *Székesfehérvár évszázadai II*, Székesfehérvár, 1972, 39-40 ; Gyula Kristó, *A vármegyék kialakulása Magyarországon* (L'évolution des comitats de Hongrie), Budapest, 1988, 475.

¹⁷ SRH I, 345 ; SRH II, 503 ; Géza Bárczi, *A tihanyi apátság alapítólevele mint nyelvi emlék* (La charte fondatrice de l'abbaye de Tihany en tant que monument linguistique), Budapest, 1951, (dans ce qui suit : Bárczi, 1951), 8-12 ; Komjáthy, 1955, 39-45 ; Péter Váczy, « A korai magyar történet néhány kérdéséről » (Quelques questions de l'histoire ancienne de la Hongrie), *Századok*, 92 (1958), 268-270 ; Györffy, 1984, 850-851 ; Ervin Pamlényi, *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Roanne—Budapest, 1974, 67.

¹⁸ Moravcsik, 1970, 113-114 ; Komjáthy, 1955, 40.

¹⁹ Makk, 1993, 70.

²⁰ SRH I, 55.

²¹ Karl Manitius, « Gunzo Epistola ad Augienses et Anselm von Besate Rhetorimachia. Monumenta Germaniae Historica », *Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters II*, Weimar, 1958, 98 ; voir aussi *Magyország története I* (Histoire de la Hongrie), sous la direction de Erik Molnár, Budapest, 1971, 57.

papal, d'autre part afin d'être sacré empereur par le pape de Rome.²² Le jour de la Pentecôte 1047, le 7 juin, Henri revenu d'Italie à la mi-mai se préparait à partir en guerre contre la Hongrie, lorsqu'il apprit que le prince Gottfried de Lorraine et le comte Baudouin de Flandre avaient lancé un soulèvement armé.²³ Les insurgés reçurent un temps le soutien d'Henri I^{er}, roi de France, allié dynastique du prince de Kiev au même titre qu'André. On peut supposer, mais sans le prouver, que cette nouvelle tournure des événements, favorable pour la Hongrie, a incité le roi de France et ses alliés à entrer en action contre l'empereur allemand.²⁴

C'est dans ces circonstances que les émissaires d'André arrivèrent à la cour allemande. Plusieurs documents allemands rapportent que le roi offrait de se soumettre, de verser un impôt annuel et de servir fidèlement Henri si celui-ci le reconnaissait comme souverain légitime de Hongrie et renonçait à tout projet de guerre.²⁵ Nous avons la conviction qu'André n'a pas pu prendre d'engagements aussi humiliants. Il était tout à fait conscient de ce qu'une des principales raisons de la chute du roi Pierre avait été son inféodation totale et patente. À notre avis, ces conditions étaient des exigences de l'empire germanique que le roi de Hongrie n'a pas acceptées, ce qui fit échouer les négociations.²⁶ Au cours des trois années suivantes, divers soulèvements et conflits internes empêchèrent Henri d'organiser une expédition pour assujettir le royaume de Hongrie.²⁷

Mais il n'en abandonna pas le projet, et après avoir réglé ses propres problèmes, il tint un conseil de guerre avec ses notables en juillet 1050 à Nuremberg au sujet de la question hongroise.²⁸ Afin de prévenir la guerre et de repousser l'expédition allemande à laquelle il s'attendait, André dépêcha György, archevêque de Kalocsa, dès l'automne 1050 auprès du pape Léon IX qui résidait en France, pour informer le chef de l'Église romaine de l'état des relations germano-hongroises et l'inciter à intervenir comme médiateur dans le conflit.²⁹ C'est sans doute ce qui amena le pape à envoyer en Hongrie Hugo, abbé de Cluny au début de l'année 1051 pour qu'il débâte avec le roi des possibilités de conclusion de la paix germano-

²² Wilhelm Giesebrecht, *Geschichte des deutschen Kaisergeschichte* I-III, Braunschweig, 1875, 1869, (dans ce qui suit : Giesebrecht), II, 415-418 ; Jules Gay, *Les papes du XI^e siècle et la chrétienté*, Paris, 1926, (dans ce qui suit : Gay, 1926), 115-116 ; Jean-Pierre Cuvillier, *L'Allemagne médiévale*, Paris, 1979, 287-289.

²³ MGH V, 127 ; Giesebrecht, II, 430-434 ; József Deér, *A magyar törzsszövetség és patrimoniális királyság külpolitikája* (La politique extérieure de la fédération tribale et de la royauté patrimoniale hongroises), Kaposvár, 1928, (dans ce qui suit : Deér, 1928), 61 ; Ernest Lavisse, *Histoire de France illustrée depuis les origines jusqu'à la révolution*, II, 1911, 165-166.

²⁴ Pasuto, 1968, 132 ; Sternberg, 1988, 182-183.

²⁵ MGH V, 127 ; La date de 1049 se trouve dans MGH IX, 498.

²⁶ Györffy, 1984, 849 ; Makk, 1990, 31-32.

²⁷ Giesebrecht, II, 434-474.

²⁸ MGH XX, 804-805.

²⁹ MGH IV, 509 ; voir aussi Konrad Schünemann, *Die Deutschen in Ungarn bis zum 12. Jahrhundert*, Berlin—Leipzig, 1923, 74 ; Deér, 1928, 62.

hongroise.³⁰ Les démarches diplomatiques n'ont pas manqué à cette époque, puisque dans la première moitié de l'année 1050, une délégation hongroise se rendit en Allemagne mais l'empereur Henri repoussa l'offre de paix des Hongrois qu'il ne trouva manifestement pas satisfaisante.³¹

Il entreprit deux grandes campagnes (1051, 1052) pour soumettre la Hongrie, mais elle se soldèrent par un échec.³² Une tentative de médiation de l'Autriche resta également sans résultat.³³ Pendant la guerre de 1052 en Hongrie, le pape Léon se rendit auprès du roi André I^{er} et tenta de le persuader de s'inféoder à l'empire germanique — comme l'avait fait Pierre — afin de conserver son trône. Mais le souverain hongrois n'accepta pas les propositions de paix du pape, ce qui renforce a posteriori notre conviction qu'il n'avait jamais été prêt à accepter la suzeraineté allemande.³⁴ L'empereur germanique ne voulait pas davantage renoncer à asservir le royaume hongrois, comme l'atteste un document selon lequel il envisagea une nouvelle campagne en 1053.³⁵ Mais il se produisit alors au sein de l'empire des événements qui anéantirent tous ses projets de guerre. Pendant de longues années à partir de la fin de 1052, le pouvoir impérial traversa une profonde crise. Les échecs militaires subis face aux Hongrois alimentèrent pour une grande part le fort mécontentement qui se manifestait à l'égard du pouvoir central. C'est précisément pour cette raison qu'une partie des chercheurs considèrent l'échec de la campagne de 1052 comme un tournant décisif de l'histoire du règne d'Henri.³⁶

À la fin de 1052, le conflit armé opposant Konrad, duc de Bavière et Gebhard, évêque de Ratisbonne, l'un des principaux hommes de confiance de l'empereur, déclencha une nouvelle crise grave. L'empereur soutint la cause de l'évêque et à la diète de Merseburg qui se tint en avril 1053, il destitua Konrad de son duché. Konrad se réfugia alors en Hongrie où il demanda un appui militaire afin de reconquérir son duché.³⁷ À peu près à la même époque, à l'automne 1053, des émissaires d'André se rendirent à la cour d'Allemagne et firent au nom de leur roi les propositions de paix suivantes : à titre de réparation, André verserait une forte somme, céderait une certaine partie de son pays aux Allemands et serait prêt à

³⁰ MGH XV, 939 ; PL CXLII, 924 ; voir aussi Pauler, 1899, 101.

³¹ MGH V, 130.

³² SRH I, 125, 179, 346, 347-348 ; MGH XX, 805-806 ; MGH III, 126 ; MGH XVI, 173, MGH VI, 688-689 ; MGH V, 130-131 ; Kristó, 1993, 90-91.

³³ MGH IX, 498 ; MGH XXV, 664 ; Albinus Franciscus Gombos, *Catalogus fontium historiae Hungaricae* I-III, Budapest, 1937-1938, (dans ce qui suit : Gombos), II, 1144. Il ne peut être question de ce que le roi André ait accepté la suzeraineté allemande à la fin de 1051 (voir Deér, 1928, 62).

³⁴ MGH IX, 575 ; MGH XX, 806 ; MGH VI, 689 ; Gombos, 558 ; MGH XV, 1095 ; Gombos, 2466 ; voir Pais, 1923, 17 ; Gay, 1926, 137 ; Makk, 1990, 33-34.

³⁵ MGH XX, 806.

³⁶ Giesebrecht, II, 483-485 ; Gerold Meyer Knonau, *Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Heinrich IV. und Heinrich V.*, vol I, Leipzig, 1890, (dans ce qui suit : Knonau, 1890), 5.

³⁷ MGH XX, 806-807 ; MGH XVI, 173 ; MGH VI, 689 ; MGH V, 133 ; voir aussi Giesebrecht, II, 483-485 ; Deér, 1928, 63.

apporter son aide militaire à l'empire.³⁸ Il est évident que le roi de Hongrie s'abstenait encore de manière conséquente d'accepter la suzeraineté allemande. Malgré cela, lors de la diète de Tribur réunie début novembre 1053, l'empereur se montra cette fois disposé à conclure la paix avec le roi, eu égard aux conflits qui déchiraient l'empire. Les négociations prirent alors une curieuse tournure, relativement inattendue compte tenu de ce qui avait précédé. Les émissaires hongrois rapportèrent la réponse positive de l'empereur, mais le roi la refusa sur le conseil du duc Konrad réfugié en Hongrie, et il interrompit les négociations de paix avec l'empereur.³⁹ La seule justification du comportement du roi est qu'il croyait que si la guerre interne s'aggravait en Allemagne, ces conditions — encore assez accablantes même s'il ne s'inféodait pas — pourraient être encore modérées avec le temps. C'était une entreprise risquée de la part d'André, mais nous verrons qu'elle fut couronnée de succès.

Les relations germano-hongroises subirent un changement radical. À présent, c'est le roi qui prenait l'initiative et qui attaquait. André apporta son soutien à tous les projets du duc Konrad. En 1054 et 1055, il mit à sa disposition des troupes avec lesquelles le duc attaqua des territoires d'Autriche, de Bavière et de Carinthie et tenta de s'en emparer pour son propre compte.⁴⁰ En 1055, Konrad se livra à une opération encore plus considérable. En mars 1055, l'empereur Henri III entreprit sa seconde campagne d'Italie. D'importantes affaires l'appelaient avec son armée dans la presque île des Apennins. D'une part, il devait s'occuper de la succession au trône papal vacant depuis la mort de Léon IX, d'autre part il voulait endiguer l'avance vers le nord des Normands d'Italie du sud. Enfin, il lui fallait régler la situation en Italie du nord, que Gottfried, duc de Lorraine, rendait très dangereuse pour lui, puisque son vieil ennemi voulait à présent être roi d'Italie. À peine Henri fut-il parti pour l'Italie, ses adversaires allemands entreprirent contre lui une action de grande envergure. Une importante conspiration fut tramée contre l'empereur, à laquelle participaient Gerhard, évêque de Ratisbonne, Welf, duc de Carinthie, Gottfried, duc de Lorraine et même Baudouin, comte de Flandre. Le principal but des conjurés était de tuer Henri et de placer le duc Konrad sur le trône de l'empire. Ils comptaient sur l'aide du roi de Hongrie pour mener leur projet à bien.⁴¹ Mais la réaction énergique d'Henri, ainsi que la mort inattendue de Konrad et de Welf à la fin de 1055, firent que la conjuration s'effondra. Le 5 octobre 1056, Henri III mourut à son tour, ce qui détermina une nouvelle situation de politique intérieure de l'Allemagne.

En octobre 1056, le jeune fils d'Henri âgé de six ans fut couronné roi d'Allemagne. Afin de conserver leur propre pouvoir, les hommes de l'entourage du nouveau souverain se préoccupèrent avant tout de consolider le plus efficacement

³⁸ MGH V, 133.

³⁹ MGH V, 133 ; sur ces événements, voir Giesebrecht, II, 486 ; Karl Hampe, *Deutsche Kaisergeschichte*, Heidelberg, 1968, (dans ce qui suit : Hampe, 1968), 33.

⁴⁰ MGH XX, 806-807 ; MGH V, 133 ; sur la datation, cf. Pauler, 1899, 103.

⁴¹ MGH XI, 398-399 ; MGH XX, 807 ; Giesebrecht, II, 514-525 ; Deér, 1928, 63-64.

possible la puissance du jeune roi.⁴² Pour cette raison, ils ne pouvaient même pas penser à des actions militaires contre la Hongrie. Les nouvelles propositions de paix qu'André présenta dans la période de 1056-1057 furent en fait les bienvenues pour eux. L'entourage du jeune roi était prêt à accepter ces propositions qui tendaient à faire cesser l'état de guerre et à rétablir la paix. On peut considérer comme un signe de rapprochement pacifique le fait que le duc Édouard (d'abord exilé, puis venu en Hongrie) ait pu revenir en Angleterre en 1057 sur l'intervention de la cour d'Allemagne.⁴³ André avait sans doute promis, dans l'intérêt de la paix, de ne pas s'ingérer dans les luttes pour le pouvoir en Allemagne. Ainsi la paix s'annonçait-elle également bénéfique pour les deux parties. C'est ainsi que s'explique la volonté des deux pays de garantir la paix entre eux par des liens dynastiques. Un accord de mariage fut conclu entre Salomon, fils d'André, et Judith, sœur d'Henri IV.⁴⁴ Mais la cour allemande insista pour qu'André déclare le prince Salomon comme son successeur officiel.⁴⁵ Le roi de Hongrie accepta cette condition afin de conclure une paix à laquelle on avait aspiré pendant plus de dix années de guerre. La conclusion de la paix était importante pour lui comme pour le pays, car d'une part elle consolidait son pouvoir, d'autre part, elle garantissait l'indépendance du royaume et la souveraineté de l'État en même temps qu'une vie paisible. L'ouest du pays avait subi de tels ravages au cours des campagnes allemandes de 1051 et 1052 que Theoderic, pédagogue de Liège, préféra en 1053 renoncer à partir pour Jérusalem plutôt que de traverser les terres complètement dévastées.⁴⁶

Conformément aux accords, Salomon fut couronné dauphin en 1057-1058.⁴⁷ Puis en 1058, la paix fut signée sur le champ au bord de la Morave (à la frontière entre l'Allemagne et la Hongrie) en présence des souverains, et on célébra en même temps les fiançailles de Judith et de Salomon.⁴⁸ Une alliance politique fut conclue de toute évidence en 1058 entre le royaume de Hongrie et l'empire d'Allemagne, stipulant qu'en cas de besoin chacune des parties pourrait compter sur l'appui de l'autre. C'était au Moyen Âge une conséquence naturelle, mais importante des relations dynastiques entre les familles régnantes.⁴⁹

Outre ce traité de paix avec l'Allemagne extrêmement avantageux pour la Hongrie, André I^{er} remporta des succès considérables dans d'autres domaines des

⁴² Giesebrecht, II, 531-532, III, 55-79 ; Deér, 1928, 66 ; Hampe, 1968, 35.

⁴³ PL CXC VIII, 722 ; PL CXC V, 743 ; MGH V, 188-189 ; MGH XIII, 188-189 ; Gombos, 2130 ; voir aussi Otto Rademacher, *Ungarn und das Deutsche Reich unter Heinrich IV.*, Merseburg, 1885, 4 ; Kázmér Nagy, *Skócia pannóniai királynéja*, Munich 1971, 19.

⁴⁴ SRH I, 349-350 ; MGH XX, 809.

⁴⁵ SRH I, 352, 355.

⁴⁶ MGH XII, 44.

⁴⁷ SRH I, 125, 180, 352 ; Gombos, 1755 ; sur la datation cf. Pauler, 1899, 105.

⁴⁸ SRH I, 351 ; MGH XX, 809 ; MGH V, 271 ; sur ces événements voir Knouau, 1890, 93 ; Deér, 1928, 67. Le mariage de Salomon et Judith n'eut lieu qu'à la fin de l'été 1063 en Autriche (Gombos, 1757).

⁴⁹ On trouve un jugement analogue dans Knouau, 1890, 96 ; Alfonz Huber, *Ausztria története I* (Histoire de l'Autriche), Budapest, 1899, 177.

relations de son pays. La situation de politique extérieure du royaume de Hongrie fut essentiellement consolidée sous son règne. Par son mariage russe, il avait dès le début établi de bonnes relations avec le prince de Kiev. Le mariage polonais de son frère cadet Béla jeta les bases de l'alliance politique avec la Pologne.⁵⁰ Vers 1056, le roi améliora les rapports relativement tendus avec les Tchèques en mariant sa fille Adelheid au prince morave Vratislav.⁵¹ André ne recherchait pas les conflits internationaux, c'est pourquoi on peut adhérer à la thèse récente qui considère comme non fondée l'hypothèse soutenue auparavant, selon laquelle André aurait fait la guerre à Venise en Dalmatie.⁵² Les relations de la Hongrie avec Byzance se sont temporairement détériorées sous le règne de l'empereur Isaac Comnène (1057-1059), lorsqu'André pénétra avec son armée sur le territoire de Byzance à la suite d'un incident de frontière, mais ce conflit trouva rapidement une issue pacifique.⁵³ Ce sont vraisemblablement des combats engagés à la frontière par des tribus nomades (petchenègues) venant des territoires de Byzance, qui avaient poussé André à entreprendre une campagne de représailles.⁵⁴

André I^{er} s'est révélé être un souverain efficace tant en politique intérieure que dans le domaine international. Tandis que le royaume de Hongrie progressait efficacement dans la voie du féodalisme (ce qui favorisa son intégration à l'Occident), le roi, en se libérant de la domination allemande, préserva avec fermeté l'indépendance de son pays. L'opinion selon laquelle André I^{er} serait devenu le vassal de l'Allemagne en concluant la paix, est totalement erronée.⁵⁵

Toutefois, le pouvoir consolidé d'André I^{er} fut gravement mis en danger à la fin de son règne. En effet, le prince Béla, son frère, suscita une crise interne afin de s'emparer du pouvoir. La cour d'Allemagne qui s'intéressait vivement aux affaires hongroises fut informée de la discorde entre André et Béla. Des ambassadeurs furent envoyés d'Allemagne pour réconcilier le roi et son frère, mais leur tentative fut un échec.⁵⁶ Quand il vit qu'il ne serait pas capable de vaincre André seul, Béla partit pour la Pologne d'où il revint accompagné de l'armée du prince Boleslaw II. Au

⁵⁰ SRH I, 335 ; sur les relations de Béla avec la Pologne, voir Jerzy Dowiat, « Bela I węgierski w Polsce (1031/32-1048) », *Przegląd Historyczny* 56/2, Varsovie, 1965, 1-23.

⁵¹ MGH VI, 690 ; Gombos, 529 ; MGH IX, 77 ; Gombos, 1595, 1990-1991. Il est possible que le roi Péter se soit remarié à la fin des années 1050 avec la princesse tchèque Judith. Voir à ce sujet Szabolcs Vajay, « Géza nagyfejedelem és családja » (Le prince Géza et sa famille), *Székesfehérvár évszázadai* I, Székesfehérvár, 1967, 93-94.

⁵² Voir Györfly, 1984, 848-849. Sur les nouvelles thèses, voir Lujo Margetić, « Vjerodostojnost vijesti Andrije Dandola o Dalmaciji u XI st. », *Зборник Радова Византолошког Института* (19), Belgrade, 1980, 130-132.

⁵³ Gyula Moravcsik, *Az Árpád-kori magyar történelem bizánci forrásai* (Les sources byzantines de l'histoire de la Hongrie arpádienne), Budapest, 1984, 93, 95, 101, 109 ; Pauler, 1899, 105-106.

⁵⁴ Il est possible que les Petchenègues, en tant qu'alliés de Byzance, aient déjà à cette époque tenté de s'emparer des territoires hongrois. Voir à ce sujet Györfly, 1984, 861 ; Makk, 1993, 103, 113.

⁵⁵ Lajos Elekes—Emma Lederer—György Székely, *Magyarország története az őskortól 1526-ig* (Histoire de la Hongrie des débuts à 1526), Budapest, 1961, 70.

⁵⁶ MGH IX, 539, la date de 1054 est erronée. Voir à ce sujet Makk, 1990, 38-39.

cours des batailles de l'automne 1060, le roi André I^{er}, malgré le soutien militaire des Allemands et des Tchèques, fut vaincu par le prince.⁵⁷ Béla I^{er} fut couronné roi de Hongrie en décembre 1060 à Székesfehérvár.⁵⁸ Son règne (1060-1063) ouvrit une nouvelle période de crises dans l'histoire de la Hongrie. Les puissances étrangères purent à maintes reprises tenter d'assujettir l'État hongrois. La situation intérieure et extérieure du royaume de Hongrie ne se stabilisa de nouveau qu'à la fin du règne de Ladislas I^{er} (1077-1095).⁵⁹

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

⁵⁷ SRH I, 125, 356-367 ; MGH XX, 810, MGH XVI, 173-174 ; MGH VI, 693.

⁵⁸ Voir à ce sujet Pauler, 1899, 108. Sur la personnalité et le règne d'André et de Béla, voir Kristó—Makk, 1995, 68-85.

⁵⁹ Sur le règne de Ladislas I^{er}, voir Kristó, 1993, 99-110 ; Ferenc Makk, « Saint Ladislas et les Balkans », *Acta Universitatis de Attila József nom. Opuscula Byzantina IX*, Szeged, 1994, 59-67.

Un prélat français de Hongrie : Bertalan, évêque de Pécs (1219-1251)

L'Église qui, par son caractère universel, était un point de rencontre naturel pour les sociétés médiévales, a joué un grand rôle dans l'européanisation de la société hongroise. Ses institutions ont rapproché non seulement les territoires adjacents mais aussi les plus éloignés. Les relations ecclésiastiques ont joué un rôle décisif dans l'établissement de contacts entre les Hongrois limitrophes des Allemands et des Slaves et les territoires francophones de l'époque. Les relations ecclésiastiques franco-hongroises paraissent particulièrement intéressantes dans la période qui s'étend du milieu du XI^e siècle jusqu'au milieu du XIII^e. C'est ce qui confère à la civilisation française une place importante parmi les bases de la culture de la Hongrie médiévale.

La christianisation des Hongrois et l'organisation ecclésiastique étaient dominées par le clergé des territoires voisins : Tchèques, Italiens venus du Nord de la péninsule, Byzantins et avant tout moines et clercs du sud de l'Allemagne. Mais dès les premiers temps, de nombreux contacts ont été établis entre les Églises hongroise et française ; le roi Étienne I^{er} (prince de 997 à 1000, roi de 1000 à 1038) entretenait même une correspondance avec Odilon, abbé de Cluny. Dès le début de la christianisation, des missionnaires sont venus de France. Bonipert, premier titulaire de l'évêché de Pécs fondé en 1009 était d'origine franque. Le roi Saint Étienne a ouvert vers 1018 l'asile hongrois sur le chemin de Jérusalem. Sa décision prenait une grande importance puisqu'elle permettait aux pèlerins occidentaux d'aller par route jusqu'en Terre Sainte. Parmi ceux qui traversaient la Pannonie, lieu de naissance de Saint Martin de Tours, nous trouvons d'abord des évêques et des moines venus de la Lorraine et du nord de la France.¹

Dans les années 1030, les bons rapports entre la Hongrie et l'Allemagne qui avaient caractérisé l'An Mil, se sont dégradés. En raison des tentatives allemandes de soumission féodale, les relations amicales feront place aux guerres. L'aggravation des rapports politiques exerça également son influence sur l'Église hongroise en voie de formation. Au début des années 1040, la génération des clercs qui avaient jeté les fondements de l'Église hongroise s'est déjà éteinte, ou a disparu sous le coup des révoltes païennes. Ainsi, dans la réorganisation de l'Église hongroise, le roi André I^{er} a eu recours — outre le faible recrutement national — à l'aide des prêtres étrangers, venus notamment de France. C'est ainsi qu'il accueillit les chanoines de Verdun fuyant la famine, dont plusieurs seront sacrés évêque dans leur nouveau pays. Leodvin (Lieduinus) évêque de Bihar, György (Gcorges) archevêque de Kalocsa,

¹ László Koszta, « A kereszténység kezdetei és az egyházszervezés Magyarországon », Gyula Kristó (dir.), *Az államalapító*, Budapest, 1988, 159-207.

Vilmos (Guillaume) abbé de Szekszárd ou Franco (évêché incertain) sont certainement d'origine française. Les prélats installés en Hongrie ont apparemment conservé des liens avec leur terre natale ; le même évêque Leodvin, se rendant dans son pays, fit don à la cathédrale Saint-Aubain de reliques provenant de Hongrie, et l'archevêque György effectua un pèlerinage à Toul en 1050.²

À côté du clergé séculier, les ordres monastiques sont aussi entrés en relation avec les territoires français : en 1055, André I^{er} fonda à Tihany une abbaye bénédictine dédiée à Saint Aignan, ancien évêque d'Orléans. Le choix du saint protecteur confirme le fait que le monastère était habité par des moines français.³

Au milieu du XI^e siècle, les relations ecclésiastiques se tournent vers le nord de la France, la Flandre et particulièrement la Lorraine, région marquée à l'époque par la frontière linguistique franco-allemande. La liturgie médiévale hongroise contient même beaucoup d'éléments gallicans. Les originaux de plusieurs livres liturgiques de ce siècle viennent également des diocèses de Corbeil, Liège, Rouen, Arras, Reims. Outre des contacts directs, on peut naturellement constater des liens indirects : les exemplaires de nos livres liturgiques qui contiennent des éléments francs sont souvent arrivés en Hongrie — sous une forme reconstruite — en passant par le sud de l'Allemagne (p. ex. Salzbourg).⁴

À la fin du XI^e siècle, l'Église hongroise est également entrée en contact avec le Midi : le roi saint Ladislas fonda à Somogyvár un couvent dédié à Saint Gilles, filiale du monastère de Saint-Gilles. La fondation fut marquée par la présence personnelle d'Odilon, abbé de la maison-mère. Le nouveau couvent n'accueillit, et cela jusqu'au début du XIII^e siècle, que des moines français. La filiation subsista encore longtemps, jusqu'au début du XIV^e siècle. La fondation du couvent a également entraîné l'expansion de la réforme clunisienne en Hongrie.⁵

La Hongrie était un pays ouvert et accueillait volontiers les clercs étrangers. Le bruit des honneurs dont le roi de Hongrie avait comblé les immigrés a rapidement parcouru le continent. La lointaine Pannonie semblait même être la terre promise. Ainsi parmi les nouveaux venus, à côté des ecclésiastiques destinés à évangéliser un peuple considéré comme païen, nous trouvons également des aventuriers, des clercs renvoyés ou vagabonds.⁶

Malgré les difficultés inhérentes aux conditions de transfert du Moyen Âge, les liens entre les Églises française et hongroise se sont encore approfondis au cours du XII^e siècle. D'ailleurs — contrairement à la communication ecclésiastique entre

² Péter Váczy, « A korai magyar történelem néhány kérdéséről », *Századok*, 92 (1958), 268 ; György Györffy, « A székesfehérvári latinok betelepülésének kérdése », *Székesfehérvár évszázadai*, 2, Székesfehérvár, 1972, 39-40.

³ M. Komjáthy, « A tihanyi apátság alapítólevelének problémái », *Levéltári Közlemények*, 26 (1955), 43.

⁴ P. Radó, « A magyar liturgia eredete a XI. században », *Vigilia*, 1957, 392 ; L. Veszprémy, « Szentkultusz korai liturgikus kódexeinkben », *Ars Hungarica*, 17 (1989), 19-21.

⁵ Gy. Kristó (dir.), *Korai magyar történeti lexikon*, Budapest, 1994, 605-606.

⁶ G. Bárczi, « Francia zarándokok I. Endre idejében », *Magyar Nyelv*, 32 (1936), 261.

l'Allemagne et la Hongrie — ces relations ne furent que très peu influencées par les conséquences directes des fluctuations politiques.

L'installation des « ordres blancs », celui de Cîteaux et des prémontrés est l'événement majeur du XII^e siècle. Les deux nouveaux ordres centralisés et bâtis sur le rôle dirigeant des chapitres généraux et des maisons-mères ont apporté des relations directes et intensives. Les prémontrés se sont installés très tôt en Hongrie, peu après la fondation de l'ordre. Leur premier couvent, filiale de Prémontré, a été construit en 1130 à Váradelóhegy ; il y a eu quelque 40-45 fondations jusque dans les années 1270.⁷ Il semble que, dans l'approfondissement des relations franco-hongroises, les disciples de Saint-Bernard aient joué un rôle plus important que ceux de Saint Norbert. Les cisterciens se sont installés en Hongrie en 1142, mais cette première fondation s'effectuait encore à partir d'un territoire allemand ; l'expansion réelle de l'ordre eut lieu au cours des deux dernières décennies du XII^e siècle. Le couvent d'Egres était peuplé en 1179 de moines venus de Pontigny et, en 1183, Pierre, abbé de Cîteaux et chef de l'ordre cistercien se rendit lui-même en Hongrie. Cette visite était la conséquence d'une donation du roi Béla III selon laquelle l'ordre recevait les mêmes privilèges qu'en France. Les 19 couvents masculins des cisterciens de Hongrie, dont 6 étaient peuplés directement de France, appartenaient à la branche de Clairvaux. Il semble que jusqu'à la fin des années 1230, leur effectif ait été constamment renouvelé par des moines, venus de terres françaises.⁸

Au milieu du XII^e siècle, après la deuxième croisade, les Templiers et les Hospitaliers se sont à leur tour installés en Hongrie. Nous ne connaissons que très peu de choses au sujet des croisés. Pourtant la plupart des noms connus signalent — même aux temps de derniers Árpádiens — des origines latines et, dans la majorité des cas, françaises.

L'établissement des Wallons s'amorça dès le milieu du XI^e siècle, mais n'eut de réelle envergure qu'au milieu du XII^e.⁹ Ils étaient souvent accompagnés de leurs prêtres. Ils ont conservé les coutumes et pratiques religieuses de leur terre natale et ont également introduit en Hongrie le culte des saints des pays lointains.

L'importance grandissante du culte de Saint Jacques à la fin du XII^e siècle prouve l'existence des pèlerinages à Compostelle. Le début de ces voyages peut être situé au milieu du siècle. Le pèlerinage a ouvert une nouvelle voie de relations avec le Midi et les Pyrénées.¹⁰

L'influence des écoles françaises devient de plus en plus importante au cours du XII^e siècle. À partir du milieu du siècle, nous connaissons déjà le nom de clercs

⁷ F. Oszvald, « Adatok a magyarországi premonstreiek Árpád-kori történetéhez », *Művészettörténeti Értesítő*, 6 (1957), 231-254.

⁸ F. L. Hervay, *Repertorium historicum ordinis Cisterciensis in Hungaria*, Rome, 1984, 19-27 ; L. Koszta, « A Ciszterci rend története Magyarországon kolostoraik alapítása idején », *Magyar Egyháztörténeti Vázlatok*, 5 (1993), 115-128.

⁹ Gy. Székely, « A székesfehérvári latinok és vallonok a középkori Magyarországon », *Székesfehérvár évszázadai*, I, Székesfehérvár, 1972, 45-70.

¹⁰ T. Guzik, R. Fehérvári, « A magyar pálos rendi építészet kialakulása », *Építés - Építészettudomány*, 12 (1980), 200-201 ; E. Csukovits, « Cum caps... cum bacilla », *Aetas*, 1994/1, 16.

qui avaient fait des études en France. De même, Lukács, archevêque d'Esztergom, une des figures majeures de la vie ecclésiastique et politique de la deuxième moitié du XII^e siècle, a acquis ses connaissances à Paris. À la fin du siècle, les étudiants hongrois formaient une petite colonie aux environs du couvent Sainte-Geneviève à Paris.¹¹

On doit à l'influence des clercs français — et surtout à celle des prêtres hongrois ayant fait des études en France — le fait que l'usage de l'écriture sera marqué dès le milieu du XI^e siècle par les pratiques françaises. La langue française et la prononciation latine en usage en France ont également influencé le latin de Hongrie et son orthographe.¹² L'étude de la charte de fondation de l'abbaye de Tihany, permet de démontrer l'influence constante de la pratique diplomatique française. À partir du début du XII^e siècle, les types scriptulaires utilisés en Hongrie correspondent entièrement aux types scriptulaires des diplômes français contemporains. Les relations sont tellement vivantes que les nouveaux types apparaissent pratiquement sans décalage en France et en Hongrie. Ces faits prouvent qu'à part des clercs dont nous connaissons le nom et qui ont fait des études à Paris, Orléans ou Laon, un grand nombre de Hongrois ont également passé un temps plus ou moins long dans ces centres culturels. La plupart des clercs étaient envoyés par la cour royale et, après leur retour, ils ont participé aux activités de la chapelle royale ou, à partir de la fin du XII^e siècle, de la chancellerie royale. En contrepartie de leurs services, le roi les nommait à la tête d'importants prévôtés et évêchés. Ces prélats possédant une culture française ont répandu dans les écoles des diocèses et les chapitres situés loin de la cour les connaissances acquises au bord de la Seine.¹³

On peut également repérer l'influence de ces rapports dans l'art ecclésiastique hongrois : par l'intermédiaire des clercs ayant effectué leurs études en France ou des ordres d'origine française, notamment les cisterciens, des maîtres d'œuvre et sculpteurs sont arrivés dans la vallée du Danube, venant de Bourgogne et d'autres régions françaises. Les constructions gothiques primitives d'Esztergom, Óbuda ou Kalocsa,¹⁴ ou le séjour en Hongrie de Villard de Honnecourt¹⁵ sont les meilleurs exemples de ces contacts. Bien sûr, à part l'architecture monumentale, on trouve également la trace de l'influence française dans les arts mineurs, dans le style et

¹¹ J. Györy, *Gesta regum - gesta nobilium*, Budapest, 1948, 37 ; Gy. Györffy, « Thomas Becket and Hungary », *Hungarian Studies in English*, 4 (1969), 47-48.

¹² J. Melich, *Latin betűs helyesírásunk eredete*, Budapest, 1934, 42-45 ; I. Kniezsa, *Helyesírásunk története a könyvnyomtatás koráig*, Budapest, 1952, 63-78 ; G. Bárczi, « Influence française dans l'orthographe hongroise du Moyen Âge », *Acta Linguistica*, 1 (1951), 19-55.

¹³ I. Ilajnal, *Írástörténet az írásbeliség felújításának korából*, Budapest, 1921, passim ; L. Szilágyi, « Összehasonlító írástörténet », *Századok*, 77 (1943), 233-238.

¹⁴ E. Marosi, *Die Anfänge der Gotik in Ungarn*, Budapest, 1984, passim.

¹⁵ L. Gerevich, « Villard de Honnecourt Magyarországon », *Művészettörténeti Értesítő*, 20 (1971), 81-105 et « Ergebnisse der Ausgrabungen in der Zisterzienser Abtei Pilis », *Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungariae*, 37 (1985), 126.

l'iconographie des sceaux des prélats hongrois¹⁶ ou la popularité des objets sacerdotaux ornés d'émail de Limoges.¹⁷ Les relations dynastiques furent un moteur puissant des relations ecclésiastiques. Le premier mariage a eu lieu au milieu du XI^e siècle : Sophie, la première femme du roi Géza I^{er} (1074-1077) devait venir d'une famille toulousaine ou poitevine.¹⁸ L'influence française spectaculaire (même par rapport aux périodes précédentes) de la fin du XII^e siècle peut être attribuée aux mariages du roi Béla III (1172-1196). La première femme du roi fut Anne d'Antioche, fille de Raynald Chatillon, tandis que la deuxième fut Marguerite Capet, sœur de Philippe II Auguste.¹⁹ Les reines étaient probablement accompagnées de plusieurs clercs français.

Les relations ecclésiastiques franco-hongroises, devenues intensives dès le milieu du XI^e siècle, témoignent de la multiplicité des possibilités de voyage des clercs français en Hongrie. Ainsi, il n'est point étonnant qu'au début du XIII^e siècle, nous trouvons plusieurs évêques français parmi les prélats de la Hongrie, comme par exemple un évêque de Pécs d'origine bourguignonne. Il gouverna le diocèse de 1219 à 1251 et s'appelait Bertalan (Barthélemy).

Avant l'arrivée de Bertalan à Pécs, la ville et son diocèse avaient déjà des relations avec les provinces de la France médiévale. Le premier évêque de la ville, Bonipert entretenait une correspondance avec Fulbert de Chartres, dont le délégué, Hilduin (qui était probablement d'origine française) avait offert un codex de Priscianus à l'école de Pécs qui venait d'être créée.²⁰

Au cours du XII^e siècle, des hôtes latins se sont établis à Pécs, dans les environs directs de la ville et dans de nombreuses localités du diocèse : Nagyolaszi, situé dans le comitat de Valkó est par exemple cité en 1150 dans une chronique de la croisade comme *villa advenarum Francorum*. Selon une chronique datant de 1162, les hôtes du village sont des réfugiés milanais. Le nom *latinus* ou *gallicus* donné aux hôtes est une notion collective qui recouvre des habitants de Lombardie aussi bien que des Flamands.²¹ La première mention des hôtes de Pécs date de 1181. Parmi les personnages qui ont assisté à la vente de la terre de Froa, veuve du prévôt Marcel, certains ont des noms de consonance allemande, italienne et également française ; on peut considérer sans doute comme français le nom de Gilbert, maître

¹⁶ L. B. Kumorovitz, « Az autentikus pecsét », *Turul*, 50 (1936), 55 ; I. Takács, *A magyarországi káptalanok és konventek középkori pecsétjei*, Budapest, 1992, 25.

¹⁷ É. Kovács, *Limoges-i zománcok Magyarországon*, Budapest, 1968, 32.

¹⁸ A. Gábrriel, « A magyar udvar középkori kapcsolatai », *A Jászóvári premontrei Kanonokrend gödöllői Szent Norbert Gimnáziumának évkönyve*, 1943-1944, Gödöllő, 1944, 369.

¹⁹ I. Karl, « Margit királyné, III. Béla neje », *Századok*, 44 (1910), 49-52, Gábrriel, 370-374 ; Gy. Kristó, *Die Arpaden-dynastie*, Budapest, 1993, 150-158.

²⁰ L. Makkai — L. Mezey (éd.), *Árpád-kori és Anjou-kori levelek*, Budapest, 1960, 109 ; J. Holub, « Bonipertus », *Janus Pannonius Múzeum Évkönyve*, 1959, 97-99.

²¹ J. Szalay, « Városaink nemzetiségi viszonyai a XIII. században », *Századok*, 14 (1880), 544-548 ; M. Auner, « Latinus », *Századok*, 50 (1916), 33-35, Székely, 61-67.

hospitalier.²² La dignité de prévôt marque la terre d'origine des hôtes français. Cette appellation ferait allusion à la veuve du chef du chapitre cathédral. Il peut sembler curieux — même si le célibat ne sera institué en Hongrie qu'au XIII^e siècle et si à l'époque en question les possessions de chanoine n'étaient pas encore liées à l'entrée dans un des ordres importants qui exigeaient le célibat — que le dirigeant du chapitre cathédral, deuxième homme du diocèse, eût été marié. Cependant, le mot *prevost* avait, entre autres, le sens de *iudex* et *vicillus*. Une telle signification du mot était fréquente en France et particulièrement dans le Nord.²³ On peut également trouver cette variante sémantique dans le latin en usage à l'époque en Hongrie : dans la charte de franchise des hôtes d'Olaszi (aujourd'hui Olaszliszka) près de Sárospatak, concédée par le roi Émeric en 1201, le juge du village est mentionné sous le nom de *prevôt*.²⁴ Le lieu où l'usage du mot *prevôt* est le plus répandu (le nord de la France), l'apparition simultanée des noms de consonance allemande et française des hôtes de Pécs peuvent montrer qu'une partie des hôtes de la ville mentionnés en 1181 sont venus des régions voisines de la frontière linguistique franco-allemande. Les hôtes de Pécs jouissaient d'une certaine autonomie ; ils avaient leur propre paroisse, dirigée par le curé Bugardi. Le même diplôme de 1181 mentionne un village des environs de Pécs nommé Olaszi ;²⁵ l'appellation *olasz* (italien) désignait surtout des Français et des Wallons.

Les ornements de la cathédrale de Pécs montrent des influences lombarde (l'autel de la Sainte-Croix) et bourguignonne (les reliefs des rampes de la crypte).²⁶ D'après le style et la grande quantité des sculptures, il est vraisemblable qu'un certain nombre d'artistes latins (Lombards, Bourguignons) y ont collaboré un assez long temps ; plusieurs d'entre eux ont même pu s'installer à Pécs.

L'évêque Bertalan venant de France a donc pu rencontrer dans sa cité des gens dont la culture et la langue étaient proches des siennes ; ainsi Pécs ne lui était point étranger même à son arrivée. Les Lombards ne lui étaient pas non plus inconnus, étant donné que de nombreux marchands lombards habitaient à Lyon, qui se trouvait près des fiefs de sa famille, et que la ville était même considérée comme lombarde.

L'histoire des Gros, la famille de Bertalan, peut être suivie depuis le milieu du X^e siècle. Son premier représentant connu, Josseran I^{er} comptait dans les années 980 parmi les six seigneurs les plus puissants de Mâcon.²⁷ Parmi leurs châteaux, c'est d'abord Uxelles qui devient le cœur des domaines, mais il sera effacé plus tard par Brancion devenu siège des Gros. Les deux forteresses étaient des centres seigneuriaux pouvant rivaliser avec le château du comte de Mâcon.²⁸ L'influence des

²² Gy. Forster, (éd.), *III. Béla király emlékezete*, Budapest, 1900, 345.

²³ Szalay, 552 ; Auner, 37 et Székely, 63.

²⁴ Gy. Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis*, VI/1, Buda, 1829, 181-183.

²⁵ Forster, 345.

²⁶ M. Tóth, « La cathédrale de Pécs au XII^e siècle », *Acta Historiae Artium*, 24 (1978), 43 et suivantes.

²⁷ G. Duby, *La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région maconnaise*, Paris, 1953, 143.

²⁸ Duby, 165.

Gros devient réellement importante dès le XII^e siècle.²⁹ À cette époque, au début du siècle, un membre de la famille s'est installé en Flandre ; par son intermédiaire, les parents restés sur les anciens domaines sont entrés en relation avec les cours occidentales, notamment avec celle des comtes de Flandre.³⁰ Au début du XIII^e siècle, Josseran VI, frère de Bertalan, a profité des tentatives centralisatrices des Capétiens et est devenu l'appui du roi de France dans la région. Il sera nommé par Louis IX d'abord châtelain (1232), puis lieutenant de la noblesse dans la province de Mâcon (1236).

Curieusement, la montée politique de la famille au XIII^e siècle est parallèle à des difficultés économiques. Ils hypothèquent d'abord — pour mille livres de Dijon — une grange et le domaine Saint-Hippolyte en faveur de l'abbaye de Cluny. En 1224, un nouveau domaine aura le même sort. En 1237, le frère de Bertalan cède pour 1500 marcs d'argent, encore à Cluny, la châtelainie de Boutenvant, plusieurs villages et, pour 400 livres de Dijon, le patronage d'une église. Le signe le plus visible de la crise est qu'ils doivent mettre en vente en 1259 la majeure partie de leurs domaines, les fiefs ancestraux de Brancion et d'Uxelles.³¹

Les six grandes familles dominant le comté de Mâcon s'efforcent aussi d'acquérir des biens ecclésiastiques proches de leurs terres. Les comtes de Mâcon donnent au début du XII^e siècle un évêque à Vienne et un autre à Besançon, et sont parents avec le pape Callixte II lui-même. Un membre de la famille Bagé est archevêque de Lyon entre 1148-1153, un autre devient évêque de Mâcon, un troisième évêque d'Autun.³² Curieusement, au lieu des bénéfices du clergé séculier, la famille Gros était plutôt attirée par la vie monacale. Leurs domaines sont limitrophes avec ceux de Cluny : le château de Brancion, leur principale résidence, se trouvait à 25 kilomètres de l'abbaye. Au cours de toute son histoire, la famille a fait des donations importantes à l'abbaye ; plusieurs de ses membres sont même entrés chez les bénédictins de Cluny. À la fin du XI^e siècle Josseran III, peu après son entrée au monastère, en est devenu le *custos*.³³ Au milieu du XII^e siècle, l'abbé du célèbre monastère est issu de la famille Gros : Robert le Gros a fait vœu à Cluny en 1130 ; en avril 1157, après la mort de Pierre le Vénérable, il est élu abbé. Les circonstances de l'élection nous laissent supposer que les parents bourguignons de Robert (et même son oncle, le comte de Flandre) y ont joué un rôle non négligeable. Mais les seigneurs de Brancion n'ont pas longtemps tiré gloire de leur parent devenu abbé, car ce dernier est mort dès novembre 1157.³⁴ Entre 1230 et 1235, c'est un parent des Gros, Étienne de Berzé qui occupe la charge d'abbé ; plus tard ce sera un

²⁹ Duby, 437.

³⁰ Duby, 466.

³¹ Duby, 552-558 et 579.

³² Duby, p 465.

³³ Duby, 192.

³⁴ N. Huyghebaert, «Une crise à Cluny en 1157 : l'élection de Robert le Gros successeur de Pierre le Vénérable », *Revue Bénédictine*, 93 (1983), 337-353.

membre de la famille même, Étienne de Brancion, neveu de l'évêque Bertalan.³⁵ La vie monacale attirait les membres de la famille Gros en raison de la proximité et de l'autorité de Cluny. Il semble que seul Bertalan soit devenu membre du clergé séculier.

Bertalan est probablement né au château de Brancion. Henri II le Gros et Béatrice, fille de Barthélemy de Vigorny³⁶ eurent trois fils : Josseran reçut le château de Brancion, Henri III hérita de celui d'Uxelles, Barthélemy, le plus jeune a choisi la carrière ecclésiastique. Malgré le partage des châteaux, les domaines de famille demeuraient unifiés sous le contrôle du fils aîné.³⁷ Les problèmes surgis à l'élection de Bertalan comme évêque de Pécs nous permettent d'établir sa date de naissance d'une manière relativement exacte. Il fut accusé en 1219 devant le pape Honoré III de ne pas avoir encore atteint l'âge requis pour la fonction d'évêque par le troisième concile du Latran,³⁸ ses accusateurs le jugeaient trop jeune. Cependant l'enquête prouva le bon droit de Bertalan.³⁹ Or, en 1219, il a juste dépassé 30 ans, il devait donc être né peu avant 1189.

Le jeune Bertalan ne chercha pas à acquérir un riche bien ecclésiastique en Bourgogne : il a quitté Mâcon, sa terre natale. Sa décision s'explique par des traditions familiales et par ses liens parentaux. Les Gros ont saisi presque toutes les occasions pour se croiser et participer à la défense de la Terre sainte. Ainsi, on les trouve souvent à Jérusalem : Bertrand IV est rentré chez lui en 1116, mais repartait dès 1147. En 1190, c'est le tour d'Henri II, père de Bertalan : il part aussi pour la libération de la Terre sainte. Josseran VI, frère aîné de Bertalan, se distinguait à son tour dans la croisade d'Égypte organisée par Saint Louis en 1248 ; il y est mort vers 1253.⁴⁰ Les motivations de la croisade ont beaucoup contribué à ce que Bertalan se rende à Constantinople occupée en 1204. Il devait rejoindre les croisés à Cîteaux le 14 septembre 1201, lorsque les nobles bourguignons ont pris la croix au grand chapitre des cisterciens. De même Geoffroy de Villehardouin mentionne, parmi les nobles rejoignant l'armée, le nom de Hugues de Berzé, père et fils, proches parents

³⁵ Les historiens n'ont pas encore adopté une position commune concernant la direction du monastère de Cluny entre 1230-1235. Selon Duby (465) c'est Étienne Berzé ; le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, XIII, Paris, 1953 y enregistre d'abord Étienne II de Brancion, puis Étienne III de Berzé (81-83) ; d'après M., Pacaut, *L'Ordre de Cluny*, Paris, 1986, les abbés Étienne II et Étienne III viennent également de Brancion (p 244). De toutes ces opinions on peut quand même conclure que ceux qui dirigent Cluny entre 1230 et 1235 étaient les parents de l'évêque Bertalan.

³⁶ Sz. Vajay, « Dominæ reginæ militis. Árpád-házi Jolánta magyarjai Valencia visszavétele idején », É. H. Balázs — E. Fügedi — F. Maksay (dir.), *Mályusz Elemér emlékkönyv*, Budapest, 1984, 402.

³⁷ Duby, 445-446.

³⁸ K. Ganzer, *Papsttum und Bistumbesetzungen in der Zeit von Gregor IX. bis Bonifaz VIII*, Köln-Graz, 1968, 18-19.

³⁹ A. Theiner, *Vetera monumenta historica Hungariam sacram illustrantia*, I, Romae, 1859, 24-26 ; P. Pressutti, *Regesta Honorii papae III*, Bd. I. (reprint), New York, 1978, reg. 2642.

⁴⁰ Duby, 446 et 579 ; Vajay, 402 ; *Europäische Stammtafeln. Neue Folge*, Hrsg. v. Schwennicke, D. III/1, Marburg, 1984, tableau 122.

de Bertalan.⁴¹ Bertalan a également pu rejoindre la croisade grâce à ses relations parentales : profitant de sa parenté flamande, il est devenu membre de la suite de Yolande, fille du comte de Flandre Baudouin V et sœur de Baudouin VI et de Henri, futurs empereurs de Constantinople.⁴² Ainsi le jeune clerc vivait entre 1204 et 1215 dans les cercles proches de la cour des empereurs de Constantinople.

André II, devenu veuf en 1213, a demandé en mariage Yolande, fille de Pierre de Courtenay, empereur latin (1216-1219) et de Yolande de Flandre. Les chefs de la députation accompagnant la nouvelle reine en Hongrie étaient Péter (Pierre), évêque de Győr et Frank, fils de Bertold qui, d'après la date de leurs honneurs, ont dû arriver avec elle à la cour du roi hongrois vers la fin de 1216 ou le début de 1217.⁴³

Comme chaque reine au Moyen Âge, Yolande était aussi suivie dans son nouveau pays d'un grand nombre de dames d'honneur, clercs et chevaliers. Nous connaissons même le nom de certains membres de la compagnie, comme la Française Ahalyz, femme du noble Botez, honorée — à la demande de la reine — par André II.⁴⁴ La femme de Miklós Csák était aussi une Française. Les relations établies entre Miklós Csák et l'abbaye cistercienne d'Egres, proche de Yolande, nous permettent de supposer que sa femme était également l'une des dames d'honneur de la nouvelle reine.⁴⁵ Malheureusement, nous ne savons que très peu de choses des chevaliers arrivés en Hongrie avec la reine : les sources ne mentionnent qu'un seul de ses parents appelé Denis⁴⁶ et le noble Galterius.⁴⁷ Le nom de ce dernier rend aussi vraisemblable son origine étrangère. Nous connaissons encore deux clercs de Yolande : Barthélemy, futur prévôt ecclésiastique et, à partir de 1226, évêque de Veszprém, fondateur de la chancellerie de la reine (1224)⁴⁸ et Bertalan de Gros élu évêque de Pécs, sans doute à l'instigation du roi, par le chapitre de la ville après la mort de l'évêque Kalán en 1218.

Comme nous l'avons déjà remarqué, peu après son élection, Bertalan fut accusé devant le pape Honoré III, de ne pas avoir atteint, l'âge prescrit par le droit canonique et de ne pas disposer de connaissances suffisantes. Le pape lança aussitôt une enquête sévère dans plusieurs lettres datées du 25 août 1220.⁴⁹ Dans celle qu'il adresse à Bertalan, il ordonne que l'élection soit annulée, au cas où celui-ci n'aurait pas atteint l'âge requis. Mais s'il présente seulement des déficiences en matière de sciences, il serait suspendu de ses seules fonctions dans les affaires *in spiritualibus*.

⁴¹ Geoffroy de Villehardouin, *Bizánc megvétele*, Budapest, 1985, 19 (chapitre 45).

⁴² Stammtafeln II, tableau 6.

⁴³ M. Wertner, *Az Árpádok családi története. Nagybecskerek*, 1892, 421-422 ; Gy. Pauler, *A magyar nemzet története az árpád-házi királyok alatt*, II (reprint), Budapest, 1984, 54.

⁴⁴ T. Smičiklas, *Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae ac Slavoniae*, t. III, Zagrabiae, 1905, 183.

⁴⁵ J. Karácsonyi, *A magyar nemzetségek a XIV. század közepéig*, t. I, Budapest, 1900, 295.

⁴⁶ Wertner, 444-445 ; L. Thallóczy, « Árpád-házi Jolánta Aragon királynője », *Századok*, 31 (1897), 586.

⁴⁷ RA, 540.

⁴⁸ L. Fejérpataky, *A királyi kancellária az Árpádok korában*, Budapest, 1885, 98.

⁴⁹ Theiner, I, 24-25.

À János, archevêque d'Esztergom, qui a confirmé et sacré Bertalan contre les prescriptions du concile, il serait défendu de disposer des revenus de son diocèse ; les dépenses nécessaires ne pourraient être effectuées qu'avec le consentement des évêques de Veszprém et d'Eger. Signe de la sévérité du jugement, le pape relève de l'archevêque la confirmation du futur évêque de Pécs aussi. La publication et l'exécution des mesures concernant Bertalan et l'archevêque János sera confiée à Róbert et à Tamás, respectivement évêques de Veszprém et d'Eger. Honoré III procéda d'une manière très vigilante à la vérification de l'âge de Bertalan : comme les deux évêques hongrois n'avaient pu faire qu'une simple estimation, il la confia à l'abbé cistercien de La Ferté et à l'évêque de Mâcon, chef ecclésiastique du territoire où se trouvaient les domaines de la famille de Bertalan. Ce dernier avait d'ailleurs été ordonné prêtre dans le diocèse du prélat bourguignon.⁵⁰ Sur l'ordre du pape, ils ont mené une enquête rapide mais très poussée. Ainsi, cinq mois plus tard, Honorius pouvait reconnaître, dans sa bulle du 29 janvier 1221 que Bertalan avait déjà 30 ans révolus lors de son élection.⁵¹ Peu après, apprenant que des difficultés avaient surgi dans le diocèse de Pécs en raison du pouvoir partiel de Bertalan, il lui rendrait les pleins pouvoirs (pour les affaires *in temporalibus*, et *in spiritualibus*) à condition qu'il soit accompagné d'un homme savant jusqu'à l'acquisition de la culture nécessaire.⁵² Le même jour, Honoré III a également remis les peines de János, archevêque d'Esztergom.⁵³ Ainsi Bertalan ne fut limité dans la direction de son évêché que pendant six mois.

Si l'on veut présenter les activités épiscopales de Bertalan, les relations entretenues avec le chapitre cathédral entrent au rang des problèmes primordiaux. Les diplômes pontificaux nous révèlent qu'il fut élu évêque par le chapitre. Cependant Honoré ne fait aucune mention de la suspension du droit d'élection du chapitre qui devrait être une punition habituelle dans le cas d'une telle irrégularité. Par cela il reconnaît, bien que tacitement, que l'élection de Bertalan est due à l'initiative du roi et, d'une manière diplomatique, il garde en même temps le silence concernant la personne qui avait dû porter plainte contre Bertalan.⁵⁴ L'âge, les connaissances (ou les défauts) du jeune clerc arrivé en Hongrie peu avant son élection devaient être parfaitement connus des chanoines de Pécs. Le manque des sanctions prises contre le chapitre nous laisse entendre l'origine de l'informatrice du pape.

⁵⁰ Presutti, I, 2642. L'évêque de Mâcon était, à partir de 1199, Pontius de Villars. Il a ainsi pu connaître personnellement Bertalan qui avait quitté sa terre natale vers 1201. K. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, II, Münster, 1898, 345.

⁵¹ Theiner, I, 26.

⁵² Theiner, I, 28. La culture et le niveau linguistique de Bertalan sont éminemment démontrés par le style de ses diplômes. On a constaté de nombreuses arhythmies dans les actes publiés sous son nom. E. Rácz, *A ritmikus próza XII-XII. századi okleveleinkben*, Budapest, 1927, 23.

⁵³ Theiner, I, 28.

⁵⁴ Theiner, I, 24-25.

La nomination royale ne fut probablement pas à l'origine des protestations du chapitre car, au moins à cette époque, elle était une pratique générale en Hongrie : ainsi, au lieu des chanoines locaux, ce sont les clercs de la chancellerie royale qui ont occupé les évêchés vacants.⁵⁵ L'attitude exécrationnable des chanoines s'explique mieux par les difficultés de communication. Bertalan, ne résidant en Hongrie que depuis deux ans et, en outre, à la cour majoritairement francophone de la reine Yolande, ne connaissait pas encore vraiment la langue hongroise ; les lacunes de sa culture posent également le problème du niveau de son latin. Ainsi, au début, Bertalan a dû rencontrer des obstacles même dans la prise de contact avec les clercs de sa propre cathédrale. Le contact demeurait encore impossible au sein du diocèse, avec les laïcs : il était incapable d'exercer seul ses fonctions pastorales, prêcher ou confesser.⁵⁶

Après les problèmes du début, la relation entre l'évêque et son chapitre paraît libérée de différends. En raison des difficultés linguistiques du début (nécessité constante de traduire) et des ambassades fréquentes des années suivantes, Bertalan a eu besoin d'une aide plus grande de la part de ses chanoines. Cela conférait au chapitre une importance croissante dans la direction du diocèse. La relation correcte est éminemment illustrée par le fait qu'en 1230, pour régler le différend établi entre Kálmán, duc de Slavonie, et les Templiers de Slavonie, Grégoire IX y envoie Bertalan en compagnie de son prévôt.⁵⁷ En 1239, alors que de nouvelles hostilités surgissaient entre Kálmán et les chevaliers, Bertalan a cédé aux Templiers, contre un don de Kálmán et pour la paix, les dîmes de deux villages. Dans cette affaire, l'évêque et son chapitre ont agi ensemble⁵⁸ : ainsi dans les années 1230, le chapitre cathédral avait le droit de consensus dans le gouvernement du diocèse. L'épiscopat de Bertalan signifie en même temps le renforcement du chapitre ; la relation correcte et équilibrée est aussi signalée par l'importance accrue du chapitre dans ses activités de *locus credibilis*.

Parmi les événements les plus connus de l'épiscopat de Bertalan figure la fondation d'un monastère : vers 1235, il a réuni les ermites des environs de son siège, et a fondé pour eux un couvent à Üröghegy, non loin de Pécs.⁵⁹ L'existence de la colonie d'ermites peut être attestée par des diplômes dès 1234.⁶⁰ L'église du couvent fut dédiée à Saint Jacques. Au début du XIII^e siècle, le culte de l'apôtre

⁵⁵ L. Koszta, « Az 1306-os pécsi püspökválasztás », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae, Acta Historica*, 98, Szeged, 1993, 40-41.

⁵⁶ Sur les problèmes linguistiques, voir R. Richter, « Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter », *Historische Zeitschrift*, 222 (1976), 222 et du même auteur, *Sprache und Gesellschaft im Mittelalter*, Stuttgart, 1979, 58-60 et 73.

⁵⁷ Theiner, I, 146-147.

⁵⁸ Smičiklas, IV, 80-81.

⁵⁹ E. Kisbán, *A magyar pálos rend története (1225-1711)*, I, Budapest, 1938, 15-17.

⁶⁰ La liste des dons de Bertalan figure au diplôme de 1252 de l'évêque Achille, *Hazai Oklevéltár*, 1234-1536, Budapest, 1879, 24-27.

Saint Jacques s'est renforcé en Hongrie,⁶¹ toutefois, le choix du patronage s'explique mieux par l'attachement personnel du fondateur. Bertalan provenait d'une région sillonnée par des routes de pèlerinage allant à Compostelle;⁶² sa famille a même entretenu des relations étroites avec l'abbaye de Cluny qui comptait parmi les principaux inspireurs et organisateurs des pèlerinages entrepris au tombeau de Saint Jacques. Il est presque certain que notre évêque effectua aussi un pèlerinage à Compostelle et plaça sur l'autel de l'église des ermites une relique qu'il en avait rapportée. Les domaines du couvent ne furent jamais strictement séparés de ceux de l'évêché : il devait ainsi demeurer dans une stricte dépendance de l'évêque et son autonomie foncière absolue n'a été réalisée qu'au milieu du siècle, à l'époque de l'évêque Achille, son successeur.⁶³ Cet acte acheva d'ailleurs la fondation. Au cours de la deuxième moitié du XIII^e siècle, les moines ont rejoint l'ordre des ermites de Saint Paul, alors en voie d'organisation.

Au début du XVI^e siècle, Gergely Gyöngyösi, prieur général pauliste publie, dans son *Vitae fratrum eremitarum Ordinis Sancti Pauli*, la règle rédigée par l'évêque Bertalan sous forme de lettre à l'usage des ermites.⁶⁴ La littérature plus ancienne considérait cette règle comme authentique.⁶⁵ Cependant Elemér Mályusz a prouvé que ce diplôme, même pour des raisons formelles, ne pouvait être authentique ; il a plutôt été rédigé par Gyöngyösi qui voulait, selon toute vraisemblance, projeter les intentions des paulistes du XVI^e siècle.⁶⁶ Cette thèse est encore étayée par le fait qu'en raison de sa brièveté et son contenu, la version de Gyöngyösi se révèle incapable de régler la vie d'une communauté monacale en formation.

L'autre fondation ecclésiastique connue de Bertalan fut la construction de l'église paroissiale Saint-Barthélemy à Pécs. Au Moyen Âge les gens considéraient comme protecteur le saint dont ils portaient le nom et lui faisaient souvent de riches fondations.⁶⁷ Les Grandes Chroniques de Hongrie relatent que, lors de sa croisade en 1217, le roi André II a acheté en Terre Sainte, entre autres, la main droite de l'apôtre Saint-Barthélemy.⁶⁸ L'évêque de Pécs, proche de la Cour, acquit par

⁶¹ T. Bogyay, *A jáki apátsági templom és Szent Jakab-kápolna*. Szombathely, sans date, 84 ; T. Guzsik — R. Fehérvári, 200-201.

⁶² Y. Battineau, *Der Weg der Jakobspilger*. Bergisch Galdbach, 1989, 3 ; H. Jedin, *Atlas zur Kirchengeschichte*, Freiburg, 1987, 18.

⁶³ Kisbán, 17 ; Gregorius Gyöngyösi, *Vitae fratrum eremitarum Ordinis Sancti Pauli primi eremita*, éd. F. Hervay, Budapest, 1988, 37.

⁶⁴ *Id.*, 37-38.

⁶⁵ Kisbán, 15-17.

⁶⁶ E. Mályusz, « A Pálosrend a középkor végén », *Egyháztörténet*, 3, 1945, 19-20 ; E. Mályusz, *Egyházi társadalom a középkori Magyarországon*, Budapest, 1971, 257-258.

⁶⁷ G. Klaniczay, « A középkori magyarországi szentkultusz-kutatás problémái », *Történelmi Szemle*, 24 (1981), 280.

⁶⁸ *Scriptores rerum Hungaricum*, I, éd. I. Szentpétery, Budapest, 1937, (SRH) 466. L'arrivée de la relique en Hongrie a contribué à renforcer le culte de Saint-Barthélemy. Outre celle de Pécs, on lui a dédié des églises par exemple à Brassó (Gy. Györfy, *Az Árpád-kori Magyarország történeti földrajza*, I, Budapest,

l'intermédiaire de la reine Yolande, une pièce de cette relique grâce à laquelle il put construire une église en l'honneur de son saint protecteur. Les fouilles effectuées vers 1930 ont précisé que la construction a dû être terminée à l'époque de l'invasion des Mongols.⁶⁹

La situation de la nouvelle église paroissiale nous donne d'importantes informations sur l'histoire du peuplement et de la topographie médiévale de Pécs. Dans les sièges épiscopaux hongrois, la fin de la vie communautaire des chanoines, la construction de maisons chanoinales indépendantes sont caractéristiques du début du XIII^e siècle. Ces édifices et les rues qu'ils dessinent ont surgi à proximité des châteaux épiscopaux, afin que les chanoines puissent avoir un accès facile aux messes célébrées dans la cathédrale auxquelles ils étaient, au moins en théorie, tenus d'assister. De même, les archidiares installés dès cette époque dans les chapitres cathédraux ont construit leurs habitats à côté des maisons chanoinales, créant ainsi, au cours de la première moitié du XIII^e siècle un nouveau noyau d'habitation à Pécs, à l'est de la cathédrale. Les chanoines avaient naturellement leur personnel dont l'effectif augmentait en même temps que leurs revenus. Alors, le nombre élevé d'habitants exigeait la construction d'une nouvelle église paroissiale.

L'église Saint-Barthélemy fut construite juste à la frontière sud de cette nouvelle agglomération. Son chef était vraisemblablement l'évêque Bertalan,⁷⁰ mais les données du XIV^e siècle montrent déjà une relation étroite entre la paroisse et le chapitre, le développement du patronat exigeant encore de nouvelles recherches. Il semble pourtant que ce droit passa aux mains du chapitre. Ce fut certainement Bertalan, renonçant à son évêché en 1251, qui le rendit à ses chanoines ; un hôpital a même été joint à la paroisse. Nous n'avons aucune information concernant les revenus de l'église au temps de la fondation, mais d'après le registre papal de dîmes de 1332-1337, son curé jouissait de revenus élevés, équivalents à ceux d'un chanoine ; il employait également ainsi plusieurs chapelains.⁷¹

L'emplacement de la nouvelle église paroissiale joua un rôle catalyseur dans l'évolution qui vit la création d'un centre — l'actuelle place Széchenyi — au siège épiscopal formé jusque-là de plusieurs agglomérations indépendantes et le début de la formation de l'aspect topographique de Pécs, si caractéristique jusqu'à aujourd'hui.

1987, 827 ; E. Marosi, « Az Árpád-kori művészet történetéhez », *Fejezetek a régebbi magyar történelemből*, II, publié par F. Makk, Budapest, 1985, 62) et à Gyöngyös (L. Misóczki, « Fejezetek Gyöngyös művelődéstörténetéből a közgyűjtemények tükrében », *Tanulmányok Gyöngyös történetéről*, publié sous la direction de P. Havassy, et P. Kecskés, Gyöngyös, 1984, 613). On peut également mentionner l'inscription d'une boucle de ceinture trouvée à Kígyóspuszta dont le texte est le suivant : « Saint Barthélemy, prie pour moi ». A. Pálóczi Horváth, *Besenyők, kunok, jászok*, Budapest, 1989, tableau n° 15.

⁶⁹ Ses bâtisseurs ont utilisé les restes des murs de l'ancien cimetière paléochrétien. Le nouvel édifice était une église à une seule nef longue de 21,5 m et large de 10 m (couvrant ainsi 220 m²) avec un sanctuaire à clôture droite. Gy. Gosztonyi, *A várostemplom építéstörténete*, Pécs, sans date, 14-23.

⁷⁰ Auner, 39.

⁷¹ Gy. Tímár, *Pécs egyházi társadalma Károly Róbert korában*, Pécs, 1982, 52-53.

Outre la gestion de son diocèse, Bertalan prit part à l'évangélisation de la Bosnie et de la Cumanie. Grâce à l'aide du jeune roi Béla, Róbert, archevêque d'Esztergom avait commencé la christianisation en Cumanie pendant la deuxième moitié de l'an 1227, comme légat du pape. Il a baptisé le prince Borc avec tout son peuple et mis sur pied un évêché missionnaire à la tête duquel on trouve Théodoric, provincial dominicain.⁷² Bertalan, évêque de Pécs figurait parmi les prélats de la compagnie de l'archevêque. Il est à noter que les évêques cités comme missionnaires en Cumanie sont, sans exception, d'origine française : l'archevêque Róbert est né aux environs de Liège,⁷³ Rajnald, évêque de Transsylvanie venait de Normandie,⁷⁴ Bertalan évêque de Veszprém était venu avec Yolande, et la Bourgogne était la terre natale de Bertalan, évêque de Pécs. La participation active des évêques d'origine étrangère dans le mouvement missionnaire peut être expliquée par plusieurs facteurs : les prélats mentionnés étaient originaires des territoires centraux de la chrétienté occidentale, de territoires où le problème du paganisme n'existait pas. Ils trouvaient étrange le fait que les territoires voisins soient habités, et en grande quantité, par des peuples non christianisés ; les pontifes hongrois en avaient déjà l'habitude, ils étaient résignés à cette situation limitrophe. Pour les Français, tout cela paraissait inhabituel, irrégulier et se présentait comme un défi ; chez eux, la volonté de propager la foi devait être plus forte. L'esprit d'entreprise, le goût de l'aventure, le désir de conquérir de nouveaux territoires et de nouveaux peuples pour le christianisme convenaient davantage à leur mentalité. Ils avaient un certain désir d'affronter le danger, ce que démontre déjà leur déplacement des territoires centraux vers les périphéries de la chrétienté. D'autre part, étrangers, nouveaux venus, ils devaient prouver leur compétence à la dynastie et la société hongroise, et ceci encore plus que leurs homologues issus de l'aristocratie indigène. Tout cela devait les pousser à une activité plus forte : ils ont plus facilement compris et aidé la réalisation des projets des dominicains récemment installés en Hongrie.

Il semble que Bertalan ait favorisé, lui aussi, l'installation des dominicains en Hongrie. La première mention d'une maison conventuelle dominicaine à Pécs est faite en 1238 ; pour leur installation, l'autorisation du seigneur de la ville, donc de l'évêque, était indispensable : il se peut également qu'il ait fait venir les moines. La communauté monastique de Pécs devint une des bases de l'évangélisation de la Bosnie. Nous savons qu'elle envoyait des moines missionnaires vers le Midi et que l'argent destiné à la construction de la cathédrale de Bosnie était conservé dans cette maison.⁷⁵ En 1236, le pape Grégoire IX confiait à Róbert, archevêque d'Esztergom, et à l'évêque Bertalan la tâche d'aider Zobislaus, fils d'Étienne, l'ancien ban de Bosnie rejetant l'hérésie.⁷⁶ L'intérêt que Bertalan portait aux territoires d'outre-Save

⁷² J. Ferenc, *A kunok és püspökségük*, Budapest, 1981, 133 ; Pauler, II, 98.

⁷³ *Monumenta ecclesiae Strigoniensis*, I, éd. N. Knauz, Strigonii, 1874 (MES), 257.

⁷⁴ J. Temesváry, *Erdély középkori püspökei*, Kolozsvár, 1922, 323.

⁷⁵ Smičiklas, IV, 65-66 ; A. Hodinka, *Tanulmányok a bosnyák-djakóvári püspökség történetéből*, Budapest, 1898, 8.

⁷⁶ Theiner, I, 147 ; MES, I, 315.

est également démontré par les relations étroites qu'il entretenait avec Kálmán, duc de Slavonie.⁷⁷

La participation à l'évangélisation de la Bosnie était déjà un facteur de rivalité entre l'évêché de Pécs et l'archevêché de Kalocsa. À l'époque de Bertalan surgit une contestation de frontière ouverte entre les deux diocèses concernant l'appartenance de certains territoires de la Sirmie. Un procès de 1228 révèle que Bertalan avait obtenu — il faut avouer, par un diplôme faux — le patronat du monastère de Szávaszentdemeter.⁷⁸ Finalement, en 1247, Benedek, archevêque de Kalocsa, a prié le pape Innocent IV de séparer les deux diocèses parce que le manque de frontières tracées était à l'origine de nombreux différends entre leurs dirigeants.⁷⁹

Au début du XIII^e siècle, afin d'expédier les affaires litigieuses de l'Église, la papauté a institué des juges délégués : l'enquête, la convocation et le règlement des différends étaient confiés à deux ou trois dirigeants ecclésiastiques du pays en question. Ces requêtes démontrent d'une certaine manière dans quelle mesure ces derniers étaient connus ou reconnus au Saint-Siège, quelle était leur autorité aux yeux du pape. Bertalan a été sollicité huit fois ; c'est d'abord un diplôme daté de 1224 qui le mentionne, aux côtés de l'évêque de Vác et l'abbé de Szentgotthárd, comme commissaire de Honoré III dans le procès mené depuis seize ans entre l'abbaye de Pannonhalma et le chapitre de Veszprém sur l'appartenance des dîmes des églises Saint-Sauveur et Saint-Apollinaire de Tord, dans le comitat de Somogy. La sollicitation devait avoir lieu en 1223 ; pourtant, en 1224, le pape a déclaré que ses délégués n'avaient point avancé dans l'affaire. Deux des trois dignités ecclésiastiques sollicitées ont finalement convoqué les parties. L'évêque de Vác reçut un nouveau mandat dans cette affaire⁸⁰ : nous pouvons ainsi supposer que l'évêque de Pécs ou l'abbé cistercien avaient négligé leurs obligations. Longtemps après cette affaire, Bertalan n'aura pas de nouvelle commission : cette mise à l'écart révèle son probable manque de zèle.

Les sept autres sollicitations de l'évêque de Pécs se situent entre 1231 et 1236.⁸¹ L'autorité de Bertalan à Rome était probablement fondée sur le succès de ses ambassades en Aragon, étant donné que le pape Grégoire IX a également appuyé le mariage de Jacques, roi d'Aragon et de Yolande, fille d'André II. D'autre part, outre son talent de diplomate, Bertalan a dû acquérir à cette époque, la culture dont le manque lui avait été reproché lors de son élection. Ses connaissances en droit canonique sont attestées par le fait qu'en 1236, il intervient deux fois comme délégué du pape dans l'enquête menée pour éclaircir les hostilités vieilles de déjà

⁷⁷ Theiner, I, 97-99 et 146-147.

⁷⁸ Gy. Györffy, « A szávaszentdemeteri görög monostor XII. századi birtokösszeírása I », *MTA II. Osztályának Közleményei*, 1952, 70 et 87 et du même auteur, « A szávaszentdemeteri görög monostor XII. századi birtokösszeírása II », *MTA II. Osztályának Közleményei*, 1953, 90-91.

⁷⁹ Theiner, I, 205 ; J. Udvardy, *A kalocsai érsekek életrajza (1000-1526)*, Köln, 1991, 137.

⁸⁰ *Árpád-kori új okmánytár*, I, sous la dir. de G. Wenzel, Pest, 1860, 202-204.

⁸¹ Theiner, I, p. 97-99 (1231), p. 102-103 (1232), p. 125-126 (1234), p. 146-147, 147, 148 et 149 (1236).

cinq ans concernant le siège vacant de l'évêque de Várad.⁸² L'origine du différend était qu'une partie du chapitre de Várad avait élu évêque en 1231 Primogenitus, subdiacre du pape, tandis que l'autre votait pour Benedek, chanoine lecteur d'Esztergom.⁸³ La majorité des autres commissions concerne des affaires de Bosnie et de Slavonie.

En modifiant le vœu des croisés hongrois qui se portaient au secours de la Terre Sainte, le pape les invitait à porter aide à l'empereur latin de Constantinople. L'organisation de cette aide fut confiée à Gergely, évêque de Győr et Bertalan, évêque de Pécs.⁸⁴ Il est à retenir que les diplômes du pape mentionnent chaque fois, à côté de Bertalan, le doyen de l'église Saint-Pierre de Laon ; il semble au moins qu'entre 1232 et 1234, ce dernier séjourna en Hongrie. Les deux diplômes pontificaux ne signalent pas qu'il eût été envoyé par le Saint-Siège ; nous pouvons ainsi le considérer comme un membre de la suite de Bertalan, rejoignant ce dernier lors de son ambassade en Aragon, ou comme cet « homme savant » dont, en vertu de la prescription papale, Bertalan devait se faire accompagner jusqu'à ce qu'il obtienne la culture indispensable et qui, par cette relation intime, faisait partie par la suite de la compagnie de l'évêque. Ces commissions pontificales illustrent encore que l'évêque venu jadis de Constantinople entretenait des relations au moins amicales avec l'Empire latin et participait activement au recrutement des croisés destinés à secourir les Latins de Byzance.

Dans les paragraphes suivants, nous allons donner un aperçu des activités séculières de Bertalan. Au Moyen Âge, les évêques en tant que membres du Conseil royal ont souvent reçu des commissions diplomatiques dans les affaires séculières. Bertalan a dû arranger le mariage entre Jacques I^{er} et la fille d'André II née de Yolande et qui portait le nom de sa mère. Le mariage conclu avec le prince le plus important de la Méditerranée occidentale n'était point une mésalliance pour la fille d'André II,⁸⁵ son succès augmentait encore l'autorité continentale de la dynastie des Árpáds et d'André II. Les préparatifs du mariage avaient déjà commencé du vivant de la reine Yolande. C'est sans doute sur son initiative que la direction de l'ambassade de Barcelone fut confiée à l'évêque Bertalan qui connaissait la langue et la région. Selon le faux diplôme de l'évêché de Pécs daté de 1235, Bertalan a effectué quatre voyages en Aragon ; les dépenses financées par les revenus de son diocèse se sont élevées à cinq mille marcs d'argent.⁸⁶ Les dates probables des voyages sont 1229-1230, 1233, 1234-1235 et 1235.⁸⁷ En 1233, outre sa mission en

⁸² *id.*, I, 148-149.

⁸³ V. Bunyitay, *A várad püspökség története*, I, Nagyvárad, 1883, 99-100.

⁸⁴ Theiner, I, 102-103 et 125-126.

⁸⁵ Vajay, 398-399.

⁸⁶ RA, 275 ; Wertner, 44-45 ; Vajay, 402.

⁸⁷ En hiver 1229-1230, il promulgue un diplôme en Bourgogne le 13 février 1230 : *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, éd. A. Bruel, Paris, 1903, t. VI (1211-1300), 4589. En juillet 1231 et février 1232, nous voyons Bertalan dans des affaires en Hongrie : Theiner, I, 97-99 et 102-103. En hiver 1232-1233, il donne diplôme à Barcelone le 20 février 1233 : Thallóczy, 578-579. Au mois de juin 1234, il intervient de

Aragon, il devait se rendre, après la mort de la reine Yolande, dans les propriétés de cette dernière à Namur en Flandre et près d'Auxerre en France pour régler les problèmes d'héritage.⁸⁸

L'évêque Bertalan et le comes Bernardus, ministres d'André II à Barcelone, ont dressé le 20 février 1233 un diplôme sur le contrat de mariage provisoire de Jacques et de la duchesse Yolande. Selon cette lettre de mariage le dot de Yolande se compose des parties suivantes : 1. dix mille marcs d'argent, dot de sa mère ; 2. la concession du droit de recouvrement de deux cents marcs d'or que le duc d'Autriche doit à André II ; 3. le lot de propriété de Namur en Flandre ; 4. les propriétés de la mère de Yolande en France, en Bourgogne et en Hongrie ; 5. le mobilier hérité de sa mère.⁸⁹

La version finale du contrat sera promulguée par André II en Hongrie en présence des deux ambassadeurs de Jacques I^{er}. Le premier diplôme se trouve alors légèrement modifié : la concession des deux cents marcs d'or d'Autriche est supprimée. Par contre, la somme de dix mille marcs d'argent sera élevée à douze mille. Pour assurer son paiement, on a engagé le trentième, dont des montants annuels de 1500 marcs d'argent doivent être destinés à l'amortissement des douze mille.⁹⁰ Le recouvrement de la somme en question est confiée à Bertalan, évêque de Pécs, et aux maîtres des Templiers et des Hospitaliers de Hongrie. Leur commission sera d'ailleurs également confirmée par le pape Grégoire IX.⁹¹

Après la signature, Bertalan dirige le cortège qui suit la fille d'André II en Aragon. Ils seront accueillis par l'oncle de Jacques à Perpignan, près de la frontière.⁹² Enfin c'est l'évêque de Pécs qui, en présence de l'archevêque Bérenger, unit le 8 septembre 1235 le roi d'Aragon et Yolande de Hongrie à Barcelone, dans la cathédrale Sainte-Eulalie.⁹³

Les missions diplomatiques en Aragon et en Bourgogne ont donné plusieurs fois à Bertalan l'occasion de revoir ses parents qu'il avait quittés depuis des décennies et de s'occuper des affaires de sa famille. En février 1230, afin de régler un différend surgi entre son frère Josseran et Cluny, il intervient en collaboration

nouveau en Hongrie : Theiner, I, 125-126. En hiver 1234-1235, il fait acte à Cluny : F. III/2, 417 et Bruel VI, 4664. Le 8 février 1235, nous le trouvons de nouveau à Cluny : Bruel VI, 4669. À la fin du printemps, ou au début de l'été 1235 il est rentré en Hongrie avec les ambassadeurs d'Aragon Asselicus de Gvdal et Peregrinus de Bolas. Ils sont repartis après la promulgation du contrat de mariage et se trouvent à Barcelone dès le 8 septembre 1235 : Thallóczy, 583 et 586.

⁸⁸ Thallóczy, 580 ; E. Mályusz, « A magyar medieviztika forráskérdései », *Levéltári Közlemények*, 38 (1967), 9.

⁸⁹ Thallóczy, 580 ; L. Kropf, « Árpádházi Jolán Aragon királynéja », *Századok*, 31 (1897), 221-223 et Vajay, 403 note n° 37 datent le diplôme en 1234.

⁹⁰ Thallóczy, 583 ; RA, 537.

⁹¹ Theiner, I, 133. Dans son testament daté du 8 octobre 1251, la reine Yolande fait mention de ses revendications de Hongrie et désigne l'évêque de Pécs comme personnage compétent pour en attester la légitimité. Olivér Brachfeld F., *Árpád-házi Jolánta, Aragónia királynéja*, Szeged, 1993, 60.

⁹² Brachfeld, 33.

⁹³ Vajay, 402.

avec Jean, comte de Châlon.⁹⁴ Bien qu'au mois d'août de l'année suivante Bertalan ne séjourne pas en Bourgogne, son frère pense nécessaire de mentionner lors d'une affaire d'hypothèque que l'acte serait confirmé par l'évêque de Pécs.⁹⁵ Ses séjours en Bourgogne lui ont également fourni la possibilité de se rendre au monastère de Cluny à la tête duquel on trouve deux de ses parents entre 1230 et 1235. Revoyant sa terre natale, Bertalan pense dès le début des années 1230, à renoncer à son épiscopat et à rentrer en Bourgogne. En visitant le tombeau de son père au monastère de Cluny, il s'est également choisi une sépulture.⁹⁶ Dans un diplôme portant ses sceaux établi près de Cluny, il donne douze marcs d'or en plaques à la communauté de Cluny afin de faire dire la messe du bout de l'an pour l'âme de ses ancêtres enterrés au monastère.⁹⁷ C'est Elemér Mályusz qui a attiré notre attention sur le fait qu'un évêque hongrois disposait d'une immense somme d'argent au début du XIII^e siècle et qu'il pouvait la faire sortir facilement du pays.⁹⁸

On peut se demander quel profit la ville de Pécs a pu tirer des coûteux voyages de Bertalan. Pourrait-on chercher, parmi les *Gallici* ou les *Latini* mentionnés dans des diplômes à la fin du XIII^e siècle,⁹⁹ des nouveaux venus installés dans la ville, non au XII^e siècle, mais au cours du siècle suivant et dont l'arrivée peut être liée à des recrutements pendant les voyages et les visites bourguignonnes de Bertalan ? D'autre part, il est probable qu'un chevalier du nom de Dalamatius, d'origine hongroise, recevant en 1244 un fief dans la circonscription Saint-Hyppolite (Siguinus, évêque de Mâcon a d'ailleurs confirmé le don dans un diplôme) a pu aller en France grâce à la médiation de Bertalan.¹⁰⁰

Les ambassades de Bertalan en Aragon et en Bourgogne ont également eu une triste conséquence. Pendant qu'il accomplissait la mission en Espagne et en Bourgogne, le légat du pape, Jacques de Pecorar l'a suspendu, en raison de son absence, de sa fonction épiscopale. La mesure prise par le légat serait assez inhabituelle étant donné que l'évêque n'avait quitté son diocèse que pour servir les intérêts du pays. De telles missions — et les absences en résultant — étaient d'usage à cette époque. Cela semble encore plus étrange si l'on constate dans quelle mesure

⁹⁴ Bruel, VI, 4589. Au XIII^e siècle, Pâques marquait le début de l'année en Bourgogne, ainsi l'interprétation correcte de la datation «... Actum anno Domini M CC XX nono, die mercurii proxima post octavas Purificationis beate Mariae » est le mercredi 13 février 1230. F. K. Ginzel, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, t. III, Leipzig, 1914, 158 et I. Szentpétery, *A kronológia kézikönyve*, Budapest, 1985, 34.

⁹⁵ Bruel, VI, 4604.

⁹⁶ J. Koller, *Historia episcopatus Quinqueecclesiarum*, t. II, Posinii, 1782, 78 ; F. III/2, 417 et Bruel, VI, 4664.

⁹⁷ Bruel, VI, 4669 et Duby, 487.

⁹⁸ Mályusz, 1967, 9-10. Il est à retenir que l'article 23 du renouvellement de la Bulle d'or datée de 1231 fait également mention des étrangers venus en Hongrie qui ne veulent pas y rester pour toujours, mais reçoivent cependant des dignités, et font sortir les richesses du pays.

⁹⁹ ÁÜO X,107 ; ÁÜO XII, 578-579. L. Koszta, « A pécsi székeskáptalan Árpád-kori hiteles helyi tevékenységének kiadatlan oklevelei », *Baranyai Helytörténetírás*, 1989, 6 et 10.

¹⁰⁰ Bruel, VI, 4820.

le pape Grégoire a appuyé la réalisation du projet de mariage. Le roi d'Aragon était le vassal du pape et le succès des ambassades de Bertalan a contribué à ce que Jacques d'Aragon se marie avec une descendante de la dynastie des Árpáds au lieu de se lier avec la famille Babenberg qui appartenait à l'Empire de Frédéric II, principal ennemi de Grégoire IX.¹⁰¹ Ainsi le Saint-Siège a dû suivre avec une attention redoublée les ambassades de Bertalan. L'interdiction a eu lieu lors du voyage de 1233. Dès son retour en 1234, Bertalan a demandé au pape une dispense qu'il obtint dès décembre 1234.¹⁰² La décision n'avait donc pas pour but d'empêcher la mission diplomatique de Bertalan : elle s'explique plutôt par des motifs personnels. Le cardinal Jacques Pecorari était membre de l'ordre cistercien,¹⁰³ tandis que Bertalan était étroitement lié au grand adversaire, le monastère de Cluny. Au début des années 1230, les relations entre Cluny et Cîteaux se sont de nouveau détériorées pour un certain temps. Les années 1230 sont pour Cluny la période d'un essor matériel en même temps que la situation s'empirait du point de vue de la règle. Dans sa bulle du 28 juillet 1231, Grégoire IX ordonne aux clunisiens de suivre Cîteaux dans l'organisation et de tenir, tout comme les cisterciens (et avec leur aide), des chapitres généraux. Les moines de Cluny se trouvaient humiliés par la mesure papale et tardèrent à l'exécuter. Finalement il ont obtenu auprès d'Innocent IV qu'aux chapitres généraux les cisterciens soient remplacés par des chartreux.¹⁰⁴ On peut donc considérer la disposition de Pecorari comme un « remous hongrois » du conflit qui opposait les cisterciens aux moines bénédictins de Cluny. Par l'interdiction, le légat voulait même en affrontant la volonté du pape, empêcher que Bertalan offre une partie des revenus de son diocèse à Cluny.

Lorsque Bertalan revient d'Aragon en 1235, le roi André II est mort. L'évêque put toutefois conserver son influence auprès du nouveau souverain Béla IV. Ils avaient déjà établi de bonnes relations au début des années 1220 alors que le futur roi gouvernait encore le Midi. Plus tard, Bertalan participa à la mission de Cumanie soutenue par Béla. On le trouve souvent dans l'entourage du roi : il est présent par exemple, avec l'archevêque Róbert et trois dignitaires séculiers, le 29 janvier 1238 à la confirmation des possessions des Hospitaliers.¹⁰⁵ Il accompagne également le roi pendant l'invasion des Mongols.

Le récit de Rogerius nous apprend que dans la bataille de Muhi, Bertalan conduisait personnellement les soldats de son diocèse. Se rendant compte que la bataille était perdue, il s'est lancé, avec ses troupes, hors de la barricade de chariots.

¹⁰¹ A. Ballesteros y Beretta, *Geschichte Spaniens*, München-Berlin, 1943, 88 et 116-117 ; Brachfeld, 25 et 29.

¹⁰² Theiner, I, 131-132.

¹⁰³ T. Almási, « Pecorari Jakab bíboros politikai pályája », *Tanulmányok Karácsonyi Béla hetvenedik születésnapjára*, Szeged, 1990, 60.

¹⁰⁴ *Dictionnaire*, 81-83.

¹⁰⁵ Smičiklas, IV, 48.

Il fut poursuivi des Mongols : la vie de l'évêque en fuite sera finalement sauvée par le comte de Somogy László (Kán), arrivé en retard sous Muhi.¹⁰⁶

Pendant l'invasion des Mongols, Bertalan résidait à la cour de Béla IV émigrée dans la ville de Spalato, en Dalmatie avec Étienne, évêque de Zagreb, Étienne Báncsa, évêque de Vác et le chancelier Benedek déjà élu archevêque de Kalocsa.¹⁰⁷ Pécs, le siège épiscopal de Bertalan sera pillé par les Mongols. Les diplômes du *locus credibilis* conservés dans la sacristie de la cathédrale furent même détruits.¹⁰⁸ Les chanoines purent s'enfuir, car une lettre adressée au pape le 2 février 1242 mentionne que le chapitre de Pécs réside à Székesfehérvár alors que, toujours dans le même rapport, la ville de Pécs ne figure plus parmi celles qui résistent encore aux Tartares.¹⁰⁹

Après la fin de l'invasion des Mongols, Bertalan n'a eu que très peu d'occasions de participer à la reconstruction de la ville et à la réorganisation de l'évêché. Il semble qu'à l'élection d'István Báncsa à l'archevêché d'Esztergom, Bertalan ait dû se charger des missions diplomatiques de l'ancien évêque de Vác et intervenir dans les commissions royales. Il sera envoyé en Dalmatie en compagnie du duc Denis, ban de Sclavonie pour servir d'intermédiaire dans les hostilités surgies entre Trau et Spalato. Le roi avait pris parti pour Trau, lui donnant refuge lors de l'invasion : la ville de Spalato a alors demandé le secours de Ninoslav, ban hérétique de Bosnie. L'armée de Béla était déjà en route contre Ninoslav quand une délégation spatatine vint le chercher pour se disculper. Le roi a feint de leur pardonner tout en demandant que le noble et savant prévôt de Csázma, Ugrin Csák, soit élu archevêque de Spalato. Cette élection sera pourtant refusée par le chapitre de Spalato qui exprime sa volonté d'élire son évêque après de longues et mûres réflexions et jamais sur ordre ou sous la pression du peuple. Quinze jours après l'armée du ban Dénes s'approcha de la ville et dressa son camp à Salona ; le 12 juillet 1244 l'assaut fut lancé contre la ville. L'armée hongroise était divisée en plusieurs unités. La troupe commandée par Bertalan combattait tout près du ban ; un peu plus loin se distinguaient les soldats de Phile, prévôt de Zagreb, à côté d'eux les milices de Trau et le châtelain de Klissza. Les Spalatins durent se retirer dans la citadelle. Les Hongrois mirent le feu à la partie occidentale déjà occupée de la ville : toutes les maisons construites en bois ou en roseaux ont disparu dans l'incendie et même vingt maisons de pierre furent brûlées. L'ardeur du combat s'illustre par le fait que ce seul jour, cinq cents maisons ont été détruites dans la ville. D'après Thomas de Spalato, les pertes des Spalatins se sont élevées à dix personnes, celles des Hongrois et des habitants de Trau à trente. Enfin, les bourgeois demandèrent

¹⁰⁶ SRH, II, 571.

¹⁰⁷ Tamás Spalatói, « Historia Salonitana », *Scriptores rerum Hungaricarum*, III, éd. J. G. Schwandtnner, Vienne, 1748, 611.

¹⁰⁸ ÁÚO, VII, 273.

¹⁰⁹ *Árpád-kori levelek*, 153-154.

l'armistice et acceptèrent le 19 juillet 1244, la paix dictée par les représentants du roi.¹¹⁰

À la fin de décembre 1244, le pape Innocent IV a décidé de réunir le concile à Lyon, et le 3 janvier 1245 il a invité les principaux dirigeants de l'Église à y assister.¹¹¹ Au cours de la séance plénière d'ouverture du 28 juin dans la cathédrale de Lyon, le pape mentionne parmi les cinq plaies de l'Église (les sujets du concile) l'invasion des Mongols en Europe.¹¹² Bien que le concile ait été marqué par le conflit entre la papauté et l'empereur Frédéric II, la troisième réunion plénière s'est saisie de la question tartare.¹¹³ On a écouté le compte rendu de Pierre, archevêque de Russie qui donnait une présentation générale des caractéristiques ethniques et religieuses des Mongols. Il semble que les Franciscains aient joué un rôle actif lors du débat.¹¹⁴ Parmi les documents de clôture, la constitution *Christianae religionis cultum* devait résumer l'avis adopté dans cette question. Sous l'influence des Franciscains, la décision du concile a considéré que la question tartare était plutôt d'ordre missionnaire que militaire. Le deuxième paragraphe de l'acte décrit les dévastations causées par les Tartares tandis que le troisième invite les populations des territoires menacés à empêcher les assauts des Tartares en construisant des fossés, des murailles et des forteresses. Il ordonne finalement d'avertir rapidement le Saint-Siège de l'avancée tartare pour que le pape puisse demander l'aide des fidèles.¹¹⁵ De même que le compte rendu de l'archevêque Pierre, l'acte final fait mention de la Hongrie.

La question se pose de savoir si Béla IV ou l'Église hongroise se sont fait représenter à Lyon ou non. Fraknói et la monographie plus récente du concile répondent par l'affirmative : selon eux, le représentant aurait été Bertalan, évêque de Pécs.¹¹⁶ Cependant György Györffy ne mentionne aucun participant hongrois.¹¹⁷

Les actes du concile de Lyon n'ont pas été conservés. Par le rapport de Mathieu de Paris nous savons que quelque 150 prélats, venus principalement d'Espagne et de France y étaient présents. Quant aux territoires allemands, seuls quelques évêques ont osé y aller. En évoquant la liste des participants, le chroniqueur s'étonne lui aussi : bien que la Hongrie ait été, pour la majorité de ses

¹¹⁰ Schwandtner, III, 624-626 ; F., IV/1, 319-322 ; Pauler, II, 210.

¹¹¹ H. Wolter — H. Holstein, *Lyon I - Lyon II (Geschichte der ökumenischen Konzilien, VII)*, Mainz, 1972, (Lyon I) 312.

¹¹² C.-J. Hefele, *Konziliengeschichte*, t. V, Freiburg, 1863, 985 ; H. Jedin, *Kleine Konziliengeschichte*, Freiburg, 1981, 50-52.

¹¹³ W. Ullman, *Kurze Geschichte des Papsttums im Mittelalter*, Berlin-New York, 1978, 227.

¹¹⁴ Hefele, V, 989 ; Lyon I, 106-108 et 134-137.

¹¹⁵ J.-D. Mansi, *Sacrum conciliorum*, XXIII, Venise, 1779, 627-628.

¹¹⁶ V. Fraknói, *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római Szentszékkal*, Budapest, 1901, 66 ; Lyon I, 41 note 65 se réfère non pas à une source mais à une étude de B. Hóman, *Geschichte des Ungarischen Mittelalters*, t. II, Berlin, 1943, 142.

¹¹⁷ Gy. Györffy, *Julianus barát és Napkelet felfedezése*, Budapest, 1986, 46-47.

terres, dévastée par les Tartares, personne n'est venu au concile.¹¹⁸ Cela montre donc que l'évêque de Pécs ne pouvait guère y être présent. La désolation de la Hongrie a dû être relatée, outre par l'archevêque russe, par Berthold, patriarche d'Aquilée, parent de Béla IV et par Roger membre de la délégation anglaise qui avait vécu l'invasion en Hongrie et l'a même décrite dans ses *Lamentations*.¹¹⁹

En raison de l'aggravation du problème tartare, Bertalan reçoit, dix-huit mois après la clôture du concile, une nouvelle mission diplomatique. Béla IV l'envoie auprès d'Innocent IV qui réside encore à Lyon. Au cours de l'hiver 1246-1247, parviennent à la cour de Béla IV les nouvelles alarmantes d'une nouvelle invasion européenne des Mongols. Conformément aux résolutions du concile, le roi, espérant une aide, avertit immédiatement le pape. Vers la fin de 1246 il dépêche à Lyon Jacques, provincial des franciscains.¹²⁰ L'évêque de Pécs lui succéda. Bertalan est certainement resté longtemps auprès de la cour papale car le roi envoya le comes Simon auprès du pape avec une lettre accompagnée de la lettre dite « tartare » datant probablement de 1247 ou 1248. Simon devait rencontrer Innocent IV en compagnie de Bertalan.¹²¹

Il semble que Bertalan ne soit plus rentré en Hongrie après 1247.¹²² Restant à proximité du pape qui séjourna à Lyon jusqu'en avril 1251,¹²³ il résidait probablement sur les terres de sa famille, non loin du siège pontifical. Au début de l'an 1251, il a renoncé définitivement à l'épiscopat devant le pape.¹²⁴ Son successeur fut le vice-chancelier Achille, prévôt de Székesfehérvár, de la famille Hont-Pázmány. En juillet 1251, il est déjà mentionné comme évêque élu.¹²⁵

La résignation de Bertalan pouvait avoir plusieurs raisons. D'une part son insuccès diplomatique dans la question tartare : il a dû sentir que même Béla IV avait perdu sa foi en une aide occidentale à l'occasion d'une incursion tartare. D'autre part, sa famille a dû affronter au milieu du siècle de grandes difficultés économiques tandis que son frère Josséran VI qui avait géré les domaines, se battait à partir de

¹¹⁸ Mansi, XXIII, 633 ; Hefele, V, 982-983 ; *Lexikon für Theologie und Kirche*, VI, Freiburg, 1961, 1251.

¹¹⁹ Mansi, XXIII, 633.

¹²⁰ Fraknói, 67 ; Toru Senga, « IV. Béla külpolitikája és IV. Incéhez intézett "tatárlevele" », *Századok*, 121 (1987), 594-595.

¹²¹ F. IV/1, 298 ; F., IV/2, 218. Les lettres non datées ont déjà subi plusieurs estimations. Par conséquent, l'ambassade de Bertalan a eu également plusieurs dates possibles entre 1243 et 1250. Pauler (II, 209) la situe en 1243-1244. Toru Senga (604-609), qui a étudié plus récemment les diplômes mentionnés, propose 1247 ou 1248.

¹²² L'absence de Bertalan est attestée par le fait qu'en mars 1249, le chapitre de Pécs juge lui-même une affaire matrimoniale relevant de la compétence de l'évêque (« auctoritate domini nostri episcopi, qua fungimur in hac parte »). ÁÜO, II, 210.

¹²³ Innocent IV est arrivé à Lyon le 2 décembre 1244. Il est rentré en Italie (à Pérouse via Gênes) le 19 avril 1251, Lyon I, 312-313.

¹²⁴ Seul le pape pouvait autoriser la démission des évêques (*resignatio*). La cause la plus fréquente était leur âge, Ganzer, 23.

¹²⁵ F., IV/2, 95 ; RA, 949.

1248 aux côtés Saint Louis en Égypte, loin donc de sa Bourgogne.¹²⁶ Les problèmes financiers peuvent expliquer pourquoi Bertalan avait reçu du pape lors de sa démission une « pension » de deux cents marcs d'argent sur les revenus de l'évêché de Pécs.¹²⁷ Enfin la cause primordiale de la résignation a pu être l'âge de Bertalan. En 1251, l'évêque avait plus de 62 ans, ce qui est un âge très avancé pour l'époque.¹²⁸ Il devait se préparer à quitter le monde terrestre et, conformément aux dispositions qu'il avait prises dès 1234, il voulait trouver le repos éternel à Cluny, près de la sépulture de son père.¹²⁹

Béla IV a pris acte de la démission de Bertalan et, semble-t-il, n'a suscité aucun obstacle au versement de la « pension » prescrite par le pape. Il reconnaissait ainsi les services que son diplomate lui avait rendus au cours de décennies. L'évêque a, pour sa part, restitué les possessions hongroises qu'il avait reçues du roi, comme en témoigne l'acte de la terre Saint-Martin près de Vaska.¹³⁰

Cependant Bertalan n'a pas reçu la somme attribuée même après deux ans. Ainsi, prenant tous les risques d'un long voyage, il est allé voir le pape Innocent IV à Assise.¹³¹ À l'origine de la carence des deux cents marcs on trouve en effet les difficultés financières de l'évêché de Pécs : le successeur de Bertalan, Achille, qui venait de prendre en main la direction du diocèse, est mort six mois plus tard.¹³² Le vice-chancelier Jób de la famille Záh, dont on parle le 15 juin 1252 comme évêque élu lui a succédé.¹³³ Conformément aux prescriptions du droit canonique, un évêque ne peut disposer des revenus de son évêché qu'après sa confirmation et son sacre, jusque-là les dépenses s'accumulent. Les difficultés économiques de l'évêque de Pécs sont illustrées par le fait que ses ministres envoyés en Italie, György et Dénes, chanoines de Pécs ont reçu le 20 février l'autorisation du pape d'emprunter — au nom de leur évêque — jusqu'à la valeur de quinze marcs d'or.¹³⁴ Ils devaient pourtant demander dès le 6 mai la permission d'un nouveau crédit de dix-neuf marcs d'or.¹³⁵ Vu les circonstances, le pape a trouvé plus raisonnable de réduire de moitié (cent marcs d'argent fin) l'allocation de Bertalan. Celle-ci devrait enfin être remise

¹²⁶ S. Runcimann, *Geschichte der Kreuzzüge*, III, München, 1960, 262-263 ; Vajay, 402.

¹²⁷ Theiner, I, 219-220.

¹²⁸ Selon les statistiques, seul les 10 % des hommes ont vécu jusqu'à cet âge dans la période en question. Leur espérance de vie ne dépassait guère les 65 ans, et seulement 3,5% ont pu attendre l'âge de 70 ans. Gy. Acsádi, « A középkori magyar halandóságra vonatkozó paleodemográfiai kutatások eredményei », *Történelmi Statisztikai Évkönyv*, 1963, 22 ; *Handbuch der europäischen Wirtschafts- und Sozialgeschichte*, II, Hrsg. v. J. A. van Houtte, Stuttgart, 1980, 22.

¹²⁹ F., III/2, 417 et Bruel, VI, 4664.

¹³⁰ ÁÚO, XI, 395.

¹³¹ Theiner, I, 218.

¹³² La dernière mention faite d'Achille date du 24 novembre 1251, Smičiklas, IV, 467 ; RA, 960.

¹³³ ÁÚO, VII, 342 ; RA, 973.

¹³⁴ Theiner, I, 218.

¹³⁵ *Id.*, I, 219.

chaque premier mai par les délégués de Jób, sous peine d'excommunication, à Bertalan ou à son commissaire, dans la maison conventuelle des Hospitaliers près de Venise, à partir de 1254.¹³⁶ Afin de compenser la décision désavantageuse pour Bertalan, le pape, en exerçant une grande faveur, lui a permis d'accorder à ses clercs quelques domaines ecclésiastiques en Bourgogne même si ces derniers étaient liés à des devoirs pastoraux.¹³⁷ L'évêque Bertalan est mentionné, pour la dernière fois, le 8 mai 1254 à Assise. Il devait mourir peu après.

Même si nous possédons de nombreuses données, il est difficile de tracer, sept siècles après sa mort, le portrait de l'évêque Bertalan. Il était attiré par le monachisme et particulièrement par le mode de vie monastique ou celle des ermites comme témoignent ses relations intimes avec Cluny ou la fondation de la colonie des ermites. L'idée de l'appui et de la réunion des ermites s'inspirait de son séjour à Constantinople où il a eu l'occasion de reconnaître et de comprendre les fortes traditions anachorétiques du christianisme d'Orient. Il a également aidé l'ordre des dominicains récemment fondé. Pendant sa jeunesse, il n'a pas tenté d'acquérir le savoir ou les connaissances canoniques indispensables à l'accomplissement de ses devoirs épiscopaux : il a pourtant réussi, plus tard, à se rattraper. Une bonne connaissance du droit canonique avait une importance primordiale surtout pour l'ambitieuse couche moyenne de l'Eglise car ainsi elle pouvait, non seulement remplir ses obligations mais aussi mieux se défendre dans les querelles ou procès nés de ses tentatives d'acquérir de riches domaines ecclésiastiques. Au lieu de l'Université de Paris et des expériences intellectuelles, Bertalan, jeune clerc, a choisi la croisade, le voyage avec leurs dangers et leurs aventures. Dans sa carrière ecclésiastique il a surtout compté sur l'aide de sa parenté et avant tout des comtes de Flandre. Il est également remarquable que, contrairement à la majorité de ses contemporains, il a beaucoup voyagé. Il a vu du pays et a connu la plus grande partie de l'Europe de l'époque.

L'historiographie a cherché à savoir si Bertalan avait été moine de Cluny avant de devenir évêque ou bien s'il est entré au monastère de Cluny, vers la fin de sa vie.¹³⁸ Malgré les relations étroites qu'il entretenait avec Cluny, nos sources, y compris les diplômes édités par Bertalan à Cluny, n'en font aucune mention.¹³⁹ Après sa résignation il est devenu moine au moins en 1253, comme en témoignent les diplômes d'Innocent IV et l'autorisation selon laquelle l'ancien évêque pourrait accorder des biens convenables aux clercs séculiers qui faisait partie de sa suite.¹⁴⁰

Ceux qui sont arrivés en Hongrie dans la suite des futures reines, étaient souvent suivis de leurs parents. Pourtant aucun parent de Bertalan ne s'est installé en Hongrie. En raison de ses nombreuses missions diplomatiques, Bertalan était, à

¹³⁶ *Ibid.*, I, 119-120.

¹³⁷ *Ibid.*, I, 218.

¹³⁸ Kisbán, 15-18 ; E. Fügedi, « Koldulórendek és városfejlődés », *Kolduló barátok, polgárok, nemesek*, Budapest, 1981, 64.

¹³⁹ Bruel, VI, 4604 et 4669 ; F., III/2, 417.

¹⁴⁰ Theiner, I, 218.

l'exception de quelques années, toujours en voyage. Cette circonstance a contribué à ce qu'il n'ait pu réellement s'enraciner dans son nouveau pays. C'est ce qui a motivé en partie son retour relativement précoce. Nous ne pouvons malheureusement pas savoir s'il a appris le hongrois et si oui, à quel niveau. Au début, en raison des problèmes linguistiques, il entretenait des relations étroites avec les clercs français. De même, il a eu besoin d'interprètes ou de l'aide des membres français de l'épiscopat également au Conseil royal.¹⁴¹ Néanmoins il est devenu très jeune membre de l'épiscopat de Hongrie ; il a donc eu la possibilité d'apprendre la langue de son nouveau pays. Sa connaissance du hongrois est attestée par le fait que lors du siège de Spalato, il commandait une unité,¹⁴² ce qui aurait été impossible en latin ou en français, et l'utilisation d'un traducteur aurait rendu sa tâche particulièrement difficile.

Parmi les laïcs de Hongrie, Bertalan a noué des relations avant tout avec la famille des futurs Nagymartoni arrivée d'Aragon en Hongrie, donc d'une civilisation semblable à celle de sa terre natale, à l'époque des rois Imre et André II. Avec eux, il n'avait certainement pas de problèmes de communication.¹⁴³ Lors de son ambassade à Barcelone en 1233, nous trouvons à ses côtés le comte Bertrandus, et en 1247 le comte Simon appartenant à la même famille. Lors de la composition des délégations, le roi devait considérer, outre le sens diplomatique et la connaissance des lieux, les relations entre les membres du groupe aussi que leurs sympathies. Dans l'élite laïque, Bertalan n'était lié en effet qu'à la famille Nagymartoni et aux membres de la dynastie, la reine Yolande, André II, Béla IV et le duc Kálmán. Il incarne ce type de prélat qui, au lieu de protéger sa famille, se consacre entièrement à la gestion de son diocèse, au service du roi, s'il le faut les armes à la main. Faute de liens de parenté, il se tient à l'écart des luttes de partis de l'aristocratie laïque.

¹⁴¹ Nous n'avons pas d'informations précises concernant la langue en usage au Conseil royal, mais il est probable qu'à cause de la présence des dignitaires laïques, les discussions étaient tenues principalement en hongrois. Mónika Jánosi, « A Szent László-kori zsinati határozatok keletkezéstörténete », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae. Acta Historica*, 96, Szeged, 1992, 8. Les analogies étrangères (anglaises) prouvent aussi que l'usage du latin n'était exclusif que dans les affaires concernant l'Église. Dans les affaires laïques on n'utilisait le latin que lorsque la langue vulgaire se révélait, pour quelque raison, insuffisante. Richter, 1976, 50 et Richter, 1979, 55. Au moment où les étrangers deviennent plus nombreux dans l'entourage du roi ou parmi ceux qui ont une certaine influence sur les décisions royales, les problèmes linguistiques ne peuvent qu'accentuer la séparation des étrangers et des Hongrois ; cela est particulièrement valable dans le cas des dignitaires laïques qui ne parlent pas le latin. À côté des facteurs politiques, les difficultés de communication ont contribué à l'aggravation des conflits au sein de l'aristocratie laïque. Nous pouvons constater cet effet au cours de la première partie du règne d'André II. Gyula Kristó fut le premier à attirer l'attention sur la xénophobie des couches dominantes et le renforcement de l'identité hongroise observables dès le début du XIII^e siècle. Gyula Kristó, « Magyar öntudat és idegenellenesség az Árpád-kori Magyarországon », *Irodalomtörténeti Közlemények*, 94 (1990), 432-436.

¹⁴² Schwandtner, III, 624-626.

¹⁴³ On a toujours souligné l'origine étrangère de Simon Nagymartoni : en 1220, en 1225 et en 1234, il est qualifié de *latinus* : RA, 567, 538 et 528. Il est « d'Aragon » en 1228 : RA, 443 et espagnol (*Yspanus*) en 1243 : RA, 731 et 746.

Malgré ses fréquentes absences, le souvenir des activités épiscopales de Bertalan est conservé par les ruines du couvent de Jakabhegy, par l'aspect du centre de Pécs et par l'église paroissiale de Pécs qui fut transformée en mosquée au XVI^e siècle.

(Traduit du hongrois par Géza Szász, revu par Chantal Philippe)

1896, le Millénaire de la Hongrie : Ignace Kont et la littérature hongroise

En cette année 1996, nous fêtons en Hongrie mais aussi à Paris, le onze centième anniversaire de l'établissement des Hongrois sur le territoire qui verra s'épanouir la Hongrie. Cet événement symbolique a marqué l'installation des Hongrois sur le territoire européen. Mille ans après, les festivités du Millénaire consacreront le retour de la Hongrie dans le concert des grandes nations européennes. 1996 marque aussi, à sa façon, une étape de la Renaissance de la Hongrie.

L'historienne Catherine Horel, dans le n°5 des *Cahiers d'Études Hongroises*, a très bien exposé la vision que nous avons pu avoir en France des fêtes du Millénaire de la Hongrie.¹ J'aimerais, pour ma part, m'attacher à un aspect moins connu de cette vision en France : le rôle prosélyte d'Ignace Kont, professeur d'origine hongroise, pour faire connaître la Hongrie en France, notamment à travers sa littérature et sa langue.

La littérature hongroise en France avant Kont

Au XVIII^e siècle et dans la première partie du XIX^e siècle, la France a surtout subi l'influence des peuples dont elle avait une connaissance plus directe, ce qui, naturellement, faisait passer au second plan d'autres cultures et d'autres pays. En ce qui concerne la littérature hongroise, ce phénomène est encore plus profond que pour d'autres littératures, y compris celles des voisins de la Hongrie. Bien que la littérature hongroise eût existé et eût pu être connue dès le XVII^e siècle, il a fallu attendre, à quelques rares exceptions, la fin de la première moitié du XIX^e siècle pour en avoir un premier aperçu véritable en France.²

Les événements de 1848 en France et en Europe, mais surtout en Hongrie, vont avoir une influence certaine sur l'intérêt que les Français vont porter aux autres peuples et notamment à ceux qui dépendent de l'Empire des Habsbourg. Cette curiosité va les conduire à découvrir les littératures de ces peuples et la Hongrie, dans cette découverte, va être centrale. Une littérature, surtout si elle est récente comme la littérature hongroise, ne pénètre un autre pays que lentement et elle a besoin pour cela de nombreux intermédiaires. Les événements politiques de la fin

¹ Catherine Horel, « Les fêtes du Millénaire de la Hongrie vues par la France », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5, 1993, 155-176.

² Erzsébet Hanus, « Le premier article en français sur la littérature hongroise : Le Mercure étranger en 1813 », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5, 1993, 111-120 ; *La littérature hongroise en France au XIX^e siècle*. Thèse de doctorat, INALCO, Paris, 1996, 503 p., à paraître prochainement.

des années 40 ont permis de former un tel groupe. Sándor Petőfi en est le principal bénéficiaire voire presque le seul. Des années 50 à la fin du siècle, un grand nombre de Français ou de Hongrois exilés vont consacrer une grande partie de leur énergie à le faire connaître au public français. Dans une douzaine d'anthologies consacrées à la poésie hongroise ou bien au seul Petőfi, dans de multiples revues, les traductions ou adaptations, médiocres ou d'assez bonne qualité, vont fleurir. On parviendra à faire de Petőfi un symbole de toute la poésie lyrique magyare et au-delà, de l'ensemble de la littérature hongroise.³

Pour que le monde savant commence réellement à se préoccuper de la Hongrie, il faut deux événements ; d'une part, l'accession de la Hongrie à la quasi-souveraineté au sein de l'empire d'Autriche par le Compromis du 17 février 1867 ; d'autre part, l'apparition dans le monde scientifique d'une nouvelle génération de savants comme Charles de Ujfalvy.⁴ Dès lors, l'intérêt pour ce pays d'Europe centrale se ranime, non plus seulement sous la forme d'un mouvement de sympathie comme à l'occasion de la révolution de 1848, mais sous celle de la découverte, ou plus exactement de la redécouverte, d'une nation ancienne enfin ressuscitée de la servitude et de l'oubli. Dans cette phase autoritaire de l'Empire, Petőfi offre une respiration à un public qui, comme en Hongrie, étouffe. Beaucoup d'autres vont s'intéresser à Petőfi durant toute cette période. Toutes ces études, articles de circonstance, traductions, relations de voyage prouvent que Petőfi était à la mode en France. Mais la popularité de son nom nuisait à sa gloire. Plus on parlait de lui, plus on ignorait son œuvre. À la fin du siècle, Ignace Kont tentera de remettre les choses en place.

L'ambiance favorable du début des années 50 grandit peu à peu et devint traditionnelle vers 1880. Cette décennie des années 80 marque l'âge d'or des relations franco-hongroises.⁵ Une femme va symboliser cette période : Madame Adam.⁶ Le milieu libéral qu'elle fréquenta très tôt fortifia sa méfiance voire sa haine à l'égard de la Prusse et son penchant pour la cause hongroise. Pour arriver à cette grande alliance contre l'Allemagne, il fallait donc montrer aux Hongrois que la France les aimait, aux Français que la France même défaite jouissait d'un beau prestige en Hongrie. Madame Adam avait de puissantes amitiés qu'elle pouvait mettre au service de la Hongrie. Elle pouvait aussi compter sur un milieu francophile

³ Pour une bibliographie complète de la littérature hongroise en langue française, voir : Henri Toulouze, *La bibliographie française de la Hongrie*. À paraître. Sur Petőfi, voir en plus de la thèse déjà citée qui comporte une bibliographie abondante : Ignace (Ignác) Kont, « Petőfi en France », *Revue de Hongrie*, Budapest, mai 1909, 3, n°5, 582-604 ; István Lelkes, « Petőfi en France », *Nouvelle revue de Hongrie*, Budapest, 1939, 60, 229-241.

⁴ Bernard Le Calloch, « Charles de Ujfalvy (1842-1904), pionnier des études finno-ougriennes en France », *Études finno-ougriennes*, 20, 5-39 ; « Charles de Ujfalvy, pionnier des études finno-ougriennes en France, explorateur de l'Asie centrale », *Journal de la Société finno-ougrienne*, Helsinki, 1987, 1-12.

⁵ István Lelkes, *A magyar-francia barátság aranykora 1879-1889*. Bibliothèque de l'Institut français à l'Université de Budapest, 1932, n° 23, 322.

⁶ Juliette Lamber madame Adam, *La patrie hongroise. Souvenirs personnels*. Éd. Nouvelle revue, Paris, 1884, 327 p. ; *Mémoires*, Paris, 1902-1910, 7 vol.

agissant chez les intellectuels hongrois.⁷ En 1879, quand l'inondation de Szeged plongeait la Hongrie dans le deuil, Madame Adam put saisir cette douloureuse occasion pour montrer à la Hongrie que les Français lui portaient des sympathies chaleureuses.⁸

L'annonce d'une délégation d'écrivains hongrois venant à Paris pour le 14 juillet 1883 la remplit d'aise et elle s'activa pour qu'ils soient reçus dans les meilleures conditions.⁹ Après une préparation accompagnée de nombreuses polémiques, la rencontre de la délégation avec Victor Hugo fut le sommet du voyage. D'autres délégations d'intellectuels et d'écrivains ponctuèrent cette décennie. Toute cette activité autour de la Hongrie en France eut des répercussions sur la connaissance de la littérature hongroise en France. Un certain nombre de participants aux délégations agirent directement en ce sens. Mais c'est beaucoup plus grâce à l'atmosphère créée qu'un certain développement se produisit. Les affaires de Hongrie étaient plus familières aux journalistes et au public. La littérature en profita un peu.

Vers 1885, l'écrivain hongrois Sigismond Justh arrive à Paris.¹⁰ Il se fixe comme programme de faire connaître la littérature hongroise. Justh avait compris le changement de situation géopolitique. L'urgence n'était plus de présenter la Hongrie pour la faire connaître au public français ou pour la défendre sur la scène internationale comme l'avaient si bien fait les émigrés de 48. Depuis le compromis de 1867, la Hongrie commence à être reconnue. Mais la littérature hongroise, malgré de nombreux efforts pour faire connaître le poète Petőfi ou le romancier Jókai,¹¹ reste inconnue. Il y a beaucoup d'efforts à déployer. Justh influencera un grand nombre d'autres personnes qui œuvreront pour la littérature hongroise.

Avec l'effacement forcé de Charles de Ujfály dans les années 80, la France n'a plus de défenseur zélé et efficace de la langue hongroise. Dans la dernière partie du siècle, quelques linguistes français ou d'origine hongroise, plus ou moins savants, essaient quand même de présenter la langue hongroise de façon plus ou moins

⁷ *La Triple Alliance et la Hongrie, par un patriote hongrois*. Lettre-préface de Mme Juliette Adam, Paris, 1892, 44 p.

⁸ La presse française s'empara de l'événement, par exemple : *Le Figaro*, 13, 14, 17, 18, 19, 24, 26, 29 mars, 2, 7, 21 avril 1879, *Le Journal des Débats*, 15, 20, 25 mars 1879, *La Gazette de France*, 14, 26 mars, 2, 23 avril, 22 mai 1879, *La République française*, 14, 15, 16, 18 mars, 2, 3, 16, 24 avril, 3 mai 1879.

⁹ Henri Toulouze, « Un événement parisien en 1883 : la grande délégation hongroise », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5, 145.

¹⁰ Magda Gálos, Sigismond Justh et Paris. Contributions à l'histoire des relations littéraires franco-hongroises dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Specimina Dissertationum facultatis philosophicae regiae hungaricae universitatis elisabethinae quinqueecclesiensis, n° 36, Institut français de l'Université Elisabeth de Pécs, Budapest, 1933, 120 p., 1 portrait. Voir aussi : Émile Faguet, « M. Sigismond de Justh : Le livre de la Poustia », *Revue politique et littéraire*, Paris, oct. 1892 ; Pierre de Coubertin, « M. Sigismond de Justh », *Nouvelle revue*, Paris, 15 sept. 1897, 261-270.

¹¹ Erzsébet Hanus, « La fortune de l'écrivain Mór Jókai en langue française », *Études finno-ougriennes*, n° 28, à paraître.

scientifique.¹² C'est le cas de János Ludwigh, de Maurice Grunwald ou d'Alexandre de Cihac.

En donnant la parole à des savants étrangers — Kai Otto Donner, Vilmos Huszár, Charles de Harlez —, la Société de linguistique de Paris commence à jouer son rôle vis-à-vis des langues finno-ougriennes.¹³

La littérature hongroise, malgré les efforts méritoires du cercle de Madame Adam ou des amis de Zsigmond Justh, n'est présentée que de façon fragmentaire et ne connaît toujours pas de synthèse en langue française. Ce travail va être la tâche d'un jeune professeur hongrois, Ignace Kont, qui vient s'installer à Paris dans les années 80.

Le travail d'Ignace Kont¹⁴

Ignace Kont naît le 27 octobre 1856, dans une famille d'origine juive, à Tét près de Győr dans le nord de la Transdanubie. Quand il a quatre ans, sa famille s'installe à Győr. Après des études secondaires dans cette ville, il s'inscrit en 1875 à l'Université de Vienne puis en 1877 à celle de Budapest. Des études brillantes sont couronnées d'un doctorat et d'un diplôme d'enseignement. Il obtient le grade de "privat docent" en 1881 à Budapest. L'année suivante, il vient à Paris où il s'inscrit à l'Université de la Sorbonne. Il est aussi auditeur au Collège de France et à l'École Pratique des Hautes Études. Il obtient la nationalité française en 1883. Comme Charles de Ujfalvy, il sort premier de l'agrégation d'allemand en 1887. Il maniait cette langue aussi bien que sa langue maternelle. Ses premiers postes sont à Auxerre, Issoire, Lorient puis au Havre avant d'être nommé en 1892 au Lycée Montaigne à Paris, puis au Collège Rollin, où il restera jusqu'en 1909.

À l'occasion de la préparation du "Millénaire de la Hongrie", il publie de nombreux articles et ouvrages sur la littérature hongroise.¹⁵ De 1893 à 1900, il

¹² Jean Ludwigh, « Données historiques fournies par les étymologies magyares », *La libre recherche*, Bruxelles, 1858, 11, 261-289 ; Maurice Grunwald, « Quelques observations sur les affinités du turc avec le magyar », *Revue de philologie et d'ethnographie*, Paris, 1874, 1 ; Alexandre de Cihac, *Dictionnaire étymologique daco-roman*, Francfort-sur-le Main, 1870-1879 (voir *Éléments magyars* : 2, 475-540).

¹³ Kai Otto Donner, « Revue de la philologie finno-ougrienne 1873-1875 », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, Paris, III, 81-94 ; Guillaume (Vilmos) Huszár, « Progrès de l'étude linguistique du magyar », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, Paris, 1896, 9, 395-398 ; Charles de Harlez, « Les affinités linguistiques du hongrois : magyar et chinois, magyar et langues aryques », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, Paris, mai 1895, n° 39, p. XXVI-XLI.

¹⁴ Pour la bibliographie de Kont, voir : Dávid Angyal, « Kont Ignác », *Történelmi Szemle*, Budapest, 1913 ; Louis Eisenmann, « Ignace Kont », *Revue internationale de l'enseignement*, Paris, 15 mars 1914 ; Gusztáv Heinrich, « Kont Ignác », *Egyetemes Philologiai Közlöny*, fév. 1913 ; Sándor Kiss, *Kont Ignác*, Debrecen, 1935, 32 p. ; résumé français, 25-28 ; bibliographie, 30-32.

¹⁵ Ignace (Ignác) Kont, « Le roman hongrois », *Revue encyclopédique*, Paris, 15 fév. 1894, 82-86, ill. (Jósika, Kemény, Eötvös, Jókai) ; *La Hongrie littéraire et scientifique*, Paris, 1896, VII-459 p. (Voir notamment : Introduction (jusqu'à 1772) ; La vie littéraire, 61-303) ; « Un poète hongrois : Michel Vörösmarty », *Revue des revues*, 15 janv. 1896 (Extrait de *La Hongrie littéraire et scientifique*) ; « Un poète hongrois : Vörösmarty », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 15 fév. 1896, tiré à part aussi ; « La littérature hongroise », *Revue britannique*, Paris, mai 1896, 3, 5-26 ; « Le Millénaire de la Hongrie. Le théâtre hongrois », *Revue encyclopédique*, 9 mai 1896, ill. ; « Le Millénaire et la poésie hongroise (sur la

publica en langue française deux livres, près de 40 articles et plus de 150 comptes-rendus sur la Hongrie. De cette date à sa mort, les publications sur ce thème et en français seront encore plus nombreuses.¹⁶ Ces chiffres ne prennent pas en compte ses écrits en allemand ou en hongrois.

Sa voie est désormais tracée, il délaisse la philologie classique et la littérature allemande, objets de ses premières amours et de ses premières publications, pour se consacrer entièrement à la présentation de la littérature et de la culture hongroises au public français. Il devient le plus grand propagateur de la culture hongroise en France.

Après avoir publié en 1900 son *Histoire de la littérature hongroise*,¹⁷ composée à partir des travaux de plusieurs spécialistes littéraires hongrois, en 1902, c'est le tour de son ouvrage *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie*.¹⁸ Celui-ci est couronné par l'Académie française. Il constitue aussi sa thèse de doctorat en Sorbonne. Comme il est de tradition avec les ouvrages du professeur Ignace Kont, la presse parisienne en donne un large écho.¹⁹

poésie hongroise) », *Nouvelle revue*, 1^{er} mai 1896 ; « La vie intime de Petöfi », *Revue des revues*, 1^{er} et 15 nov. 1897 (À propos de la biographie de Petöfi par Z. Ferenczi) ; « Grégoire Csiky et le théâtre contemporain en Hongrie », *Revue d'art dramatique*, avril 1899 ; « Une tragédie hongroise, Bánk Bán », *Revue d'art dramatique*, juil. 1899 ; « Les théâtres de Budapest », *Revue d'art dramatique*, déc. 1899.

¹⁶ Ignace (Ignác) Kont, « Langue et littérature hongroise. Résumé avec une bibliographie succincte », *Revue de synthèse historique*, Paris, avril-juin 1902 ; « Eugène Rákosi », *Revue d'Europe*, fév. 1903 ; « Michel Vörösmarty », *Revue d'Europe*, avril-juil. 1903 ; « Le théâtre en Hongrie », *Revue d'art dramatique*, sept. et oct. 1903 ; « Littérature hongroise, époque moderne de 1772 à nos jours », *Revue historique*, Paris, 1903, 346-367, tiré à part, éd. Cerf ; « La littérature hongroise de 1825 à 1848 (leçon d'ouverture) », extrait, *Revue internationale de l'enseignement*, Paris, fév. 1903, tiré à part, éd. Chevalier Marescq, Paris, 1903, 16 p. ; *Un poète hongrois : Michel Vörösmarty*, Paris, 1903, 74 p. ; « Jean Arany », *Revue d'Europe*, fév.-oct. 1904 ; « Poètes lyriques hongrois. Tompa, Gyulai, Szász, Lévy », *Revue d'Europe*, janv.-juin 1905 ; « Nécrologie de Charles Szász », *Revue universelle*, 15 nov. 1905 ; « La poésie hongroise de 1850 à 1900 », *L'Europe politique et littéraire*, Paris, 1906-1908 ; « La poésie hongroise de 1850 à 1900. Coloman Tóth, Jean Vajda, Ladislas Arany, Alexandre Endrödy, Joseph Kiss », *Europe politique et littéraire*, janv.-déc. 1907 ; *Études hongroises. Vörösmarty, Petöfi*, éd. Rudeval, Paris, 1907, 281 p. (Ces études ont paru précédemment dans la *Revue d'Europe* de 1903 à 1906. Vörösmarty 73 p., Petöfi 44 p., Arany 86 p., Tompa, Gyulai, Szász, Lévy 63 p. Deák 15 p.) ; « La poésie hongroise de 1850 à 1900. Émile Abrányi, Jules Reviczky, Andor Kozma, Minka Czöbel, Cornélie Abrányi (Ivan), Michel Szabolcska », *L'Europe politique et littéraire*, janv.-déc. 1908 ; « Un critique hongrois : Zsolt Beöthy », *L'Europe politique et littéraire*, nov. 1908 ; *La littérature hongroise d'aujourd'hui*, éd. Sansot (D'Études étrangères), Paris, 1908, 89 p. (Notices biographiques) ; « Le théâtre hongrois au XIX^e siècle (leçon d'ouverture). Charles Kisfaludy, Joseph Katona, Edouard Szigligeti », *L'Europe politique et littéraire*, mai-déc. 1909 ; « La littérature hongroise contemporaine », *Revue de Hongrie*, juil.-août 1923, 29, pp. 29-37, 85-93, 149-157, 188-203, 209-248.

¹⁷ Ignace Kont, *Histoire de la littérature hongroise*. Adapt. de textes de Cyrill Horváth, Albert Kardos et Alexandre Endrödy, préf. Gaston Boissier, co-éd. Félix Alcan-Athenaeum, Paris-Budapest, 1900, XII-420 p., 20 planches hors-texte, 95 ill. dans le texte.

¹⁸ Ignace Kont, *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie (1772-1896)*. Thèse de doctorat ès lettres de l'Université de Paris-Sorbonne, éd. Leroux, Paris, 1902, IV-509 p.

¹⁹ Ernest Denis, *Revue critique*, juil. 1902 ; G. Lanson, *Revue universitaire*, juin 1902 ; *Revue internationale de l'enseignement*, oct. 1902 ; *Revue des revues*, 15 août 1902 ; *Revue d'Europe*, nov. 1902 ; Raoul Chéland, *Mercure de France*, juil. 1904 ; Gaston Deschamps, *Le Temps*, 1^{er} déc. 1907.

Son histoire de la littérature hongroise, richement illustrée, est la première grande synthèse sur ce sujet en langue française. Il a quelque peu modifié les textes de ses collègues pour les mettre à la portée des connaissances d'un public français. Un grand nombre de chapitres paraissent dans différentes revues parisiennes. La presse française souligne avec force la sortie du livre.²⁰ Cet ouvrage restera inégalé pendant des décennies et pour la richesse de l'iconographie, il n'a pas encore de remplaçant. C'est une excellente façon d'honorer la Hongrie en concluant le XIX^e siècle avec cette monographie d'importance.

Il acquiert la notoriété mais surtout il voit les portes de la Sorbonne s'ouvrir devant lui. L'Université de Paris l'autorise à faire un cours libre sur la langue et la littérature hongroises. Ignace Kont, épaulé par le patron des études linguistiques en France, Antoine Meillet, engage de nombreuses démarches pour faire reconnaître officiellement son enseignement dans le cadre des études universitaires.

En 1906, il obtient la subvention du gouvernement hongrois qui officialise son cours. Jusqu'en 1912, il tient son cours à la Sorbonne et entre 1909 et 1912, des cours libres de hongrois à l'École des Langues orientales. Il publie en même temps de nombreux ouvrages dont le sommet est sa *Bibliographie française de la Hongrie*,²¹ édité en 1913 malheureusement à titre posthume.

Ce travail monumental, presque inimaginable en si peu d'années, a raison de sa santé, il meurt, quasiment d'épuisement, le 23 décembre 1912 à l'âge de 56 ans.

Ignace Kont n'est pas parvenu à créer un réel enseignement de hongrois. Son cours, son enseignement cesse pour ainsi dire avec lui. Louis Eisenmann, son élève reprend son cours à la Sorbonne mais très rapidement, la guerre aidant, il l'abandonne. Ce dernier est l'auteur, en 1904, d'une étude magistrale sur le compromis austro-hongrois.²² Très hungarophile avant la guerre, ils sort de celle-ci totalement hungarophobe et devient un militant important de la défense des peuples slaves, notamment des peuples tchèque et slovaque. Il faut attendre 1931 pour voir un véritable enseignement du hongrois s'installer durablement avec Aurélien Sauvageot.²³

Ignace Kont nous laisse de nombreux ouvrages principalement sur la littérature hongroise mais aussi sur la civilisation, la culture hongroise. En 1908, il publie une

²⁰ *Bulletin critique*, nov. 1900 ; *Journal des Savants*, juin 1900 ; Lanson, *Revue universitaire*, nov. 1900 ; A. Lichtenberger, *Revue historique*, nov.-déc. 1900 ; János Zrínyi (Raoul Chéland), *Mercure de France*, janv. 1901 ; L. G., *Polybiblion*, mars 1901 ; L. Léger, *Revue historique*, mai-juin 1902 ; Gaston Deschamps, *Le Temps*, 27 mai 1900 ; S.P., *Le Temps*, 3 juin 1900.

²¹ Ignace Kont, *Bibliographie française de la Hongrie (1521-1910). Avec un inventaire sommaire des documents manuscrits*, éd. Ernest Leroux, Paris, 1913, 323 p.

²² Louis Eisenmann, *Le compromis austro-hongrois de 1867. Étude sur le dualisme*. Thèse de doctorat ès sciences politiques et économiques (Dijon, 1904), Paris, 1904, rééd. Cujas, Paris, 1968, préf. Victor Lucien Tapié, 683 p.

²³ Henri Toulouze, « Le hongrois et les langues finno-ougriennes en France », *Études finno-ougriennes*, 27, 140-142.

*Petite grammaire hongroise*²⁴ qui est le premier ouvrage systématique disponible sur ce sujet en France.

Son cours à la Sorbonne devait avoir une certaine valeur. Il forme un grand nombre d'élèves qui deviennent des traducteurs tels Bigault de Casanove ou Bert de la Bussière.²⁵ Ce dernier traduit une pièce de Gergely Csiky et un roman de Géza Gárdonyi. Bert de la Bussière dans la *Revue de Hongrie* explicite sa méthode de traduction et le rôle joué par le professeur Ignace Kont :

« Auditeur assidu depuis deux ans, à la Sorbonne, du cours de M. I. Kont, professeur de langue et de littérature hongroise à la Faculté des Lettres de Paris, j'ai au moyen de notes prises à son cours, rédigé la traduction de la belle comédie de Csiky A proletárok, qui avait été choisie en 1907-1908 par le distingué professeur comme sujet d'explication. »²⁶

Au-delà de l'apprentissage de la langue hongroise, Ignace Kont s'illustre aussi dans la présentation de la linguistique et de l'histoire hongroises, mais son apport le plus original, le plus décisif, se situe dans la présentation de littérature. Des travaux sur toutes les périodes, sur un grand nombre d'auteurs sont régulièrement publiés. C'est la littérature du XIX^e siècle qui en bénéficie le plus. De façon systématique, il explore les différents genres.

Dans la *Revue encyclopédique*,²⁷ il montre que le roman ne se limite pas au travail de Mór Jókai ou de Miklós Jósika. Ces deux auteurs avaient déjà réussi à faire une petite percée en France.²⁸

Par exemple, József Eötvös, le correspondant épistolaire et l'ami du comte de Montalembert, thuriféraire de sainte Élisabeth de Hongrie, a pu être connu des Français.

Dès 1850 la *Revue britannique* donne, à partir de l'anglais, un extrait de 33 pages de son roman, *Le notaire du village* (A falu jegyzője).²⁹ Il est introduit par Ferenc Pulszky qui est, à ce moment-là, le représentant de Lajos Kossuth à Londres.

²⁴ Ignace Kont, *Petite grammaire hongroise avec des exercices de traduction, de lecture et de conversation*, éd. Jules Groos, Paris-Heidelberg, 1908, VII-202 p., 2^e éd. 1926. Le même éditeur publie en octobre 1909 : *Corrigé des versions et des thèmes de la petite grammaire hongroise*, trad. Bert de la Bussière, Philippe Kalman, 66 p.

²⁵ Gergely Csiky (1842-1891), « Les prolétaires », pièce trad. par Bert de la Bussière, *Revue de Hongrie*, Budapest, août 1909-mai 1910, rééd. sous le titre : *Les déclassés*, pièce en quatre actes, trad. par Bert de la Bussière, revue et corrigée par Ignace Kont, introd. Ignace Kont, éd. Honoré Champion (Bibliothèque hongroise de la *Revue de Hongrie*, n° 5), Paris, 1911, 172 p. ; Géza Gárdonyi (1863-1922), « Le vieux monsieur », roman trad. par Bert de la Bussière, *Revue de Hongrie*, Budapest, avr.-sept. 1913.

²⁶ Bert de la Bussière, « Les Prolétaires par Grégoire Csiky », *Revue de Hongrie*, Budapest, 15 janv. 1909, 120.

²⁷ Voir note 15.

²⁸ Henri Toulouze, *Bibliographie française de la Hongrie*, à paraître. Sur Jókai, voir note 11. Miklós Jósika, « Gunda Mélioth », Légende hongroise, trad. Charles Louis Chassin, *La Libre recherche, revue universelle*, Bruxelles, 1857, t.V. ; « Alagi et Irène », trad. Charles Louis Chassin, *La Libre recherche, revue universelle*, Bruxelles, 1856, t. IV ; « Le notaire Tibod », nouvelle trad. Charles Louis Chassin, *La Libre recherche*, Bruxelles, 1858, X, 116 et 282.

De septembre 1868 à janvier 1869, la même revue donne de longs extraits du roman.³⁰ Dans une note, la rédaction précise que la traduction complète du célèbre roman a été faite, mais la revue n'a pu donner que des extraits. Ce sont des descriptions pittoresques et quelques scènes dramatiques. József Eötvös est un personnage politique connu et apprécié en France et son roman eut, pour cette raison, un bon succès d'estime.

Si on excepte une petite nouvelle sans titre dans la *Gazette de Hongrie*,³¹ rien d'autre ne sera connu du romancier en France.

Ignace Kont finit son article sur le roman hongrois par la présentation du romancier Zsigmond Kemény.

À l'occasion de l'année du Millénaire de la Hongrie, il publie à Paris sa première grande synthèse, *La Hongrie littéraire et scientifique*, de près de 500 pages dont la plus grande partie est consacrée à la littérature.³² C'est l'annonce de la grande monographie qui verra le jour en 1900. La presse française soulignera l'importance et la nouveauté de l'ouvrage. C'est le cas notamment d'Édouard Sayous dans la *Revue bleue* ou dans la *Revue historique*, ou bien de Pisani dans *Le Polybiblion*.³³ Dans son souci de vulgarisation, Kont éditera la plupart des chapitres de son livre sous forme d'articles dans différentes revues françaises.³⁴

Il renouvelle cette tentative la même année dans la *Revue britannique*. Sa synthèse de 26 pages présente beaucoup d'intérêt.³⁵ Il dresse un panorama complet de l'histoire de la littérature hongroise, mais il avertit :

« La période comprise entre 1830 et nos jours est tout ce que l'étranger connaît de la Hongrie. La réputation des écrivains et des érudits qu'elle a eus auparavant n'a guère franchi les limites de leur pays. La vraie renaissance de la Hongrie, la littérature essentiellement nationale et originale, le plein développement des sciences et des arts ne datent que de la diète de 1825 et de la fondation de l'Académie, qui fut son acte le plus éclatant. »³⁶

²⁹ József Eötvös (1813-1871), « Le notaire du village », extrait, *Revue britannique*, Paris, juin 1850, 270-303 (D'après *Westminster and Foreign Quarterly Review*, Londres, 1850, 3 vol).

³⁰ « Viola ou le notaire du village, scène de la vie hongroise », *Revue britannique*, Paris, sept.-déc. 1868 et janv. 1869.

³¹ Nouvelle (sans titre), *Gazette de Hongrie*, Budapest, 20 sept.-20 déc. 1883, n° 60-73.

³² Ignace Kont, *La Hongrie littéraire et scientifique*, Paris, 1896, VII-459 p. (Voir notamment : Introduction (jusqu'à 1772) ; La vie littéraire, 61-303).

³³ Édouard Sayous, *Revue bleue*, 9 mai 1896 ; *Revue historique*, sept.-oct. 1896 ; *Revue critique*, 1896, t. I ; Pisani, *Le Polybiblion*, sept. 1896 et aussi : *Revue encyclopédique*, mai 1896 ; *Journal des Savants*, 1896, 314.

³⁴ Voir note 15.

³⁵ Voir note 15.

³⁶ Article cité, 19.

Ignace Kont, justifiant son travail, est lucide sur la véritable pénétration de cette littérature en France :

« La littérature hongroise compte, dans cette période, des écrivains de premier ordre qui peuvent soutenir la comparaison avec les plus grands parmi ceux des autres nations. Beaucoup d'entre eux sont bien connus en Allemagne ; chez nous, on parle vaguement de Petöfi (sic) et de Jókai. Les bonnes traductions, si fréquentes en allemand, font encore défaut en France, où la difficulté de l'idiome rebute même les plus intrépides. »³⁷

Ignace Kont veut absolument faire découvrir l'ensemble de la poésie hongroise. Il pense que la moisson hongroise est des plus riches dans le domaine de la poésie épique et lyrique. Bien évidemment cette période est dominée par Petöfi, mais aussi par Vörösmarty et János Arany, le grand oublié des efforts français.

Il consacre plusieurs articles au poète Mihály Vörösmarty.³⁸ Celui-ci, mis à part de nombreuses traductions de son *Appel*³⁹ et quelques poèmes éparpillés dans des anthologies, n'a pas été traduit en français. Il faudra l'après seconde guerre mondiale pour voir cela. En ce qui concerne Arany, la situation est à peu près identique. Seul son *Toldi*,⁴⁰ connaît une traduction de la seconde partie, versifiée, du vice-consul de France à Budapest, F.E. Gauthier. Amédée Saissy, quelques années auparavant, avait donné une version de la première partie, mais en hongrois.⁴¹

Les quelques poèmes disséminés dans des anthologies ne permettent pas au public français de se faire une idée d'Arany.⁴² Pourtant Kont, avant de lui consacrer, dans les premières années du XX^e siècle, une belle monographie, le défend en ces mots :

« Arany n'est pas moins national que Petöfi, mais le poète de l'harmonie et de la mesure. Il a doté la littérature de deux épopées immortelles : Toldi, en trois parties, magnifique évocation du moyen âge hongrois, et La mort de Buda, tirée du cycle des Huns, la plus puissante épopée que la légende des Nibelungen ait inspirée à un poète moderne.

Mais Arany est aussi le "Shakespeare de la ballade", genre qu'il a créé en Hongrie. Quelques-unes de ses poésies sont d'un effet tragique extraordinaire. Ce sont des fragments d'épopée qu'anime un souffle lyrique

³⁷ Article cité, 20-21

³⁸ Voir note 15.

³⁹ Voir Erzsébet Hanus, thèse citée.

⁴⁰ *Toldi*, trad. en vers de la 1^{re} partie F.E. Gauthier, éd. Paul Ollendorff (Les grands poètes hongrois), Paris, 1898, 254 p. (Publié avec *Jean le Héros* et sept poésies de Petöfi).

⁴¹ « L'amour de Toldi », extrait de la seconde partie, présent. et trad. Amédée Saissy, *Gazette de Hongrie*, Budapest, 18-25 nov. 1880, n° 33-34.

⁴² Au-delà des poèmes dans les anthologies : « Ballade », trad. en vers d'Amédée Saissy, *Literarische Berichte aus Ungarn*, II, 1878 ; « Poèmes », trad. en prose Amédée Saissy, *La Gazette de Hongrie*, Budapest, 29 sept.-4 déc. 1881, n° 58-77. (Dans le n° 59, Amédée Saissy, après des reproches de lecteurs, redonne « L'Ordalie du cadavre » en vers.)

*puissant. En quelques vers, le poète sait mettre toute une tragédie. C'est surtout par les tortures de l'âme que tourmente la conscience qu'il sait exciter la terreur ; car, pour les héros d'Arany, le but de la vie est l'accomplissement du devoir. »*⁴³

Dans son travail de critique littéraire, Ignace Kont se révèle un excellent analyste. Il sait en quelques mots, en quelques phrases, montrer les différentes phases de l'histoire de la littérature hongroise, dresser le portrait littéraire d'un auteur, donner un aperçu de son style, de sa manière d'écrire et susciter l'envie de la connaître mieux.

Il va consacrer une grande partie de son énergie à montrer que le théâtre hongrois existe en lui-même, et qu'il n'est pas seulement animé par l'opérette ou par les pièces venues de Paris. Ede Szigligeti et surtout Gergely Csiky créent un théâtre d'essence profondément hongroise. La plupart de ses articles à la fin du siècle porte sur ce sujet.⁴⁴ Il pensait que cela pouvait plaire au public français et que c'était d'un abord plus facile que la poésie ou le roman. Mais si l'on excepte *La Tragédie de l'homme* qui n'est pas jouée, une pièce de Károly Kisfaludy⁴⁵ traduite en 1836 et une du comte László Teleki⁴⁶ qui paraît en Hongrie au début des années quatre-vingts, tout le travail était à faire. Le public français devra attendre les années précédant la première guerre mondiale pour voir des pièces hongroises à l'affiche des théâtres en France.⁴⁷

Le travail acharné d'Ignace Kont, même écourté par la maladie, donna des résultats excellents. Le public français qui voulait s'intéresser à la Hongrie, avait un grand nombre de matériaux utiles à sa portée. Ses disciples, ses élèves l'épaulèrent et continuèrent son travail. Nous pouvons dire que durant tout le XIX^e siècle, c'est Ignace Kont qui fournit le travail le plus conséquent, le plus efficace pour faire connaître la littérature hongroise en France.

⁴³ Article cité de la *Revue britannique*, 20-21.

⁴⁴ Voir notes 15 et 16.

⁴⁵ Károly Kisfaludy (1788-1830), « Les déceptions », comédie en 4 actes, trad. Eugène de Bréza, *Revue germanique*, publiée par Berger Levrault, Strasbourg, 1836, 5, 309-340 et 6, 61-93 (inspiré du *Philosophe* de György Bessenyei).

⁴⁶ László Teleki (1811-1861), « Le favori », tragédie en cinq actes, *La Gazette de Hongrie*, Budapest, 15 déc. 1881, n° 80.

⁴⁷ Károly Bakonyi (1873-1926), *Manœuvres d'automne*, opérette en trois actes, livret publié par M. Eschig, Lyon, 1914, in -16°. (Il écrit en collaboration avec Robert Bodanski. L'opérette fut jouée à Lyon au Théâtre des Célestins le 20 mars 1914) ; Menyhért Lengyel (1880-1975), « Le Typhon », pièce en quatre actes, trad. André Duboscq, adaptée par Serge Basset, *L'Illustration théâtrale*, Paris, 7^e année, 4 nov. 1911, extrait imprimé par *L'Illustration*, Paris, 1911, 28 p. 4^e fig. (La pièce fut jouée à Paris au Théâtre de la Renaissance, le 10 oct. 1911) ; François Molnár (1878-1952), *Le Chevalier garde*, comédie en trois actes, trad. par M. Rémon, adaptée par P. Veber, non imprimée (créée à Paris à la Comédie royale, le 20 fév. 1913).

Charles de Bigault de Casanove, le disciple

Ignace Kont forme, dans ses cours à La Sorbonne ou à l'École des Langues orientales, un grand nombre d'élèves qui deviennent des traducteurs tels Charles Bigault de Casanove ou Bert de la Bussière.

Le nom de Charles de Bigault de Casanove nous est resté car il est le premier à donner une version française complète de *La Tragédie de l'homme* de Imre Madách.⁴⁸

Charles de Bigault de Casanove, passe brillamment le concours d'agrégation d'histoire, bien qu'il n'ait pas fait l'École normale supérieure. Il professe dans différents lycées de province avant de se fixer à Nantes où il restera jusqu'à sa retraite. On lui confie la chaire d'histoire du lycée mais aussi une conférence à l'École supérieure des Lettres. Bien ancré dans sa ville, il devient conseiller municipal.

Il s'initie très tôt, seul à l'aide de quelques grammaires, à des langues peu usitées en France : le norvégien et le hongrois.

Pour la Norvège, il traduit en 1893, la tragédie en prose *Mademoiselle Julie* de Johann August Strindberg précédée d'une étude biographique et critique et en 1895, le drame historique *Empereur et Galiléen* d'Henrik Ibsen accompagné d'une préface et de notes historiques.

Mais à la fin du siècle, l'étude approfondie de la langue hongroise l'accapare complètement. Cela nous donna, outre l'œuvre d'Imre Madách, quelques poèmes de Sándor Petőfi, et dans les premières années du XX^e siècle, la tragédie *Bánk bán* de József Katona ainsi que la tragédie *André et Jeanne* de Jenő Rákosi.⁴⁹ Il a également écrit quelques études littéraires, notamment sur le domaine hongrois.⁵⁰

Après sa retraite, il se réinstalle à Paris et fréquente le cours d'Ignace Kont à la Sorbonne. Ce dernier missionnaire, pendant toute une période, de la littérature hongroise en France est un découvreur de talents. Il met Charles Bigault de Casanove sur le chantier des traductions des œuvres hongroises. Sa grande traduction reste donc *La Tragédie de l'homme*.⁵¹

⁴⁸ Henri Toulouze, « La Tragédie de l'homme et la France », *Cahiers d'Études Hongroises*, 4, 149-164.

⁴⁹ József Katona (1791-1830), « *Bánk bán* », tragédie historique en cinq actes, trad. Charles de Bigault de Casanove, *Revue de Hongrie*, Budapest, juil.-sept. 1908, t. 1 et 2, n° 5-6-7, 651-675, 72-113, 208-235 ; *Bánk bán*, tragédie en cinq actes, trad. Charles de Bigault de Casanove, éd. Honoré Champion, Paris, 1910, 194 p. (Bibliothèque hongroise de la *Revue de Hongrie*, n° 1) ; Jenő Komjáthy (1858-1895), « La mort bienheureuse », poésie trad. Charles de Bigault de Casanove, *Revue de Hongrie*, Budapest, juil. 1910, t. 6, n° 7, 63-65 ; Jenő Rákosi (1842-1929), « *André et Jeanne* », tragédie trad. Charles de Bigault de Casanove, *Revue de Hongrie*, Budapest, mai-déc. 1911, t. 7-8, n° 5-12 ; rééd. : tragédie historique en cinq actes, éd. Wyss, Berne, 1917, 151 p. (Bibliothèque hongroise n° 10).

⁵⁰ Par exemple : Charles de Bigault de Casanove, « *Bánk bán* de József Katona (Étude littéraire) », *Revue de Hongrie*, Budapest, avril 1908, n° 2, 221-252.

⁵¹ « *La Tragédie de l'Homme* », trad. Charles de Bigault de Casanove, préf. Louis Dumur, *Le Mercure de France*, Paris, 1896, t. 19, 13-48, 294-336, 405-440 et t. 20, 80-89 ; rééd. avec une préf. du trad., éd. Société du Mercure de France, Paris, 1896, XII-254 p., 2 éd.

Comme un point d'orgue de tout le travail initié par Ignace Kont, cette pièce, symbole de la Hongrie paraît en 1896, l'année du Millénaire hongrois, dans le *Mercure de France*. Cette dernière est au départ la revue littéraire des écrivains symbolistes. Elle est créée par Alfred Vallette en 1890. Bimensuelle, elle comporte près de 300 pages. Elle perd rapidement cette spécificité symboliste pour s'intéresser à toute la littérature française tout en faisant une large part aux littératures étrangères.

La traduction parue dans le *Mercure de France* est préfacée par l'écrivain dramatique renommé Louis Dumur. Dans une critique, l'année suivante, il s'étonne de ce que les Français n'aient pas remarqué ce chef d'œuvre du romantisme tardif et il prédit un bel avenir à la *Tragédie* :

*« Belle œuvre qu'il faut lire et que l'on mettra ensuite dans le bon coin de la bibliothèque où sont les Manfred, les Tentations de Saint Antoine et où sera bientôt aussi, on l'espère, le Peer Gynt et le Brand d'Ibsen. »*⁵²

Louis Dumur s'interroge sur les raisons du désintérêt de la France pour l'ouvrage de Imre Madách :

*« Ce qui paraît plus difficilement explicable, c'est que cette géniale Tragédie de l'homme du grand poète hongrois Emmerich Madách soit restée enfouie jusqu'à aujourd'hui du moins par nous Français, dans les limbes de la non traduction. Si elle avait paru vingt ans auparavant, nul doute que l'enthousiaste curiosité des années quarante (sic) ne s'en fût emparée. »*⁵³

La même année, elle est également publiée sous forme de livre, par la maison d'édition du même nom, créée aussi par Vallette. Elle connaîtra deux éditions successives rapprochées.

Ce travail sur *La Tragédie de l'homme* est en prose. Il est précédé d'une courte préface de Charles Bigault de Casanove situant l'œuvre :

*« Jamais, croyons-nous, l'éternelle plainte humaine n'a retenti en accents plus poignants que sous la forme impersonnelle de l'œuvre dont nous donnons ci-après la traduction. On sent que l'auteur l'a écrite avec ses larmes et le sang de son cœur. Par contre, le cri d'angoisse qui s'échappe sans interruption de ces deux cents pages résonne d'autant plus profondément en nous que le poète y a fait une plus complète abstraction de son individualité, dissimule au plus intime de son être ses douleurs égoïstes et nationales : par quoi l'œuvre pessimiste de Madach (sic) est unique dans la littérature hongroise, et peut-être dans la littérature universelle. »*⁵⁴

⁵² *Mercure de France*, Paris, 1897, t. 21.

⁵³ Article cité.

⁵⁴ Ouvrage cité, p. VIII-IX.

Bien que cette traduction présente peu de valeur littéraire, elle donne une bonne idée du texte de Madách. Henri Tronchon lui décerne le titre de "bon magyarisant".⁵⁵

La presse des deux pays en rend largement compte. En cette année du Millénaire de la Hongrie, la presse hongroise relève que cette parution est hautement symbolique et souligne le travail méritoire de Bigault qui répare une injustice.⁵⁶ Raoul Chélaré donne une critique importante dans le *Mercur de France*.⁵⁷

Ignace Kont, en appui au travail de son élève, publie de son côté plusieurs articles⁵⁸ où il parle de la traduction ou tout simplement de l'œuvre de Madách. C'est le cas dans l'article de la *Revue britannique* que nous avons déjà citée :

« *Le théâtre hongrois a aussi son Faust ; c'est La Tragédie de l'homme, de Madách (1861), écrite par un philosophe qui n'avait aucun rapport avec la scène. Par le choix du sujet, par les conceptions profondes, son pessimisme exprimé en beaux vers, Madách a prouvé que la Hongrie peut créer des œuvres qui soient universelles et non pas exclusivement nationales. Traduite cinq fois en allemand, commentée et analysée, la critique a reconnu que La Tragédie de l'homme, ce tableau grandiose qui est comme le raccourci de la tragédie de l'humanité depuis les Pharaons jusqu'à nos jours, peut tenir sa place à côté du Faust de Gœthe et des poèmes philosophiques de Lenau, de naissance hongroise celui-ci aussi, mais écrivant en allemand.* »⁵⁹

Ignace Kont commença son travail au service de la littérature hongroise quelques années avant les fêtes du Millénaire et il l'acheva beaucoup trop tôt, deux ans avant le début de la première guerre mondiale. Il avait une haute opinion de son pays et de sa littérature. Son but ultime était de replacer la Hongrie à son rang qu'il jugeait devoir être très haut. Son travail de valeur, qui est à redécouvrir, n'a pas atteint ce but.

⁵⁵ Henri Tronchon, « Emeric Madách, La Tragédie de l'homme », *Revue des Études Hongroises*, Paris, janvier-juin 1933, n° 1-2, 86-87, citation, p. 86.

⁵⁶ Győző Morvay, *Budapesti Szemle*, 1897 ; Vilmos Huszár, *Magyar Nemzet*, 1896, n° 333.

⁵⁷ *Mercur de France*, Paris, janv. 1897.

⁵⁸ *Revue critique*, 1897, t. 1 ; *L'Étranger*, 1897, n° 6-8.

⁵⁹ Article cité, p. 24.